This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06740643 3

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FREDERIC II.

TOME XVI.

ŒUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

CORRESPONDANCE

AVEC

M. DE VOLTAIRE.

TOME V.

Amsterdam, 1789.

CORRESPONDANCE
DE FRÉDERIC II
AVEC
M. DE VOLTAIRE.

LETTRE CCCLVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 6 décembre 1772.

SUr la fin des beaux jours dont vous fîtes l'hiſtoire,
Où brillaient tant les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un ſeul homme a ſoutenu la gloire:
Il ſut embraſſer tout; ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet & Racine;
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la muſe latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'eſt l'attraction;
Il terraſſa l'erreur & la religion.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que perſonne. — Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainſi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous avons dans notre voiſinage une cherté de bleds exceſſive. J'ai cru que les Suiſſes n'en manquaient pas ; encore moins les Français, dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes, ſur les premiers beſoins de la nature.

Je ne connais point de traités ſignés à Potsdam ou à Berlin. Je ſais qu'il s'en eſt fait à Pétersbourg. Ainſi le public, trompé par les gazetiers, fait ſouvent honneur aux perſonnes de choſes auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Ruſſie avait été mécontente de la manière dont le comte Orlow avait conduit la négociation de Focktſchani. Il peut y avoir eu quelque refroidiſſement, mais je n'ai point appris que la diſgrace fût complette. On ment d'une maiſon à l'autre, à plus forte raiſon de faux bruits peuvent-ils ſe répandre & s'accroître quand ils paſſent de bouche en bouche depuis Pétersbourg juſqu'à Ferney. Vous ſavez mieux que perſonne, que le menſonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le Grand-Turc devient plus docile ; les conférences ont été entamées de nouveau ; ce qui me fait croire que la paix ſe fera. Si le contraire arrive, il eſt probable que monſieur Mouſtapha ne ſéjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de cauſes ſecondes, obſcures & impé-

nétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand-visir, de la morgue des négociateurs : & voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère & commère. Quelquefois, quand on a assez de données, on devine l'avenir ; souvent on s'y trompe.

Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle se fonde sur vos ouvrages, égaux & quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir & de se soutenir dans la même force, malgré les injures du temps & la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaisir de vivre tant que je serai dans le monde : je sens que j'ai besoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il est encore bien agréable de vous lire. Le philosophe de Sans-Souci vous salue.

LETTRE CCCLVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 décembre 1772.

SIRE,

VOtre très-plaiſant poëme ſur les Confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triſte tragédie, intitulée *les Loix de Minos*, qu'on va ſiffler inceſſamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage auſſi gai que le vôtre, a pu ſe tourner chez moi en ſource d'ennui? C'eſt que je ſuis loin de vous; c'eſt que je n'ai plus l'honneur de ſouper avec vous; c'eſt que je ne ſuis plus animé par vous; c'eſt que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles paſſent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque reſſemblance avec ceux de Pologne, & encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la ſoporative tragédie par la voie de la poſte dans quelques jours, & je demande bien pardon à V. M. par avance, de l'ennui que je lui cauſerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puiſſe aiſément ſe préſerver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage.

Je ſuis fidèle à mon café, dont j'uſe depuis ſoixante & dix ans, & je le prends à préſent

dans vos belles taſſes ; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie ; ils n'empêchent point qu'on n'endorme Frédéric-le-Grand.

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous préſidez ; c'eſt celui de la paix entre la Ruſſie & la Turquie : ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel eſt M. Baſilikof dont on parle tant : il faut que ce ſoit un auteur d'un grand mérite, & qui ait un ſtyle bien vigoureux. V. M. a bien raiſon, en feſant ſi bien ſes affaires, de rire des faibleſſes humaines ; elle eſt au comble de la gloire & de la félicité, ſuppoſé que tout cela rende heureux ; car il faut ſur-tout la ſanté pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un légiſlateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'eſt point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en diſent les ſtoïciens.

Mon contemporain Thiriot eſt mort. J'ai peur qu'il ne ſoit difficile à remplacer : il était tout votre fait.

J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé Morival, qui eſt à Véſel ; il me marque qu'il eſt pénétré de vos bontés, & qu'il voudrait donner tout ſon ſang pour V. M. Vous ſavez que ce Morival eſt d'Abbeville, qu'il eſt fils d'un certain préſident d'Etallonde, le plus avare ſot d'Abbeville : vous ſavez qu'à

l'âge de dix-ſept ans il fut condamné avec le chevalier de la Barre par des monſtres Velches au plus horrible ſupplice pour avoir chanté une chanſon, & n'avoir pas ôté ſon chapeau devant une proceſſion de capucins. Cela eſt digne de la nation des tigres-ſinges qui a fait la Saint-Barthelemi; cela était digne de Thorn en 1724; & cela n'arrivera jamais dans vos États. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, & vous damnera tout bas pour abandonner la cauſe du Seigneur. Pour moi je vous bénis, & je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'oſe dire à V. M. que je crois Morival digne d'être employé dans vos armées, & que je voudrais que, par ſes ſervices & par ſon avancement, il pût confondre les tigres-ſinges qui ont été coupables envers lui d'un ſi exécrable fanatiſme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, feſant trembler ſes juges & leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination ſur le cœur; il faut que je reliſe quelques-unes de vos Épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthouſiaſme que j'ai toujours eu pour vous.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 décembre 1772.

SIRE,

EN recevant votre jolie lettre & vos jolis vers, du ſix décembre, en voici que je reçois de Thiriot, votre feu nouvelliſte, qui ne ſont pas ſi agréables.

C'en eſt fait, mon rôle eſt rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles ;
Le pays du fleuve d'oubli
N'eſt pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fourniſſent rien,
Soit pour les vers, ſoit pour la proſe ;
Ils ſont d'un fort ſec entretien,
Et ſont toujours la même choſe.
Cependant ils ſavent fort bien
De Fréderic toute l'hiſtoire,
Et que ce héros Pruſſien
A dans le temple de mémoire
Toutes les eſpèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De ſa très-éclatante vie
Ils ſavent tous les plus beaux traits,
Et ſur-tout ceux de ſon génie,
Mais ils ne m'en parlent jamais.

Salomon eut raiſon de dire
Que Dieu fait en vain ſes efforts
Pour qu'on le loue en cet empire ;
Dieu n'eſt point loué par les morts.

On a beau dire, on a beau faire,
Pour trouver l'immortalité ;
Ce n'eſt rien qu'une vanité ;
Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de Catt (*a*) mériteraient cette immortalité ; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voît de loin, & dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps & de notre prétendue ame, & ce qu'on en dira ? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous ; à commencer par vous ſur votre trône, & à finir par moi ſur mon grabat au pied du Mont-Jura.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'*Eccléſiaſte*, qui ait raiſon : il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, & que tout le reſte eſt folie.

Il eſt bien plaiſant que ce petit livre, tout épicurien, ait été ſacré parmi nous, parce qu'il eſt juif.

Vous prendrez ſans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'eſt un plaiſir dont vous jouiſſez pendant votre vie ; vous vous faites déjà

(*a*) Secrétaire de Fréderic II.

dans votre eſprit une image très-plaiſante de la comparaiſon qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec Mouſtapha. Vous riez en voyant ce Mouſtapha, ne ſe mêlant de rien que de coucher avec ſes odaliques qui ſe moquent de lui, battu par une dame née dans votre voiſinage, trompé, volé, mépriſé par ſes miniſtres, ne ſachant rien, ne ſe connaiſſant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la poſtérité de plus énorme contraſte ; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il ſe porte bien, ne ſoit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en ſoit rien ; ayez autant de ſanté & de plaiſir que de gloire, l'année 1773, & cinquante autres années ſuivantes, ſi faire ſe peut ; & que V. M. me conſerve ſes bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'eſt pas là que j'aurais voulu vivre & mourir.

La volonté de ſa ſacrée majeſté le Haſard ſoit faite.

LETTRE CCCLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 3 janvier 1773.

QUe Thiriot a de l'eſprit
Depuis que le trépas en a fait un ſquelette !
Mais lorſqu'il végétait dans ce monde maudit,

Du Parnaſſe Français compoſant la gazette ;
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philoſophe, un ſage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où ſon deſtin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre
Lui refuſa toujours lorſqu'il était vivant,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin, les trépaſſés & les ſots exiſtant
Pourront donc aſpirer à briller comme à plaire,
S'ils ſont aſſez adroits, aviſés & prudens,
De choiſir pour leur ſecrétaire,
Homère, Virgile, ou Voltaire.

Solon avait donc raiſon ; on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après ſa mort. Au-lieu de m'envoyer ſouvent un fatras non liſible d'extraits de mauvais livres, Thiriot aurait dû me régaler de tels vers, devant leſquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baiſſent le pavillon. Apparemment qu'il mépriſait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philoſophie aſcétique ſurpaſſe, je l'avoue, mes forces.

Il eſt très-vrai qu'en examinant ce que c'eſt que la gloire, elle ſe réduit à peu de choſe. Être jugé par des ignorans & eſtimé par des imbécilles, entendre prononcer ſon nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait ſans raiſon, ce n'eſt pas de quoi s'enorgueillir. Cependant que deviendraient les ac-

tions vertueuſes & louables, ſi nous ne chériſſions pas la gloire?

Les dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Ce ſont les ſuffrages de Caton que les honnêtes gens déſirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation ; mais il eſt eſſentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une idée nette & déterminée de ce qui eſt louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant.

Faites du bien aux hommes, & vous en ſerez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être auſſi indifférent que tout ce qui s'eſt dit à la conſtruction de la tour de Babel ; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exiſter, nous ne ſoyons ſenſibles au jugement de la poſtérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puiſque c'eſt le ſeul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on ſoit né ſenſible, on prétend à l'eſtime de ſes compatriotes : on veut briller par quelque choſe, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végète. Cet inſtinct eſt une ſuite des ingrédiens dont la nature s'eſt ſervie pour nous pétrir : j'en ai ma part. Cependant je vous aſſure qu'il ne m'eſt jamais venu dans l'eſprit de me comparer avec mes

confrères, ni avec Mouſtapha, ni avec aucun autre; ce ſerait une vanité puérile & bourgeoiſe, je ne m'embarraſſe que de mes affaires. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec les *to kalon*, avec l'archétype des ſtoïciens; & je conſeſſe alors avec Memnon, que des êtres fragiles comme nous, ne ſont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuiſent à la ſociété, & ne détruiſons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je conſeſſe d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes aient plus de part à la réputation: je crois au contraire que les grands auteurs, qui ſavent joindre l'utile à l'agréable, inſtruire en amuſant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes ſe paſſant toute en action, la viciſſitude & la foule des événemens qui ſuivent, effacent les précédens; au-lieu que les grands auteurs ſont non-ſeulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les ſiècles.

Le nom d'Ariſtote retentit plus dans les écoles que celui d'Alexandre. On lit & relit plus ſouvent Cicéron que les Commentaires de Céſar. Les bons auteurs du dernier ſiècle ont

ont rendu le règne de Louis XIV plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de Fra-Paolo, du cardinal Bembe, du Taſſe, de l'Arioſte, l'emportent ſur ceux de Charles-Quint & de Léon X, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de Virgile, d'Horace, d'Ovide, pour une fois d'Auguſte, & encore eſt-ce rarement à ſon honneur. S'agit-il de l'Angleterre ? on eſt bien plus curieux des anecdotes qui regardent les Newton, les Locke, les Shaftesbury, les Milton, les Bolingbroke, que de la cour molle & voluptueuſe de Charles II, de la lâche ſuperſtition de Jacques II, & de toutes les miſérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine Anne. De ſorte que vous autres précepteurs du genre-humain, ſi vous aſpirez à la gloire, votre attente eſt remplie, au-lieu que ſouvent nos eſpérances ſont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, & vous pour tous les ſiècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres ; & l'on converſe avec tous les beaux eſprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres.

Nonobſtant tout ce que je viens de vous expoſer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, duſſé-je crever à la peine ; parce qu'on eſt incorrigible à ſoixante & un ans, & parce qu'il eſt prouvé que celui qui ne déſire pas

l'eſtime de ſes contemporains en eſt indigne. Voilà l'aveu ſincère de ce que je ſuis, & de ce que la nature a voulu que je fuſſe.

Si le patriarche de Ferney, qui penſe comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'abſolution. J'attendrai humblement ſa ſentence ; & ſi même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puiſſe-t-il vivre la millième partie de ce que durera ſa réputation ; il paſſera l'âge des patriarches. C'eſt ce que lui ſouhaite le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à devenir tremblante, & qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

LETTRE CCCLXX.

Du Roi.

Berlin, ce 16 janvier 1773.

JE me ſouviens que, lorſque Milton dans ſes voyages en Italie vit repréſenter une aſſez mauvaiſe pièce qui avait pour titre *Adam & Eve*, cela réveilla ſon imagination & lui donna l'idée de ſon poëme du *Paradis perdu*. Ainſi ce que j'aurai fait de mieux par mon perſiflage des Confédérés, c'eſt d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire repréſenter

à Paris. Vous me faites un plaiſir infini de me l'envoyer ; je ſuis très-ſûr qu'elle ne m'ennuiera pas.

Chez vous le Temps a perdu ſes ailes : Voltaire a ſoixante-dix ans eſt auſſi verd qu'à trente. Le beau ſecret de reſter jeune ! vous le poſſédez ſeul. Charles-Quint radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux Clarke, le célèbre Swift étaient tombés en enfance ; le Taſſe, qui pis eſt, devint fou ; Virgile n'atteignit pas vos années, ni Horace non plus ; pour Homère, il ne nous eſt pas aſſez connu pour que nous puiſſions décider ſi ſon eſprit ſe ſoutint juſqu'à la fin ; mais il eſt certain que ni le vieux Fontenelle, ni l'éternel Saint-Aulaire ne feſaient pas auſſi-bien des vers, n'avaient pas l'imagination auſſi brillante que le patriarche de Ferney. Auſſi enterrera-t-on le Parnaſſe Français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des Grimm, des La Harpe & tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages ; mais tout ce que Thiriot m'a marqué dans ſes feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques.

Voulez-vous que j'entretienne un correſpondant en France pour apprendre qu'il paraît un Art de la raſerie, dédié à Louis XV, des Eſſais de tactique par de jeunes militaires qui

ne ſavent pas épeler Végèce, des ouvrages ſur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait ; enfin un tas de mauvaiſes compilations, d'annales, d'abrégés, où il ſemble qu'on ne penſe qu'au débit du papier & de l'encre, & dont le reſte au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la ſtérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des Fontenelle, des Monteſquieu, des Greffet, ſur-tout des Voltaire, je renouerai cette correſpondance ; mais juſques-là je la ſuſpendrai.

Je ne connais point ce Morival dont vous me parlez. Je m'informerai de lui pour ſavoir de ſes nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon ſervice il n'aura pas le triſte plaiſir de ſe venger de ſa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philoſophes.

Je ſuis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Heſſe avec ma nièce. Je jouerai un triſte rôle à ces noces, celui de témoin, & voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix : elle ſera conclue dans peu. Alors il reſtera à pacifier la Pologne ; à quoi l'impératrice de Ruſſie, qui eſt heureuſe dans toutes ſes entrepriſes, réuſſira immanquablement.

Je me trouve à préſent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui

m'empêche pour cette fois, mon cher Voltaire, de vous en dire davantage. Dès que je ſerai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney, auquel je ſouhaite ſanté & longue vie, car il a tout le reſte. *Vale.*

LETTRE CCCLXXI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce premier février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine; le roi mon maître n'en a pas de plus belle; auſſi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre; jamais notre contrôleur général n'a fait de ſi grands retranchemens. V. M. a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai ſoixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingts. Ainſi je ne verrai point la deſtruction que je ſouhaitais ſi paſſionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre hiſtoriographe des cafés ? il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il ſavait par cœur le peu de bons & le grand nombre de mauvais vers qu'on feſait dans Paris ; c'était un homme bien néceſſaire à l'État.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature ?
Vous renoncez aux beaux eſprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure ?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon temps
Eſt paſſé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance :
Nous ſommes & riches & grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'eſpérance
Que monſieur l'abbé Savatier (*a*),
Malgré ſa flatteuſe éloquence,

(*a*) L'abbé Sabatier ou Savatier, gredin qui s'eſt aviſé de juger les ſiècles avec un ci-devant ſoi-diſant jéſuite, & qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes, de jugemens faux & criminels ſur les premiers écrivains de ce temps, pour vendre ſon livre des *Trois Siècles littéraires*. Ceux qui aiment la vérité, & veulent ſe former le goût, doivent fuir à jamais la lecture de cet ouvrage inique.

Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq ſortes de treteaux
Au-lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,
Sur la finance & la tactique,
Et ſur les filles d'opéra.

En province une académie
Enſeigne méthodiquement,
Et calcule très-ſavamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Viſtule
Ne paſſent pas ſi bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces meſſieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleuſement avec l'Égliſe Grecque, pour mettre à fin le ſaint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces

jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruſſie ; mais je me flatte que ce ſont des nouvelles de café ; j'aime trop ma Catherine.

J'aurai l'honneur d'envoyer inceſſamment à V. M. *les Loix de Minos*. L'ouvrage ſerait meilleur ſi je n'avais que les ſoixante & dix ans que vous m'accordez.

Ce Morival, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eſt depuis ſept ou huit ans à votre ſervice. Je ne ſais pas le nom de ſon régiment ; mais il eſt à Véſel.

Voilà toute votre auguſte famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monſieur le prince de Wirtemberg eſt dans notre voiſinage avec neuf enfans, dont quelques-uns ſeront un jour ſous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés qui ſont la conſolation de ma vie, & avec leſquelles je deſcendrai au tombeau très-alégrement.

LETTRE CCCLXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 février 1773.

J'Ai reçu votre lettre & vos vers charmans, qui démentent ſans doute votre âge. Non: je ne vous en croirai point ſur votre parole; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au Temps ſes ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, ſi vous ne ſaviez pas que les gens de mon eſpèce ſe permettent ſouvent ce qu'on déſapprouverait en d'autres. Un certain Cotys, roi d'un pays très-barbare, entretint une correſpondance en vers avec Ovide exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un ſouverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'Olivet & des puriſtes de ſon académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire:
Je n'y vois plus ces beaux eſprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'inſtruiſant ſavaient me plaire.
Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,

Mais qui contient des bons vieux temps
Le ſeul auteur qui me raviſſe.
Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Aſie
La ſcience & la vérité;
Platon juſqu'en Égypte avait même tenté
D'éclairer ſa philoſophie;
Déſormais nos cantons, de ſes charmes épris,
Sans chercher pour l'eſprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du Goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaiſir de voir les Muſulmans chaſſés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la ſeconde fois. De nouvelles combinaiſons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches ſont bien tracaſſiers. Pour moi, diſciple des encyclopédiſtes, je prêche la paix univerſelle en bon apôtre de feu l'abbé de Saint-Pierre; & peut-être ne réuſſirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il eſt plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, & que l'enchaînement fatal des cauſes nous entraîne malgré nous & ſe joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un ſable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choſes ordinaires ne continue. Nous arrangeons le cahos de l'anarchie chez nous, & nos évêques conſervent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarraſſe des ſoins mondains, pour qu'ils s'at-

tachent ſans diſtraction à gagner la Jéruſalem céleſte, qui eſt leur véritable patrie.

Je vous ſuis obligé de la part que vous prenez à l'établiſſement de ma nièce : elle a une figure fort intéreſſante, jointe à une conduite qui me fait eſpérer qu'elle ſera heureuſe, autant qu'il eſt donné à notre eſpèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux La Barre; & s'il a de la conduite, il ſera facile de le placer. Votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieuſement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on ſouhaite, mais non pas ce qui exiſte; enfin ce que l'on ſe promet du fruit de ces tracaſſeries, ce qui peut-être était poſſible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Ruſſie de la ſageſſe du gouvernement actuel.

Eh bien, je vous ai rogné quelques années, & je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptiſtère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on eſt déçu
En ſe fiant à l'apparence :
Je ſuis très-ſûr & convaincu
Que Voltaire en ſecret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de ſon ſort,
Immortel par ſa vie, ainſi qu'après ſa mort.

C'eſt cette première immortalité qui me touche le plus. Je ſuis intéreſſé à votre conſervation ; l'autre vous eſt ſûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur Auguſte : *Feſtinâ lentè*. Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant *les Loix de Minos*.

LETTRE CCCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 19 mars 1775.

SIRE,

VOtre lettre du 29 février, qui eſt apparemment datée ſelon votre ancien ſtyle hérétique, ne m'en eſt pas moins précieuſe. Votre ſtyle n'en eſt pas moins charmant : les choſes les plus agréables & les plus philoſophiques naiſſent ſous votre plume. Il vous eſt auſſi aiſé d'écrire des choſes dignes de la poſtérité qu'il l'eſt aux rois du Midi d'écrire : *Dieu vous ait, mon couſin, en ſa ſainte & digne garde ; & vous, monſieur le préſident, en ſa ſainte garde.*

J'ai été ſur le point de ne répondre à V. M. que des Champs-Élifées ; c'eſt après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre

la Porte de Mouſtapha & la Porte de Catherine II n'entraîne des ſuites fatales. V. M. eſt toujours préparée à tout événement, & quelque choſe qui arrive, elle fera de jolis vers & gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer *les Loix de Minos* avec des notes qui pourront lui paraître aſſez intéreſſantes; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme ſur les Confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque choſe qui reſſemble au roi de Suède, votre neveu; on prétend que notre miniſtère velche veut s'approprier ce grand prince & troubler un peu votre Nord. Ce ſont myſtères qui paſſent mon intelligence; je m'en remets, ſur tous les futurs contingens, aux ordres de ſa ſacrée majeſté le Haſard, ou plutôt aux ordres plus réels de ſa divine majeſté la Deſtinée. Les mourans d'autrefois ſavaient prédire l'avenir; le monde dégénère; & tout ce que je puis prédire, c'eſt que je ſerai votre admirateur, & votre très-ſincèrement attaché Suiſſe, pendant le peu de minutes qui me reſtent encore à végéter entre le Mont-Jura & les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCCLXXIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 avril 1773.

VOus ſavez que tous les princes ont des eſpions : j'en ai juſqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne ſais s'ils m'ont annoncé juſte (car vous ſavez que les princes ſont ſujets à être trompés) ; mais ils ſoutiennent que votre mal eſt dégénéré en goutte : ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronoſtique une longue vie, & je ſuis bien aiſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remerciemens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne & des révolutions de Suède ; & cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazette, des ſujets de tragédie.

Celle-ci eſt certainement très-nouvelle, & ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre eſpèce ceſſe d'être ; mais s'il eſt permis à un *dilettante*, ou

pour mieux nommer les choſes par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous expoſer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher perſonne ; & que ſi Aſtérie ou Teucer avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué & plus attendri.

Vous qui poſſédez les ſecrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je ſuis, vous avez eu ſans doute des raiſons de préférer le dénouement qui ſe trouve dans la pièce à celui que je propoſe.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature : nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des ſujets comiques ; les autres, nous les avons eus par le paſſé, & nous aimons mieux voir repréſenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelqu'âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci : c'eſt le vieux Poelnitz. Il a fait une grande maladie, & je vous envoie l'hiſtoire de ſa convaleſcence (*a*). Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans paſſés. Ce n'eſt pas une bagatelle d'avoir pouſſé ſa carrière juſqu'à un âge auſſi avancé, & de repouſſer les attaques de la mort comme un jeune-homme.

L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales (*b*). J'ai fort

(*a*) Cette pièce ſe trouve ci-devant, tome VIII, page 91.

(*b*) C'eſt une Allégorie ſur les Voyageurs, tome VIII, p. 55.

recommandé qu'on eût ſoin d'affranchir le port, parce qu'il n'eſt pas juſte que vous payiez un fatras de fadaiſes qui vous ennuyera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches & de leurs intrigues ; elles me ſont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui ſe paſſe à Stockholm ainſi qu'à Conſtantinople. Mais il faut attendre juſqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des reſſources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il eſt, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, & que vos Velches, pour trouver des ſouverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus juſqu'à préſent.

Mais je ne ſais de quoi je m'aviſe ! les pronoſtics ne vont point à l'air de mon viſage, & ce n'eſt pas à un incrédule à faire le voyant, auſſi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers velches. Je me ſauverai de ceci comme Pilate qui dit : *Quod ſcripſi, ſcripſi.*

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne ſoit ſenſible au deſtin des grands hommes, & que le philoſophe de Sans-Souci ne prenne un vif intérêt à la conſervation du patriarche de Ferney, pour lequel il conſervera toute ſa vie la plus grande admiration.

LETTRE

LETTRE CCCLXXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 avril 1773.

J'Allais paſſer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate & ſes ſorcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileuſes de nos vies,
Les trois ſœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du ſéjour ſombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma ſurpriſe était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainſi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'eſt tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint ſon bras, ſon eſprit;
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu, ſans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de Poelnitz. L'enfer l'a reſpecté, & ſans doute il vous reſpectera bien davantage; vous vivrez aſſez long-temps pour augmenter encore vos États, car pour votre gloire je vous en défie; à l'égard de

votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, & bien heureux de n'avoir point payé ſon paſſage à Caron.

Votre Épître ſur le globe des petites-maiſons eſt charmante, vous connaiſſez parfaitement notre pays velche dont vous parlez, & ſes banqueroutes paſſées, & ſes banqueroutes préſentes & futures.

Je remercie V. M. de prendre toujours ſous ſa protection la majeſté de Julien, qui était aſſurément une très-reſpectable majeſté, malgré l'inſolent Grégoire & l'impertinent Cyrille.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire ſi-tôt parler d'eux; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuſer à ravager le monde; & ce n'eſt pas le cas de ces meſſieurs: mais, ſi jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le ſieur Morival, qui ſert dans un de vos régimens à Véſel. Je vous ſupplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a ſix ans, lui & le chevalier de La Barre, à la queſtion ordinaire & extraordinaire, à l'amputation de la main droite & de la langue, & à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une proceſſion de capucins. Le chevalier de La Barre ſubit une partie de cette petite pénitence chrétienne; Morival plus heureux alla ſervir un

roi qui n'immole perſonne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, & qui ſe ſert mieux que perſonne de ſa langue, de ſa plume & de ſon épée.

Suppoſé que Thorn ſoit en votre puiſſance, j'oſe vous demander juſtice de la ſainte Vierge Marie, à laquelle on ſacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de ſacrifices à elle & à ſon fils. Le ſang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, & vous voyez que l'auteur des notes ſur *les Loix de Minos* a bien raiſon : mais rien n'eſt ſi dangereux chez les Velches que d'avoir raiſon.

Je veux eſpérer que le roi de Pologne finira ſon rôle comme Teucer le ſien, & que le *liberum veto*, qui n'eſt que le cri de la guerre civile, ſera aboli ſous ſon règne. Je veux l'eſtimer aſſez, pour croire qu'il eſt entiérement d'accord avec le protecteur de Julien. Je ſais qu'il penſe comme ces deux grands hommes ; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui puniſſent ſes aſſaſſins, & qui lui laiſſent un beau royaume, où il pourra être le maître ?

Je ne verrai pas les troubles qui ſemblent ſe préparer, ma ſanté eſt trop délabrée ; j'irai retrouver tout doucement Iſaac d'Argens, & nous vous célébrerons tous deux ſur le bord des trois rivières.

En attendant je vous prie de me conſerver vos bontés. Plaignez-moi ſur-tout de mourir loin de V. M.; mais ma deſtinée l'a voulu ainſi.

LETTRE CCCLXXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 mai 1773.

SI je n'étais pas ſurchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureuſement échappé : ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages ; ce qui ſera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque preſſé que je ſois, je ne ſaurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médiſance épargne les philoſophes auſſi peu que les rois. On ſuppoſe des raiſons à votre dernière maladie, qui font autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, & vous ſurpaſſerez Mathuſalem en toute choſe. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, & je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philoſophe de Sans-Souci ſalue le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCLXXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 auguſte 1773.

PUiſque les trinités ſont ſi fort à la mode, je vous citerai trois raiſons qui m'ont empêché de vous répondre plus tôt; mon voyage en Pruſſe, l'uſage des eaux minérales, & l'arrivée de ma nièce la princeſſe d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre convaleſcence, & j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui ſe paſſe ſur les bords de l'Achéron, que ſi vous aviez fixé votre ſéjour dans cette contrée d'où perſonne encore n'eſt revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, & il ne paraiſſait pas qu'il eût quatre-vingt-ſix ans. Si le vieux baron s'eſt échappé de la fatale barque, faute de payer le paſſage, vous avez, à l'exemple d'Orphée, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; & en tout ſens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous poſſédez.

Vous avez non-ſeulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de La Barre, & exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans

la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival, dont vous me parlez, m'eſt inconnu. Je m'informerai de ſa conduite, s'il a du mérite, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Je vois que le public ſe complaît à exagérer les événemens Thorn ne ſe trouve point dans la partie qui m'eſt échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maſſacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument ſur le tombeau du fameux Copernic qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenſer que punir; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commiſes.

Il m'eſt tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius ſur l'éducation; je ſuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des penſées fauſſes & des *concetti* qui me ſemblent on ne ſaurait plus déplacés dans un ouvrage de philoſophie. Il veut prouver, ſans pouvoir en venir à bout, que les hommes ſont également doués d'eſprit, & que l'éducation peut tout. Malheureuſement l'expérience, ce grand maître, lui eſt contraire & combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuſe qu'il avait de ma perſonne. Je voudrais la mériter.

Je ne ſais comment penſe le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occaſionnés par ce qui ſe paſſe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres & le fléau de l'*Infame* ; & ſi je ne vous vois pas *facie ad faciem*, les yeux de l'eſprit ne détournent point leurs regards de votre perſonne, & mes vœux vous accompagnent par-tout.

LETTRE CCCLXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 ſeptembre 1773.

SIRE,

SI votre vieux baron a bien danſé à l'âge de quatre-vingt-ſix ans, je me flatte que vous danſerez mieux que lui à cent ans révolus. Il eſt juſte que vous danſiez long-temps au ſon de votre flûte & de votre lyre, après avoir fait danſer tant de monde, ſoit en cadence, ſoit hors de cadence, au ſon de vos trompettes. Il eſt vrai que ce n'eſt pas la coutume des gens de votre eſpèce de vivre long-temps. Charles XII qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, Guſtave-Adolphe qui eût

été un de vos généraux, Valſtein à qui vous n'euſſiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurſeur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous ſavez ce qui arriva à Céſar qui avait autant d'eſprit que vous, & à Alexandre qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que vous êtes ſobre, & que vous ſavez tempérer le feu qui vous anime, & empêcher qu'il vous dévore.

Je ſuis fâché que Thorn n'appartienne point à V. M., mais je ſuis bien aiſe que le tombeau de Copernic ſoit ſous votre domination. Elevez un gnomon ſur ſa cendre, & que le ſoleil remis par lui à ſa place le ſalue tous les jours à midi de ſes rayons joints aux vôtres.

Je ſuis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. Morival doit être à Véſel lieutenant dans un de vos régimens : ſon véritable nom n'eſt point Morival, c'eſt d'Etallonde; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville. Copernic n'aurait été qu'excommunié s'il avait ſurvécu au livre où il démontra le cours des planètes & de la terre autour du ſoleil; mais d'Etallonde à l'âge de quinze ans a été condamné par des Iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire & extraordinaire, à l'amputation du poing & de la langue, & à être brûlé à petit feu avec le

chevalier de La Barre, fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir pas salué des capucins, & pour avoir chanté une chanson ; & un parlement de Paris a confirmé cette sentence, pour que les évêques de France ne leur reprochassent plus d'être sans religion ; ces messieurs du parlement se firent assassins, afin de passer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât sur leurs bancs semés de fleurs de lis, & qu'on étendît leur peau sur ces fleurs. Si d'Etallonde, connu dans vos troupes sous le nom de Morival, est un garçon de mérite, comme on me l'assure, daignez le favoriser. Puisse-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler ses détestables juges, & leur pardonner !

Le jugement que vous portez sur l'Œuvre posthume d'Helvétius ne me surprend pas ; je m'y attendais ; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage est plus capable de faire du tort que du bien à la philosophie ; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigeste de vérités triviales & de fausstés reconnues. Une vérité assez triviale, c'est la justice que l'auteur vous rend ; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits dia-

mans brillans ſemés çà & là. Ils m'ont fait grand plaiſir, & m'ont conſolé des défauts de tout l'enſemble.

Je ne ſais ſi je me trompe ſur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de ſe confier à V. M. Il a bien juſtifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout :* il lui en reſtera toujours aſſez pour être heureux. Où en ſerions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui poſſèdent trois cents lieues de pays en long & en large ? Mouſtapha en a trop ; je voudrais toujours qu'on le débarraſsât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, & que la religion grecque ſoit un contre-poids à la religion papiſte, je voudrais que vous ſerviſſiez vous-même de contre-poids. Je ſuis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémiſtocle & d'Alcibiade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux careſſer leurs mignons ſur le tombeau de Marc-Aurèle.

Sérieuſement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu ſa vaiſſelle, & donné ſon dernier écu à ſon fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre Catherine II à Andrinople. Cette en-

treprise me paraissait si naturelle, si aisée, si convenable, si belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée : bien entendu qu'il y aurait eu pour V. M. un gros pot de vin dans ce marché. Chacun a sa chimère ; voilà la mienne :

Après quoi je rentre en moi-même,
Et suis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans sa retraite, plantant, défrichant, bâ ssant, établissant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, souffrant, mourant, vous regrettant très-sincèrement, se met à vos pieds en vous admirant.

LETTRE CCCLXXIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 22 septembre 1773.

SIRE,

IL faut que je vous dise que j'ai bien senti ces jours-ci, malgré tous mes caprices passés, combien je suis attaché à V. M. & à votre maison. Madame la ducheſſe de Wirtemberg, ayant eu comme tant d'autres la faiblesse de croire que sa santé se trouve à Lausanne, & que le médecin Tissot la donne à qui la paie, a fait, comme vous savez, le voyage de Lausanne ; & moi, qui suis plus véritablement malade qu'elle & que toutes les princesses qui

ont pris Tiſſot pour Eſculape, je n'ai pas eu la force de ſortir de chez moi. Madame de Wirtemberg, inſtruite de tous les ſentimens que je conſerve pour la mémoire de madame la margrave de Bareith ſa mère, a daigné venir dans mon hermitage & y paſſer deux jours. Je l'aurais reconnue quand même je n'aurais pas été averti; elle a le tour du viſage de ſa mère avec vos yeux. Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laiſſez pas ſubjuguer par l'attendriſſement, vous l'éprouvez tout comme nous; mais vous gardez votre décorum.

Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impreſſions; je me mis à pleurer en lui parlant de vous & de madame la princeſſe ſa mère: & quoiqu'elle ſoit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ſes larmes. Il me paraît qu'elle a l'eſprit & les grâces de votre maiſon, & que ſur-tout elle vous eſt plus attachée qu'à ſon mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princeſſe d'un genre différent, c'eſt mademoiſelle Clairon, qui cultive l'hiſtoire naturelle, & qui eſt la philoſophe de M. le Margrave.

Pour vous, Sire, je ne ſais où vous êtes actuellement; les gazettes vous font toujours courir. J'ignore ſi vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux

États, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je ſouhaite paſſionnément, c'eſt que les diſſidens ſe multiplient ſous vos étendards. On dit que pluſieurs jéſuites ſe ſont faits ſociniens ; Dieu leur en faſſe la grâce ! il ſerait plaiſant qu'ils bâtiſſent une égliſe à S. Servet ; il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles eſpérances de voir les Mahométans chaſſés de l'Europe, & l'éloquence, la poéſie, la muſique, la peinture, la ſculpture, renaiſſantes dans Athènes ; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Boſphore ; vous laiſſez battre les Ruſſes à Siliſtrie, & mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de Thoas & d'Iphigénie. Enfin vous ne voulez point faire de croiſade. Je vous crois très-ſupérieur à Godefroi de Bouillon : vous auriez eu par-deſſus lui le plaiſir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout auſſi-bien que des Confédérés Polonais ; mais je vois bien que vous ne vous ſouciez d'aucune Jéruſalem, ni de la terreſtre, ni de la céleſte : c'eſt bien dommage.

Le vieux malade de Ferney eſt toujours aux pieds de V. M. ; il eſt bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la ducheſſe de Wirtemberg qui vous adore.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCLXXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 octobre 1773.

JE m'apperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors ; cependant ſi vous me voyiez, au-lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danſe, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc & décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon exiſtence, & je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont perſonne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les obſervateurs ont cru s'appercevoir que le grand nombre de vieux militaires finiſſent par radoter, & que les gens-de-lettres ſe conſervent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le prince Eugène, ont vu dépérir en eux la partie penſante avant leur corps Je pourrai bien avoir un même deſtin, ſans avoir poſſédé leurs talens. On ſait qu'Homère, Atticus, Varron, Fontenelle, & tant d'autres, ont atteint un grand âge ſans éprouver les mêmes infirmités. Je ſouhaite que vous les ſurpaſſiez tous par la longueur de votre vie & par les travaux de l'eſprit.

Sans m'embarraſſer du ſort qui m'attend, de

quelques années de plus ou de moins d'exiſtence, qui diſparaiſſent devant l'Éternité, on va inaugurer l'égliſe catholique de Berlin. Ce ſera l'évêque de Warmie qui la conſacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'eſt dans le diocèſe de cet évêque que ſe trouve le tombeau de Copernic, auquel, comme de raiſon, j'érigerai un mauſolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de ſon temps, il s'eſt trouvé le ſeul qui enſeignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point perſécuté.

Le jeune d'Etallonde, lieutenant à Véſel, l'a été : il mérite qu'on penſe à lui. Muni de votre protection & du bon témoignage que lui rendent ſes ſupérieurs, il ne manquera pas de faire ſon chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je ſais que l'Europe croit aſſez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne eſt une ſuite des manigances politiques qu'on m'attribue ; cependant rien n'eſt plus faux. Après avoir propoſé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences ſont trompeuſes, & le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis eſt auſſi vrai que la 48me. propoſition d'Euclide.

Vous vous étonnez que l'empereur & moi

ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient : c'eſt au prince Kaunitz de vous répondre pour l'empereur : il vous révélera les ſecrets de ſa politique. Pour moi, je concours depuis long-temps aux opérations des Ruſſes par les ſubſides que je leur paie, & vous devez ſavoir qu'un allié ne fournit pas des troupes & de l'argent en même temps. Je ne ſuis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Ruſſie. Quant à mon perſonnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philoſophes.

J'ai lu l'article Guerre (*Queſtions encyclopédiques*) & j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes ſont habillées d'un gros drap bleu, & les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite & à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire ſans mériter le titre honorable de chef de brigands, puiſqu'il n'eſt ſuivi que d'un tas de fainéans que la néceſſité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire ſous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin ? Avez-vous oublié que la guerre eſt un fléau qui, les raſſemblant tous, leur ajoute encore tous les crimes poſſibles ? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces ſages maximes, un homme, pour peu qu'il ait ſa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils ſcélérats.

Vous

Vous saurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a, jusqu'à présent, empêché qu'il n'y ait eu de discorde entre les deux États, & qu'il faut qu'un souverain soit condamnable (à mort s'il était particulier) pour qu'en conscience un autre souverain ait le droit de le détrôner. Lisez Puffendorf & Grotius, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres justes, quoique vous n'en admettiez point ; celles qu'exige sa propre défense sont incontestablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs est dure, & même barbare : je confesse que la Grèce sur-tout est de tous les pays de cette domination le plus à plaindre ; mais souvenez-vous de l'injuste sentence de l'aréopage contre Socrate ; rappellez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'est peut-être en punition de ces crimes qu'ils sont assujettis & avilis par des barbares. Est-ce à moi de les en délivrer ? Sais-je si le terme posé à leur pénitence est fini, ou combien elle doit durer ? Moi qui ne suis que cendre & poussière, dois-je m'opposer aux arrêts de la Providence ?

Que de raisons pour maintenir la paix dont nous jouissons ! il faudrait être insensé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuisé par

ce que je vous ai dit ci-deſſus : ne le penſez pas. Une raiſon auſſi valable que celle que je viens d'alléguer, eſt qu'on eſt perſuadé en Ruſſie qu'il eſt contre la dignité de cet empire de faire uſage de ſecours étrangers, lorſque les forces des Ruſſes ſont ſeules ſuffiſantes pour terminer heureuſement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzow, ne peut entrer en aucune comparaiſon avec une ſuite de ſuccès non interrompus qui ont ſignalé toutes les campagnes des Ruſſes. Tant que cette armée ſe tiendra ſur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté conſiſte à paſſer ce fleuve avec ſûreté. Elle trouve à l'autre bord un terrein exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter : ce n'eſt qu'un déſert & des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amaſſer des magaſins, de les conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe. Mais comme juſqu'à préſent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement fin à une auſſi pénible expédition.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent ; j'en demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un demi-quaker juſqu'à préſent ; quand je le ſerai comme Guillaume Penn, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière, que le philoſophe de Sans-Souci vous aſſure qu'il ne ceſſe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 octobre 1773.

S'Il m'eſt interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en ſuis pas moins aiſe que la ducheſſe de Wirtemberg vous ait vu. Cette façon de converſer par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem.* Des relations & des lettres ne tiennent pas lieu de Voltaire, quand on l'a poſſédé en perſonne.

J'applaudis aux larmes vertueuſes que vous avez répandues au ſouvenir de ma défunte ſœur. J'aurais ſûrement mêlé les miennes aux vôtres ſi j'avais été préſent à cette ſcène touchante. Soit faibleſſe, ſoit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette ſœur ce que Cicéron projetait pour ſa Tullie. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié; ſa ſtatue ſe trouve au fond, & chaque colonne eſt chargée d'un maſcaron contenant le buſte des héros de l'a-

mitié. Je vous en envoie le deſſin. Ce temple eſt placé dans un des boſquets de mon jardin. J'y vais ſouvent me rappeller mes pertes, & le bonheur dont je jouiſſais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je ſuis de retour de mes voyages. J'ai été en Pruſſe abolir le ſervage, réformer des loix barbares, en promulguer de plus raiſonnables, ouvrir un canal qui joint la Viſtule, la Sretz, la Varte, l'Oder & l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peſte de 1709, défricher vingt milles de marais, & établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. Delà j'ai été en Siléſie conſoler mes pauvres Ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverſes provinces où je les conſerve, & les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle ils ſe voueront entiérement. De plus, j'ai arrangé la bâtiſſe de ſoixante villages dans la haute Siléſie, où il reſtait des terres incultes : chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, & rebâtir deux villes brûlées : elles étaient de bois; elles ſeront de briques, & même de pierres de taille, tirées des montagnes.

Je ne vous parle point des troupes : cette matière eſt trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous ſentirez qu'en feſant tout cela, je n'ai pas été les bras croiſés.

A propos de croiſés, ni l'empereur ni moi ne nous croiſerons contre le Croiſſant ; il n'y a plus de reliques à remporter de Jéruſalem. Nous eſpérons que la paix ſe fera, peut-être cet hiver ; & d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit : Il faut vivre, & laiſſer vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure ; il faut la conſerver autant qu'on le pourra ſans riſque, & ni plus ni moins ſe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'aſſaſſins à gage.

Ce ſyſtême n'eſt ni celui de Richelieu, ni celui de Mazarin ; mais il eſt celui du bien des peuples, objet principal des magiſtrats qui les gouvernent.

Je vous ſouhaite cette paix accompagnée de toutes les proſpérités poſſibles, & j'eſpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philoſophe de Sans-Souci, qui admire & admirera ſon génie juſqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 28 octobre 1773.

Monſieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel eſprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui ſe pique
D'imiter, ſans lui reſſembler,
Et que tout héros, germanique,
Eſpagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monſieur Guibert eſt véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre hiſtoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obſtinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux:
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. Guibert, Sire, fait comme l'Europe; il parle de V. M. avec enthouſiaſme. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes; Dieu nous en préſerve! mais accordez-vous donc avec lui; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame, & vous prétendez que non: il eſt vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue; & ces jours-là, vous pourriez bien vous rengorger &

vous requinquer, comme une belle à ſon miroir.

Je ne vous propoſais pas, Sire, vingt campagnes, je n'en propoſais qu'une ou deux; & encore c'était contre les ennemis de Jeſus-Chriſt & de tous les beaux-arts. Je diſais : Il protège les jéſuites, il protégera bien la Vierge Marie contre Mahomet, & la bonne Vierge lui donnera ſans doute deux ou trois belles provinces à ſon choix, pour récompenſe d'une ſi ſainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont V. M. pacifique a la bonté de me parler : il eſt vraiment un peu inſolent par excès d'humanité ; mais je vous prie de conſidérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que ſur les Turcs, qui ſont venus du bord oriental de la Mer-Caſpienne juſqu'auprès de Naples, & qui chemin faſant, ſe ſont emparés des lieux ſaints, & même du tombeau de Jeſus-Chriſt qui ne fut jamais enterré. En un mot, je reſſemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de Pierre l'hermite, qui prêchait la croiſade. L'empereur des Romains, que vous aimez, & qui ſe regarde comme votre diſciple, ne pouvait ſe plaindre de moi ; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Conſtantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient ; du

moins les philoſophes vous béniront d'ériger un mauſolée à Copernic, dans le temps que votre ami Mouſtapha fait enſeigner la philoſophie d'Ariſtote à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raiſon & au génie.

Quand je vous ſuppliais d'être le reſtaurateur des beaux-arts de la Grèce, ma prière n'allait pas juſqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. de Lentulus, ou à quelqu'autre général qui aurait empêché les nouveaux Grecs de faire autant de ſottiſes que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée: je crois qu'au fond V. M. a raiſon, & que, dans l'état où eſt l'Europe, ce port de Dantzick eſt bien plus important que l'autre.

Je ne ſais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice Catherine II, & franchement je crois que dans tout céla vous en ſavez plus que moi, & qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque choſe qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puiſſe votre vie en approcher!

LETTRE CCCLXXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 novembre 1773.

SIRE,

LA lettre dont V. M. m'a honoré le 24 octobre, eſt depuis vingt ans celle qui m'a le plus conſolé; votre temple aux mânes de votre ſœur, *Willeminæ ſacrum*, eſt digne de la plus belle antiquité, & de vous ſeul dans le temps préſent; madame la ducheſſe de Wirtemberg verſera bien des larmes de tendreſſe, en voyant le deſſin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais deſſéchés, les villages établis, la ſervitude abolie, ſont de Marc-Aurèle, ou de Julien. Je dis de Julien, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, & je ſuis toujours indigné contre la Bletterie, qui ne l'a juſtifié qu'à demi, & qui a paſſé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures & de calomnies que Grégoire de Nazianze & Théodoret.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti: je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant deſſéché: je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'eſclavage & que vous les avez changés en hom-

mes. Gengis-Kan & Tamerlan ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévaſtaient, & vous améliorez. Je ne ſais s'ils auraient recueilli les jéſuites ; mais je ſuis ſûr que vous les rendrez utiles, ſans ſouffrir qu'ils puiſſent jamais être dangereux. On dit qu'Antoine fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions ; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, &, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme Samſon, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'eſt que vous n'établiſſiez pas une égliſe de ſociniens comme vous en établiſſez pluſieurs de jéſuites ; il y a pourtant encore des ſociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suiſſe ; certainement Julien les aurait favoriſés ; ils haïſſent ce qu'il haïſſait, ils mépriſent ce qu'il mépriſait, & ils ſont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant perſécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai oſé dire des Turcs à V. M., je ne vous propoſe pas une moſquée ; cependant Barberouſſe en eut une à Marſeille ; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter : tout ce que je ſais, c'eſt que votre nom ſera bien grand de Dantzick juſqu'en Turquie, & de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie.

Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra-comiques.

Que V. M. daigne conſerver vos bontés au vieux malade Libanius.

LETTRE CCCLXXXIV.

Du Roi.

Ce 26 novembre 1773.

FAut-il écrire en mauvais vers
Au dieu qui préſide au Parnaſſe ?
C'eſt aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né ſous un ciel de frimats,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, caſſé, ſans feu, ſans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour ſalaire
Le traitement de Marſyas.

M. Guibert m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchiſſent, ma force ſe diſſipe & ma chaleur s'éteint. Il n'eſt donné qu'à Voltaire de rajeunir. Les protégés d'Apollon ſont plus favoriſés que ceux de Mars. Au-lieu de vingt campagnes que M. Guibert me donne libéralement, il ne m'en reſte qu'une à faire : c'eſt celle du dernier décampement.

Dans cette ſituation, on ne penſe pas à cher-

cher des combats dans la Thrace & en Seythie. Soyez sûr que l'impératrice de Russie, jalouse de la gloire de sa nation, saura bien faire la paix sans secours étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être spectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous-en à la modération de l'impératrice de Russie, si cette révolution n'arrive pas. Cette princesse ne pense pas comme Charles XII, qu'il n'y a de paix avec ses ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour lesquels vous vous intéressez si vivement, sont, dit-on, si avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le souverain mépris que vous & les encyclopédistes avez affiché contre les guerriers? Qui sera assez osé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney & de toute la séquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, & de brigand lui-même? Croyez qu'on laissera la Grèce esclave, & qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philosophes.

Désormais ces messieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'assujettissaient autrefois. Je crois même que M. Guibert aura fait abjuration de son art meurtrier entre vos mains,

& qu'il ſe fera capucin ou philoſophe pour trouver en vous un puiſſant protecteur. Il faut que les philoſophes aient des miſſionnaires pour augmenter le nombre de pareilles converſions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les États de ces groſſes armées qui les abîment, & ſucceſſivement il ne reſtera plus perſonne pour ſe battre. Tous les ſouverains & les peuples n'auront plus ces malheureuſes paſſions, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, & tout le monde aura la raiſon auſſi parfaite qu'une démonſtration géométrique.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un auſſi beau ſpectacle dont je ne jouirai pas même de l'aurore; & l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un ſiècle de ténèbres, ſur la fin duquel a commencé le crépuſcule du jour de la raiſon perfectionnée.

Tout dépend, pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je ſois venu trop tôt, je ne le regrette pas: *j'ai vu Voltaire*; & ſi je ne le vois plus, je le lis, & il m'écrit.

Continuez long-temps de même, & jouiſſez en paix de toute la gloire qui vous eſt due, & de tous les biens que vous ſouhaite le philoſophe de Sans Souci.

LETTRE CCCLXXXV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 8 décembre 1773.

SIRE,

UNE belle dame de Paris (dont vous ne vous ſouciez guère) prétend que vous ſerez fâché contre moi de ce que je donne V. M. au diable; & moi je lui ſoutiens que vous me le pardonnerez, & que Belzébuth même en ſera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu perſonne plus diable que vous à la tête d'une armée, ſoit pour arranger un plan de campagne, ſoit pour l'exécuter, ſoit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il eſt vrai, votre métier de héros, mais je le révère; ce n'eſt point à moi de juger de la tactique de M. Guibert. Je ne m'entends point à ces belles choſes; je ſais ſeulement qu'il vous regarde avec raiſon comme le premier tacticien, & moi j'ajoute, comme le premier politique; car vous venez d'acquérir un beau royaume, ſans avoir tué perſonne, & non-ſeulement vous voilà pourvu d'évêchés & d'abbayes, non-ſeulement vous voilà général des jéſuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux

comme à la Chine, & vous enrichiſſez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reſte-t-il à faire ? rien autre choſe que de vivre long-temps pour jouir.

Comme V. M. recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, & que le Dieu de paix va naître avant qu'il ſoit trois ſemaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, & que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à V. M., & la haine cordiale que j'ai pour votre métier de Céſar. Ce Céſar, comme vous ſavez, pardonnait à ſes ennemis, quand il les avait vaincus ; & vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ſes ſouffrances, ſe met à vos pieds avec cinq ou ſix ſortes de vénérations pour vos cinq ou ſix ſortes de grands talens, & pour votre perſonne qui les réunit.

LETTRE CCCLXXXVI.

Du Roi.

Ce 10 décembre 1773.

IL était bien juſte qu'un pays qui avait produit un Copernic, ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie, en tout genre, où la tyrannie des puiſſans l'avait plongé. Cette tyrannie allait ſi loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple inſtruit.

On ne peut comparer les provinces Polonaiſes à aucun État de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conſéquent de l'ouvrage & du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaiſe adminiſtration a négligé pendant tant de ſiècles.

Vos vœux ont été exaucés : les Turcs ont été battus par les Ruſſes, Siliſtria priſe, & le viſir fugitif du côté d'Andrinople. Mouſtapha apprendra à trembler dans ſon ſerrail, & peut-être que ſes malheurs le rendront plus ſouple à ſigner une paix que les conjonctures rendent néceſſaire. Si les armes victorieuſes des Ruſſes pénètrent juſqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer la plus jolie Circaſſienne

du

du ſerrail, eſcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au ſerrail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelqu'expérience de phyſique, en animant par le feu de Prométhée quelqu'embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la landgrave de Darmſtadt eſt de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point ſur les éloges de l'impératrice & des choſes utiles qu'elle a exécutées, & des grands projets qu'elle médite encore. Diderot & Grimm y paſſeront l'hiver. Cette cour réunit le faſte, la magnificence & la politeſſe; & l'impératrice ſurpaſſe tout le reſte par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jéſuites? Ce n'eſt qu'en faveur de l'inſtruction de la jeuneſſe que je les ai conſervés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus ſervir, comme les renards de Samſon, pour embrâſer les moiſſons des Philiſtins. D'ailleurs, la Siléſie n'a produit ni de pères Guignard, ni de pères Malagrida. Nos Allemands n'ont pas les paſſions auſſi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raiſons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte: j'ai promis par la paix de Dresde que la religion demeurerait *in ſtatu quo* dans mes provinces. Or j'ai eu des jéſuites, donc il faut les conſerver. Les princes

catholiques ont tout à propos un pape à leur disposition, qui les absout de leurs sermens par la plénitude de sa puissance : pour moi, personne ne peut m'absoudre, je suis obligé de garder ma parole, & le pape se croirait pollué s'il me bénissait ; il se ferait couper les doigts avec lesquels il aurait donné l'absolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jésuites, je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces. Nous sommes à deux de jeu. Mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père Tournemine, votre recteur : les capucins se targuent de S. Cucufin, dont ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous protégez ces gens, & vous seul valez tout ce qu'Ignace a produit de meilleur ; aussi j'admire & je me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-Souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXVII.

Du Roi.

Sans date du jour, décembre 1773.

LA dame de Paris avait certainement tort, & vous avez deviné juste en croyant que je ne me fâcherais pas de tout ce que vous venez

d'écrire. L'amour & la haine ne ſe commandent point, & chacun a ſur ce ſujet le droit de ſentir ce qu'il peut ; il faut avouer néanmoins que les anciens philoſophes, qui n'aimaient pas la guerre, ménageaient plus les termes que nos philoſophes modernes, qui depuis que Racine a fait entrer le mot de bourreau dans ſes vers élégans, croient que ce mot a obtenu privilège de nobleſſe & l'emploient indifféremment dans leur proſe ; mais je vous avoue que j'aimerais autant déclamer contre la fièvre-quarte que contre la guerre, c'eſt du temps perdu : les gouvernemens laiſſent brailler les cyniques & vont leur train ; la fièvre n'en tient pas plus compte. Il ne reſte de cela que des vers bien frappés, & qui témoignent, à l'étonnement de l'Europe, que votre talent ne vieillit point. Conſervez cet eſprit rajeuni, & duſſiez-vous faire ma ſatyre en vers ſanglans à l'âge de cent ans, je vous réponds d'avance que je ne m'en fâcherai point, & que le patriarche de Ferney peut dire tout ce qu'il lui plaît du philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCLXXXVIII.

Du Roi.

Sans date du jour, décembre 1773.

VOtre *Tactique* m'a donné un bon accès de goutte, dont je ne ſuis pas encore relevé ; cela ne m'empêche pas de vous répondre, parce que je ſais que les grands ſeigneurs veulent être obéis promptement. Vous me demandez un Morival, nommé Étallonde, qui eſt officier à Wéſel ; il aura la permiſſion d'aller pour un an à Ferney, & même il ne dépendra que de vous de le nommer chef de votre garde prétorienne. Il ne fera ni recrue ni rien là-bas ; mais je vous avertis qu'étant proſcrit en France, c'eſt à vous à prendre des meſures pour qu'il ſoit en ſûreté à Verſoy, & j'avoue que je ne crois pas que vous ayez aſſez de crédit pour obtenir ſon pardon. Le chevalier de La Barre & lui ont été accuſés du même délit ; il eſt contre la dignité du roi de France qu'après que l'un a été juſticié publiquement, il puiſſe pardonner à l'autre ſans paraître en contradiction avec lui-même. Je ne ſache pas que les juges du chevalier de La Barre aient été punis ; je n'ai point entendu dire qu'on ait ſévi contre aucun des aſſeſſeurs du tribunal d'Amiens ; ainſi à moins que du fond de Ferney vous ne gou-

verniez la France, je ne ſaurais me perſuader que vous obteniez quelque grâce en faveur de ce jeune homme. Le ſeul profit qu'il pourra tirer de ſon voyage, ce ſera d'être détrompé par vous des préjugés qu'il peut avoir peut-être en faveur de ſon métier ; mais je vous l'abandonne, & en cas que vous le convertiſſiez, il ne me ſera pas difficile de le remplacer par un autre. Je vous avertis encore qu'il ſe trouve deux décrotteurs à Magdebourg qui jadis ont été ſoldats dans le régiment de Picardie, & à Berlin un perruquier qui a ſervi dans les armées de M. de Broglio ; ils ſont très-fort à votre ſervice, ſi vous les voulez avoir à Ferney, pour y augmenter la colonie que vous y établiſſez. C'eſt ſur quoi j'attends votre réſolution, & quoiqu'ayant encouru votre haine & votre diſgrace, je prie Apollon, & Eſculape ſon fils, dieu de la médecine, de vous conſerver dans leur ſainte garde.

LETTRE CCCLXXXIX.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, décembre 1773.

ME voilà bien loin de mon compte : tous les gens-de-lettres m'avaient fait compliment ſur la manière aſſez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable ; on

trouvait que ce tour n'était pas ſans quelque fineſſe. Rouſſeau avait dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraiſſait auſſi fauſſe que groſſière à tous les connaiſſeurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine-général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Aſie, au vengeur de l'aſſaſſinat de Darius, au héros qui bâtit plus de villes que Gengis-Kan n'en détruiſit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *tu es le dernier des mortels*. Mais de plaindre les hommes qui ſouffrent du fléau de la guerre, & d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais néceſſaire, & de louer les Cyrus, les Alexandre, les Guſtave, &c. en feignant de ſe fâcher contre eux ; c'eſt ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à Alexandre pour quelqu'officier Grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant *la Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuſte que l'aréopage, & vous valez bien cet Alexandre, à qui Juvénal & Boileau ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, Sire, pour ce jeune

Morival. V. M. ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'eſt plus digne de vous que de le protéger ; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, & il mourra content.

Agréez, Sire, ma reſpectueuſe & vive reconnaiſſance.

LETTRE CCCXC.

De M. de Voltaire.

Ferney, ſans date du jour, janvier 1774.

SIRE,

QUoique je vous aie donné à tous les diables, vous & Cyrus, & le grand Guſtave, &c. cependant je propoſe à V. M. quelque choſe de divin ; ou plutôt de très-humain & de très-digne d'elle. Ce n'eſt point ici une plaiſanterie ; c'eſt une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui eſt, ſous le nom de Morival, lieutenant au régiment d'Eichmann à Véſel, ne peut hériter de ſon père & de ſa mère tant qu'il ſera dans les liens de la procédure criminelle, & du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorſqu'il n'avait qu'environ ſeize ans ; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville, & ſon nom eſt d'Etallonde. On a été très-content de lui à

Véſel depuis qu'il eſt à votre ſervice. Je ſais que c'eſt un des plus braves & des plus ſages officiers que vous ayez. Toute ſon ambition eſt de vivre & de mourir au ſervice de V. M.; il n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître. Mais il eſt affreux qu'il reſte toujours condamné au même ſupplice dans lequel eſt mort le chevalier de La Barre, qui avait fait un petit commentaire ſur votre Art de la guerre.

Ces aſſaſſinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de ſon roi, de la raiſon & de la juſtice, qui, en étant caſſé, n'a pas été aſſez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour Morival, ou la caſſation de l'arrêt qui l'a condamné. Je ſupplie donc V. M. avec la plus vive inſtance d'accorder à Morival un congé d'un an, pendant lequel il ſera chez moi. Je vous répondrai de ſa perſonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiſſe plus facilement lever des ſoldats que dans le petit canton que j'habite, qui eſt préciſément à une lieue de la Suiſſe, de Genève, de la Savoie & de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, & à choiſir les plus ſages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer ſon congé d'un an; il partira ſur le champ, &

peut-être reviendra-t-il à Véſel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à V. M., & vous aurez fait ce qu'auraient fait ces Cyrus & ces Guſtave, dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les ſentimens que j'ai toujours eus, & avec leſquels je mourrai.

LETTRE CCCXCI.

Du Roi.

Potsdam, ce 16 février 1774.

VOus devez ſavoir que je ſuis Teuton de naiſſance, & que par conſéquent la langue françaiſe n'eſt pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous ſoyez donnée pour m'enſeigner les fineſſes de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, ſoit par diſtraction des affaires, ſoit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage ſur la tactique : & je n'ai jamais vu que les termes de *haine* & de *donner à tous les diables* ſe ſoient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fuſſent écrits par Tiſiphone, Mégère ou Alec-

ton. Mais à cela ne tienne ; vous avez le privilège de tout dire, & d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rouſſeau dit :

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels ;

il n'a pas tort dans un ſens, parce que Socrate était le plus ſage & le plus modéré des mortels, & Alexandre le plus diſſolu & le plus emporté des hommes, lui qui dans ſes débauches avait tué Clitus, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir le philoſophe Calliſthène, & qui par faibleſſe pour les caprices d'une courtiſanne avait brûlé Perſépolis.

Il eſt certain qu'un caractère auſſi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à Socrate. Mais il eſt vrai auſſi que ſi Socrate s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perſes, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les réſolutions hardies par leſquelles Alexandre dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre-pourprée que contre la guerre. On empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde eſt monde, & il y en aura long-temps après que vous & moi auront payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu la permiſſion pour un an pour ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françaiſe que vous ferez mettre à Verſoy.

On dit que cette ville s'élève & fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous & à M. de Choiſeul ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute M. d'Aiguillon, nouveau miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, & je n'écris point contre elle. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie & proſpérité.

LETTRE CCCXCII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mars 1774.

SIRE,

SOyez bien ſûr que je ſuis très-fâché que vous ayez la goutte ; ce n'eſt pas ſeulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, & qu'on plaint les maux qu'on a ſentis ; mais c'eſt parce que la ſanté de V. M. eſt un peu plus

précieuſe & plus néceſſaire au monde que la mienne ; c'eſt parce que je m'intéreſſe à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaiſes plaiſanteries ſur l'art de tuer ; je ne ſonge qu'à votre conſervation : vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour Morival, en me boudant & en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à paſſer ſes jours & à mourir à votre ſervice.

Il eſpère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, & qui le rendent capable d'hériter, & qui le mettront en état d'être plus utile à ſon régiment : ces lettres s'accordent aiſément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis aſſurer d'ailleurs V. M. que l'on ſe repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de La Barre. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magiſtrat d'Abbeville, qui fut la première cauſe de cette horrible affaire. Voici ſes propres mots : *Nous déclarons que non-ſeulement nous avons le jugement du chevalier de La Barre en horreur, mais frémiſſons encore au nom du juge qui a inſtruit cet exécrable procès ; en foi de quoi nous avons ſigné ce certificat, & y avons appoſé le ſceau*

de nos armes. A Abbeville, ce 9 novembre 1773. Signé, *de Belleval.*

De plus, il eſt de droit dans notre juriſprudence (ſi nous en avons une) qu'un homme jugé pendant ſon abſence, eſt écouté quand il ſe préſente; & c'eſt ainſi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille Sirven; & c'eſt dans la même eſpérance que j'implore V. M. pour Morival, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la juſtice que je demanderai, je vous renverrais Morival ſur le champ; & il ſe conſolera toujours par l'honneur de ſervir un roi guerrier & philoſophe, qui voit tout, qui ſait tout par lui-même, & qui n'aurait pas ſouffert cette déteſtable boucherie. Je remercie donc V. M. avec la plus grande ſenſibilité; & ſi je ne réuſſis pas dans mon œuvre charitable, je ne ſerai pas moins reconnaiſſant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond reſpect de ce vieux malade, qui eſt à vous comme s'il ſe portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de Morival: je ſouligne l'endroit où il m'explique ſes vues ſur ſon ſervice. Vous verrez, Sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un ſujet indigne.

J'oſerais vous demander une autre grâce pour lui en cas qu'il ne pût réuſſir dans ſon

procès ; ce ſerait de l'envoyer dans l'armée Ruſſe parmi les autres officiers de V. M. Il ne verra rien de ſi barbare parmi les Turcs que ce qui s'eſt paſſé dans Abbeville.

LETTRE CCCXCIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 mars 1774.

VOtre éloquence eſt ſemblable à celle de ce fameux orateur des Romains, Antoine, qui ſavait ſi bien plaider ſes cauſes, même injuſtes, qu'il les gagnait toutes. Je me ſens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, & je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiſſiez me faire. Bientôt vous me perſuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je ſuppoſe que Morival doit être à préſent à Ferney. Vous entendez mieux les loix françaiſes que moi, & vous concilierez la préſence d'un exilé avec ces mêmes loix qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir ſa grâce, & une récompenſe de ce qu'il a eu aſſez d'eſprit pour ſe dérober au ſupplice que ce malheureux La Barre a ſouffert.

Je veux croire qu'il y a des gens ſenſés, même dans Abbeville, qui condamnent le

jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatiſme crie que la religion eſt offenſée, vous verrez ces mêmes juges, emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés ſur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges Français ſont comme les nôtres: lorſque ces derniers ont la fièvre-chaude, malheur à la victime qui ſe préſente tandis qu'ils ont le tranſport au cerveau.

Mais c'eſt au protecteur des Calas & des Sirven à ſecourir Morival, & à purger ſa nation de la honte que lui impriment d'auſſi atroces barbaries que celles d'Abbeville & de Toulouſe.

En écrivant je reçois votre ſeconde lettre datée du 11. Elle me trouve ſans goutte, & je ne vous ſuis pas moins obligé du compliment que vous me faites au ſujet de ma maladie. Cependant croyez que je ſuis très-perſuadé que le monde eſt très-bien allé avant mon exiſtence, & qu'il ira de même quand je ſerai confondu dans les élémens dont je ſuis compoſé. Qu'eſt-ce qu'un homme, un individu, en comparaiſon de la multitude des êtres qui peuplent ce globe? On trouve des princes & des rois à foiſon, mais rarement des Virgile & des Voltaire.

Nous connaiſſons ici *le Taureau blanc*, mais point le *Dialogue du Prince Eugène & de Marlborough* dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs ſont la

Vierge & la Pompadour (*a*). Je trouve la matière abondante, & je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeuneſſe me conſolent de mon radotage.

Demeurez jeune long-temps, haïſſez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, & ſachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

LETTRE CCCXCIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 26 avril 1774.

SIRE,

PErmettez-moi de parler à V. M. de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permiſſion de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune Français qui aurait encore un petit reſte de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonſpect & le plus ſage, ayant les mœurs les plus douces, & aimant paſſionnément la profeſſion des armes, à laquelle il s'eſt voué.

Je ne ſais encore s'il réuſſira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne

---

(*a*) Le Roi plaiſante ſans doute relativement à ces deux ouvrages dont il eſt lui-même l'auteur. Le Dialogue du Prince Eugène & de Marlborough ſe trouve ci-devant tome VI.

quitterait jamais votre ſervice, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante & la plus ſolide. Je n'étais pas ſuffiſamment inſtruit de ſa famille & de ſon étonnante affaire ; c'eſt un bon gentilhomme, fils du premier magiſtrat de la ville où il eſt né. J'ai fait venir les pièces de ſon procès. Je ne ſors point de ſurpriſe, quand je vois quelle a été la faute, & quelle a été ſa condamnation. Il n'eſt chargé juridiquement que d'avoir paſſé fort vîte, le chapeau ſur la tête, à quarante pas d'une proceſſion de capucins, & d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanſon grivoiſe faite il y a plus de cent ans.

Il eſt inconcevable que dans un pays qui ſe dit policé, & qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au ſupplice des parricides un jeune-homme ſortant de l'enfance, pour une choſe qui n'eſt pas même une peccadille, & qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de priſon.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, & j'en ſuis auſſi frappé que le premier jour. J'aurais conſeillé à M. de Morival votre officier de ne point s'avilir juſqu'à demander grâce à des barbares en démence, ſi cette grâce n'était pas néceſſaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il reſtera chez moi juſqu'à

ce que ſon affaire ſoit finie ou manquée, & il profitera de la permiſſion que V. M. lui a donnée. Il reviendra à ſon régiment le plus tôt qu'il pourra, & le jour que vous preſcrirez.

Je remercie V. M. d'avoir daigné me l'envoyer. Je me ſuis attaché à lui de plus en plus, & ſa paſſion de vous ſervir toujours eſt une des plus fortes raiſons des ſentimens que j'ai pour lui. J'oſe vous aſſurer que perſonne n'eſt plus digne de votre protection ; la pitié que ſon horrible aventure vous inſpire, fera la conſolation de ſa vie, ſi malheureuſement commencée, & qui finira heureuſement ſous vos ordres. La mienne eſt accablée des plus grandes infirmités ; vos bontés en adouciſſent l'amertume, & je la finirai avec des ſentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond reſpect pour V. M., & j'oſe le dire, avec le plus tendre attachement pour votre perſonne.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CCCXCV.

Du Roi.

Potsdam, ce 15 mai 1774.

Morival vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, ſon innocence ſeule a plaidé pour lui ; & rougiſſant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des

légéretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embraſſez généreuſement ſa défenſe. C'eſt ſe déclarer le protecteur des opprimés & ſe vengeur des injuſtices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il ſera difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'obtenir la grâce de ce jeune-homme. Quelques progrès que faſſe la philoſophie, la ſtupidité & le faux zèle ſe maintiennent dans l'Égliſe, & le nom de l'*Infame* eſt encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'eſprit, & de ceux que la fureur du ſalut de leurs concitoyens poſsède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les ſujets ſoient très-chrétiens; & on n'en ſouffrira jamais qui manquent à ſaluer ou à s'agenouiller devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

Le ſeul moyen d'obtenir grâce pour Morival eſt de lui perſuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelqu'égliſe, la torche à la main, de ſe faire feſſer par des moines au pied du maître-autel, & au ſortir delà de ſe faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui ſe dit le miniſtre du *Dieu des vengeances*, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de ſe rétracter.

Cependant l'entrepriſe vous fera honneur, & la poſtérité dira qu'un philoſophe retiré à Ferney, du fond de ſa retraite, a ſu élever ſa voix contre l'iniquité de ſon ſiècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, & contraint les

puiſſans de la terre à réformer les abus. L'Arétin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve & l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée ſous les pieds impérieux de l'arrogance titrée, & ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaite plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCXCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 juin 1774.

AUcun cheval ne m'a jeté en bas : je ne ſuis point tombé. Je n'ai point eu l'aventure de votre S. Paul, qui était un déteſtable cavalier; mais j'ai eu la fièvre avec un fort éryſipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries; point de troiſième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne ſaurait rendre. Mon aventure toute commune s'eſt réduite à un éryſipèle, comme tout le monde peut l'avoir.

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de ſa faveur, a brodé ce conte à plaiſir. Il a l'imagination poétique; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique.

Pour le bon Louis XV, il eſt allé en poſte

chez le Père éternel. J'en ai été fâché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son ſucceſſeur débute avec beaucoup de ſageſſe, & fait eſpérer aux Velches un gouvernement heureux. Je voudrais qu'il eût traité la Dubarry plus doucement, par reſpect pour ſon biſaïeul.

Si la monacaille influe ſur ce jeune-homme, les petits-maîtres ſeront en roſaire, & les initiés de Vénus couverts d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelqu'évêque s'intéreſſe pour Morival, & qu'un picpuce plaide ſa cauſe. On prétend qu'un orage ſe forme & menace les philoſophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés & les événemens que ce nouveau règne va produire : diſpoſé à admirer tout ce qui ſera admirable, & à faire mes réflexions ſur ce qui ne le ſera pas, ne m'intéreſſant qu'au ſort des philoſophes, & principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philoſophe de Sans-Souci a été, eſt, & ſera le ſincère admirateur. *Vale.*

LETTRE CCCXCVII.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, juillet 1774.

SIRE,

IL eſt vrai que les gobes-Dieu pourront bien avoir du crédit en France ; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appellez la *dévote* (*a*), pourra contribuer plus que perſonne à affermir ce crédit ſi dangereux. Je n'ai pas aſſez exalté ce qui me reſte d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards ſont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux ; mais auſſi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont V. M. veut bien me parler avait, comme vous dites très-bien, le défaut d'être roi. Il était, ainſi que tant d'autres, peu fait pour ſa place, indifférent à tout, mais ſe piquant aiſément dans les petites choſes qui lui étaient perſonnelles ; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi ; & moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarraſsât ſi j'étais ou non ſur la liſte de ſes domeſtiques ; je reſpecte ſa mémoire, & je vous ſouhaite une vie qui ſoit juſte le double de la ſienne.

(*a*) L'Impératrice Marie-Thérèſe.

Si on fait à Morival la moindre difficulté, je le renverrai ſur le champ à V. M., nos ſous-tyrans Velches étaient des monſtres bien abſurdes. Ce jeune-homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes (comme s'il avait commis une douzaine de parricides), eſt le jeune-homme le plus ſage, le plus circonſpect que j'aie jamais vu; il n'a d'un jeune officier que la bravoure; ſon éducation avait été très-négligée, comme elle l'eſt dans toutes les petites villes de France : il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le deſſin ſous un très-bon maître; & je réponds à V. M. qu'à ſon retour il ſera en état de vous rendre de vrais ſervices, & qu'il ſera très-digne de votre protection dans ce diable de grand art de Lucifer dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occaſion de demander pour lui ce que l'humanité, la juſtice & la raiſon lui doivent; ſon père eſt gentilhomme, & préſident d'une ſotte ville; ſon oncle eſt chevalier de Malte; ſon frère a ſollicité la place de bailli de la nobleſſe, & aucun d'eux n'a oſé parler pour lui.

Daignez voir, Sire, ſi vous voudrez bien protéger, ſans vous compromettre, ce brave & vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriſer à dire qu'il eſt ſous votre protection, & qu'on vous fera plaiſir en le ha-

voriſant ? Il me ſemble que cette tournure peut lui faire un grand bien ſans expoſer V. M. au moindre dégoût.

J'avoue que ſi j'étais à la place de Morival, je me garderais bien de rien demander à des Velches ; mais il y eſt forcé, il ne doit pas abandonner ſes héritages. Je ſupplie V. M. de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le reſpect, l'attachement & les regrets qui me ſuivront au tombeau.

LETTRE CCCXCVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 30 juillet 1774.

JE ne me haſarde pas encore à porter mon jugement ſur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une ſuite de ſes actions : il faut ſuivre ſes démarches, & cela pendant quelques années. En ſe précipitant, en décidant à la hâte, on ſe trompe.

Vous qui avez des liaiſons en France, vous pouvez ſavoir, ſur le ſujet de la cour, des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*Infame* l'emporte ſur celui de la philoſophie, je plains les pauvres Velches ; ils riſqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en ſou-

tane, qui leur donnera la diſcipline d'une main, & les frappera du Crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts & les hautes ſciences; la rouille de la ſuperſtition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, & né pour la ſociété.

Mais il n'eſt pas sûr que cette triſte folie religieuſe ſecoue ſes grelots ſur le trône des Capets.

Laiſſez en paix les mânes de Louis XV. Il vous a exilé de ſon royaume, il m'a fait une guerre injuſte : il eſt permis d'être ſenſible aux torts qu'on reſſent, mais il faut ſavoir pardonner. La paſſion ſombre & atrabilaire de la vengeance n'eſt pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'exiſtence. Nous devons réciproquement oublier nos ſottiſes, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, ſi je le puis. Corriger les injuſtices & faire le bien, ſont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que pour zéro le crédit que je puis avoir en France; je n'y connais perſonne. J'ai vu M. de Vergennes il y a vingt ans, comme il paſſait pour aller en Pologne, & ce n'en eſt pas aſſez pour s'aſſurer de ſon appui. Enfin, vous en uſerez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune-homme.

J'ai vu jouer Aufreſne ſur notre théâtre. Il a joué les rôles de Couci & de Mithridate. On

m'a dit qu'il avait été à Ferney : auſſi-tôt je l'ai fait venir pour l'interroger ſur votre ſujet ; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité & urinant du ſang. Ces paroles m'ont ſaiſi ; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, & je me ſuis raſſuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appellez infernal, vous vivrez ; & je ne croirai votre fin prochaine que lorſque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui riſquent leur ſanté, leurs membres & leur vie pour conſerver celle de leurs concitoyens. Puiſque nous vous perdrions ſi vous ne lâchiez de ces ſarcaſmes contre les guerriers, je vous accorde le privilège excluſif de vous égayer ſur leur compte. Mais repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney : ne regarderez-vous pas comme votre dieu-ſauveur, le brave qui défendrait vos poſſeſſions, & qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

Je prévois votre réponſe. Vous avancerez qu'il eſt juſte de ſe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perſonne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs ſouverains leur donnent. Si Turenne & Louvois ont mis le Palatinat en cendres, ſi le maréchal de Belle-Isle oſa propoſer de faire un déſert de la Heſſe, ces ſortes de conſeils ſont l'opprobre

éternel de la nation Françaiſe, qui, quoique très-polie, s'eſt quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Obſervez cependant que Louis XV rejeta la propoſition du maréchal de Belle-Isle, & qu'en cela il ſe montra ſupérieur à Louis XIV.

Mais je ne ſais où je m'égare. Eſt-ce à moi à ſuggérer des réflexions à ce philoſophe ſolitaire qui de ſon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions ? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre eſprit inépuiſable. Il vous dira ſans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige & la grêle, que contre la guerre ; que ce ſont des maux néceſſaires, & qu'il n'eſt pas digne d'un philoſophe d'entreprendre des choſes inutiles.

On demande d'un médecin qu'il guériſſe la fièvre, & non qu'il faſſe une ſatyre contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les nous ; n'en avez-vous point, compatiſſez à nos maux. Diſons comme l'ange Ituriel : Si tout n'eſt pas bien dans ce monde, tout eſt paſſable ; & c'eſt à nous de nous contenter de notre ſort.

En attendant, vos héros Ruſſes entaſſent victoires ſur victoires ſur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du ſultan. Ils liſent vos libelles, & vont ſe battre (*a*). Et votre impératrice, comme vous l'appellez, a fait paſſer une

(*a*) C'eſt la pièce de Voltaire intitulée : *La Tactique*, que le Roi a encore ſur le cœur.

nouvelle flotte dans la Méditerranée ; & tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, ſi vous pouvez, ces contraires, & ayez la bonté de m'en envoyer la concordance.

Nous avons reçu ici les vers d'un ſoi-diſant Ruffe à *Ninon de l'Enclos*, *Pégaſe & le Vieillard*, & nous attendons *Louis XV aux Champs-Eliſées*. Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philoſophe de Sans-Souci ſouhaite longue vie, gaieté & contentement. *Vale.*

LETTRE CCCXCIX.

De M. de Voltaire.

Ce 16 auguſte 1774.

SIRE,

J'Ai enfin propoſé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait ; je lui ai mandé que V. M. daignait s'intéreſſer à ce jeune-homme, qui mérite en effet votre protection par ſon extrême ſageſſe & par ſon application continuelle à tous les devoirs de ſon état, & ſur-tout par la réſolution inébranlable de vous ſervir toute ſa vie.

Peut-être les formalités, qui ſemblent inven-

tées pour retarder les affaires, pourront retenir Morival chez moi encore quelque temps; mais il ſe rendra à Véſel au moment que V. M. l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je ſuis & j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans vos lettres du 30 juillet: *Repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne regarderez-vous pas comme votre ſauveur le brave qui défendrait vos poſſeſſions?*

J'ai dit en médiocres vers, dans *la Tactique*, ce que vous dites en très-bonne proſe:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre;
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, Sire, que je penſais abſolument comme certain héros du ſiècle. Madame Deshoulières a dit:

Faute de s'approcher & faute de s'entendre,
On eſt ſouvent brouillé pour rien.

D'ailleurs les penſées d'un pauvre philoſophe, enterré aux pieds des Alpes, ne ſont pas comme les penſées des maîtres de la terre. Ces philoſophes vrais ou prétendus ſont ſans conſéquence; mais vous autres héros & ſouverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la deſtinée des hommes en dépend.

Que je gémisse ou non de voir la patrie d'Homère en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chasser & de mettre des Alcibiades en leur place, il n'en sera ni plus ni moins, & les Turcs n'en sauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puissance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la chose devient sérieuse, & malheur à qui s'y opposerait!

L'*Épître à Ninon* est réellement du comte de Shouwalof, neveu du Shouwalof, dernier amant de l'impératrice Élisabeth; ce neveu a été élevé à Paris, & a d'ailleurs beaucoup d'esprit & beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un Russe ferait si bien des vers français; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la satyre intitulée *Louis XV aux Champs-Élisées*, & je ne crois pas qu'elle existe (*a*). Il paraît un recueil des lettres du feu milord Chesterfield à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de Sévigné aimait sa fille.

Il est très-souvent parlé de vous dans ces

(*a*) Voltaire avait raison, cette pièce très-piquante n'avait pas vu le jour alors. Le Roi plaisantait encore quand il l'attribuait au philosophe de Ferney. C'est Frédéric II qui la composait, & on ne la trouve que dans l'édition gr. in-8vo d'Amsterdam, 1789, tome VIII, de ses *Œuvres posthumes*.

lettres ; on vous y rend toute la juſtice que la poſtérité vous rendra.

Le ſuffrage du lord Cheſterfield a un très-grand poids, non-ſeulement parce qu'il était d'une nation qui ne ſonge guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'eſt peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être ſuſpecte ; il ne ſe doutait pas que ſes lettres ſeraient imprimées après ſa mort & après celle de ſon bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainſi V. M. les verra bientôt. Elle lira le ſeul Anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me ſouviens toujours que ma plus grande paſſion a été de vous plaire : elle eſt actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on ſent ſa misère, plus on eſt modeſte.

VOTRE VIEUX ADMIRATEUR.

LETTRE CCCC.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 ſeptembre 1774.

LE chancelier de France eſt culbuté, à ce que diſent les nouvelles publiques, il faudra recourir à un autre protecteur, ſi vous voulez ſervir Morival. On dit que l'ancien parlement va revenir ; mais je ne me mêle pas des par-

lemens, & je m'en repoſe ſur la prudence du ſeizième des Louis, qui ſaura mieux que moi ce qu'un Louis doit faire.

Je rends juſtice à vos beaux vers ſur *la Tactique*, comme aux injures élégantes qui, ſelon vous, ſont des louanges. Et quant à ce que vous ajoutez ſur la guerre, je vous aſſure que perſonne n'en veut en Europe; & que ſi vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Ruſſie comme à celui de l'impératrice-reine, elles atteſteraient toutes deux que ſans moi il y aurait eu un embraſement général en Europe, & même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà aſſez pour les affaires de Pologne: je pourrais plaider cette cauſe devant tous les tribunaux de la terre, aſſuré de la gagner. Cependant je garde le ſilence ſur des événemens ſi récens, dont il y aurait de l'indiſcrétion à parler.

Votre lettre m'eſt parvenue à mon retour de la Siléſie où j'ai vu le comte Hoditz, auparavant ſi gai, à préſent triſte & mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, & qui ſont une ſuite de l'âge. Je lui ai adreſſé cette Épître, ſur laquelle vous jeterez un coup-d'œil, ſi vous le voulez (*a*). Elle ne vaut pas celle de Ninon; mais

(*a*) Elle eſt très-philoſophique, ſur la mauvaiſe humeur du Comte, de ce qu'il avait 70 ans. Elle ſe trouve ci-devant, tome VII, pag 159.

je soupçonne fort que le rabot de Voltaire a passé sur cette dernière. J'ai vu beaucoup de Russes ; mais aucun qui s'expliquât, ou qui eût ce tour de gaieté dont cette Épître est animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïsse point ; & je ne saurais m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort personne ne vous remplacera : c'en sera fait en France de la belle littérature. Ma dernière passion sera celle des lettres ; je vois avec douleur leur dépérissement, soit faute de génie, ou corruption de goût qui paraît gagner le dessus. Dans quelques siècles d'ici on traduira les bons auteurs du temps de Louis XIV, comme on traduit ceux du temps de Périclès & d'Auguste. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau siècle si fameux. Ceux qui viendront après nous, naîtront avec moins d'enthousiasme pour les chef-d'œuvres de l'esprit humain, parce que le temps de l'effervescence est passé : il se borne aux premiers progrès, qui sont suivis de la satiété & du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaises.

Vivez donc autant que cela sera possible, & soutenez sur vos épaules voûtées, comme un autre Atlas, l'honneur des lettres & de l'esprit humain. Ce sont les vœux que le philosophe de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCI.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 octobre 1774.

LEs négociations de la paix de Veſtphalie n'ont pas coûté plus de peine à conduire à Claude d'Avaux, comte de Meſmes, & au fameux Oxenſtiern, qu'il ne vous en coûte à ſolliciter la grâce de Jacques-Marie Bertrand d'Étallonde à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps poſſibles. Voilà un chancelier ſans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connaiſſez pas, & qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de Jacques-Marie, enfin un témoignage que vous me demandez, & qui n'eſt pas ſelon le ſtyle de la chancellerie.

On prétend qu'un certificat de l'officier général dans le régiment où il ſert, eſt ſuffiſant, & que les princes ne doivent pas s'abaiſſer à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les ſervent; ou il faut en faire une affaire miniſtérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi qui ne ſuis exercé ni au ſtyle de chancellerie, ni profondément inſtruit du *punctilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M. d'Alembert, & je ferai écrire à mon miniſtre à Paris qu'il diſe un mot en

faveur du jeune-homme au nouveau chancelier.

Si les anciens uſages barbares prévalent contre les bonnes intentions de Marie-François-Arouet de Voltaire & de ſon aſſocié M. de Sans-Souci, il faudra s'en conſoler, car ce n'eſt pas une raiſon pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit : Il faut vivre & laiſſer vivre. C'eſt ainſi que penſe votre impératrice : elle ſe contente d'avoir humilié la Porte ; elle eſt trop grande pour écraſer ſes ennemis. La Grèce deviendra ce qu'elle pourra ; les anciens Grecs ſont reſſuſcités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marſeille ; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'exiſte plus.

Le deſtin des choſes humaines eſt de changer : la Grèce & l'Egypte ſont barbares à leur tour ; mais la France, l'Angleterre, & l'Allemagne qui commence à s'éclairer, nous dédommagent bien du Péloponnèſe. Les marais de Rome ont inondé les jardins des Lucullus ; peut-être que dans quelques ſiècles d'ici il faudra puiſer les belles connaiſſances chez les Ruſſes. Tout eſt poſſible ; & ce qui n'eſt pas, peut arriver enſuite.

Vous n'avez donc point fait *Louis XV aux Champs-Élyſées?* Cela m'a encouragé à traiter ce ſujet dans le goût de Lucien. Vous trouverez peut-être que j'abuſe de mon loiſir ; mais cela m'amuſe & ne fait de mal à per-

ſonne. Voici la pièce (*a*) ; peut-être en rirez-vous.

Je fais des vœux pour que l'Être des êtres prolonge les jours de votre ame charitable : qu'il vous conſerve long-temps pour la conſolation des malheureux & pour la ſatisfaction de l'humble philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCII.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 octobre 1774.

L'Art de vous autres grands poëtes
Rehauſſe les petits objets :
De ſecs & décharnés ſquelettes,
Maniés par vos mains adraites,
Deviennent charnus & replets.
Voltaire & ſa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si ſon génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudeſque,
Qui, dans l'école ſoldateſque
Nourri depuis ſes jeunes ans,
A paſſé chez les vétérans,
Sans ſe guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ſes vieux camps.

Suffit que le Ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connaître

(*a*) Elle ſe trouve ci-devant tome VIII.

Tant de chef-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteraient des autels,
Si dans ce temps de petiteſſe
On penſait comme à Rome, en Grèce,
Où tout reſpirait la grandeur.

Mais notre ſiècle dégénère;
Les lettres ſont ſans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux arts, ſacré vallon!
Et vous, Virgile & Cicéron,
Vous irez avec lui ſous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, & vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivans, cela eſt plus difficile, parce que tout ne ſe ſait pas; & une ſeule circonſtance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné Louis XIV de ſon vivant de ce qu'il avait entrepris la guerre de la ſucceſſion: à préſent on lui rend juſtice; & tout juge impartial doit avouer que ç'aurait été lâcheté de ſa part de ne pas accepter le teſtament du roi d'Eſpagne. Tout homme fait des fautes, & par conſéquent les princes. Mais le vrai ſage des ſtoïciens & le prince parfait n'ont jamais exiſté, & n'exiſteront jamais.

Les princes comme Charles-le-Téméraire, Louis XI, Alexandre VI, Ludovic Sforze, ſont les fléaux de leurs peuples & de l'humanité: ces ſortes de princes n'exiſtent pas ac-

tuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois fous à lier, nombre de ſouverains faibles, mais non pas des monſtres comme aux XIVe & XVe ſiècles. La faibleſſe eſt un défaut incorrigible; il faut s'en prendre à la nature, & non pas à la perſonne. Je conviens qu'on fait du mal par faibleſſe; mais dans tout pays où la ſucceſſion au trône eſt établie, c'eſt une ſuite néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune famille quelconque n'a fourni une ſuite non interrompue de grands hommes. Croyez que tous les établiſſemens humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut ſe contenter de l'*à peu-près*, & ne pas déclamer violemment contre les abus irrémédiables.

Je viens à préſent à votre Morival. J'ai chargé le miniſtre que j'ai en France d'intercéder pour lui, ſans trop compter ſur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des atteſtations de la vie d'un ſuppliant ſe produiſent dans des cauſes judiciaires; elles ſeraient déplacées dans des négociations, où l'on ſuppoſe toujours, comme de raiſon, que le ſouverain qui fait agir ſon miniſtre n'emploierait pas ſon interceſſion pour un miſérable. Cependant pour vous complaire, j'ai envoyé un petit certificat, ſigné par le commandant de Véſel, à d'Alembert, qui en pourra faire un uſage convenable.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne

pas : à la ſuite d'une longue vie, les veines commencent à s'oſſifier, & il faut du temps pour que cela gagne la veine-cave ; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, & peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne réſiſtent pas auſſi long-temps que ceux qui, par une vie réglée, ont été ménagés & conſervés. C'eſt le moindre de mes embarras, car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il eſt égal d'avoir vécu ſix ſiècles ou ſix jours. Il eſt plus important d'avoir bien vécu & de n'avoir aucun reproche conſidérable à ſe faire.

Voilà ma confeſſion ; & je me flatte que le patriarche de Ferney me donnera l'abſolution *in articulo mortis*. Je lui ſouhaite longue vie, ſanté & proſpérité, &, pour mon agrément, que ſa veine demeure intariſſable. *Vale.*

LETTRE CCCCIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 17 novembre 1774.

SIRE,

QUelques petits avant-coureurs que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingt & un ans, ne m'ont pas permis de vous remer-

cier plus tôt d'une lettre charmante, remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits ; ni roi ni homme ne vous reſſemble : je ne ſuis pas aſſurément en état de vous rendre vers pour vers.

Muſes, que je me ſens confondre !
Vous daignez encor m'inſpirer
L'eſprit qu'il faut pour l'admirer,
Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à V. M. que mon cœur eſt pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre Morival. Je voudrais qu'il pût au milieu de nos neiges lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter ; V. M. verrait combien il s'eſt formé, en très-peu de temps, dans un art néceſſaire aux bons officiers, & très-rare, dont il n'avait pas la plus légère connaiſſance ; vous ſerez touché de ſa reconnaiſſance & du zèle avec lequel il conſacre ſes jours à votre ſervice. Son extrême ſageſſe m'étonne toujours : on a deſſein de faire revoir ſon procès, qu'on ne lui a fait que par contumace ; ce parti me paraît plus convenable & plus noble que celui de demander grâce. Car enfin grâce ſuppoſe crime ; & aſſurément il n'eſt point criminel, on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps, & il ſe peut très-bien que je meure avant que l'affaire ſoit finie ; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'Alem-

bert, qui réuſſira mieux que je n'aurais pu faire.

J'oſe croire qu'il ne ſerait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers reſtât avec le déſagrément d'une condamnation qui a toujours dans le public quelque choſe d'humiliant, quelqu'injuſte qu'elle puiſſe être. En vérité, c'eſt une de vos belles actions de protéger un jeune-homme ſi eſtimable & ſi infortuné : vous ſecourez à la fois l'innocence & la raiſon ; vous apprendrez aux Velches à déteſter le fanatiſme, comme vous leur avez appris le métier de la guerre, ſuppoſé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les ſortes de gloire ; c'en eſt une bien grande de protéger l'innocence à trois cents lieues de chez ſoi.

Daignez agréer, Sire, le reſpect, la reconnaiſſance, l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces ſentimens.

LETTRE CCCCIV.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 novembre 1774.

NE me parlez point de l'Élyſée. Puiſque Louis XV y eſt, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : Homère, Virgile, Sophocle, Euripide, Thucydide, Démoſthènes & Cicéron ; tous ces gens ne vous ver-

raient arriver qu'à contre-cœur ; au-lieu qu'en reſtant chez nous, vous pouvez conſerver une place que perſonne ne vous diſpute, & qui vous eſt due à bon droit. Un homme qui s'eſt rendu immortel, n'eſt plus aſſujetti à la condition du reſte des hommes : ainſi vous vous êtes acquis un privilège excluſif.

Cependant, comme je vous vois fort occupé du ſort de ce pauvre d'Étallonde, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque eſpérance. Vous y verrez les termes dans leſquels le garde des ſceaux s'exprime, & vous verrez en même temps que M. de Vergennes ſe prête à la juſtification de l'innocence. Cette affaire ſera ſuivie par M. de Goltz ; j'eſpère à préſent que ce ne ſera pas en vain, & que Voltaire, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remerciemens de d'Étallonde & les miens.

Si je ne vous croyais pas immortel, je conſentirais volontiers à ce que d'Étallonde reſtât juſqu'à la fin de ſon affaire chez votre nièce. Mais j'eſpère que ce ſera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne ſaurais m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait ; & il me ſemble qu'il manquerait quelque choſe à notre Europe, ſi elle était privée de Voltaire.

Que votre pouls inégal ne vous inquiète pas : j'en ai parlé à un fameux médecin Anglais qui

ſe trouve actuellement ici : il traite la choſe de bagatelle, & dit que vous pouvez vivre encore long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ſes déciſions, vous voulez bien ne pas m'ôter l'eſpérance, qui était le dernier ingrédient de la boîte de Pandore.

C'eſt dans ces ſentimens que le philoſophe de Sans-Souci fait mille vœux à Apollon, comme à ſon fils Eſculape, pour la conſervation du patriarche de Ferney.

LETTRE CCCCV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 7 décembre 1774.

SIRE,

VOus faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'Étallonde. J'oſe toujours aſſurer V. M. qu'il en eſt bien digne : ſon éducation avait été très-négligée par ſon père, ſot & dur préſident de province, qui deſtinait ſon fils à être prêtre ; il ne ſavait pas ſeulement l'arithmétique quand il eſt venu chez moi : il eſt conſommé actuellement dans la géométrie pratique & dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. par les chariots de poſte, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de deſſiner

de tout le pays qui eſt entre les Alpes & le Mont-Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne ſert qu'à montrer avec quelle facilité & quelle propreté ſurprenante il deſſine. J'oſe vous répondre qu'il ſera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il ne reſpire qu'après le bonheur de vivre & de mourir à votre ſervice. Il n'a & il n'aura jamais d'autre patrie que vos États & d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raiſon comme ſon bienfaiteur, & j'oſe le dire, comme ſon père.

Il écrit aujourd'hui à votre ambaſſadeur; mais il attend les pièces de ſon abominable procès, ſans leſquelles on ne peut rien faire; il eſt moins inſtruit que perſonne de tout ce qui s'eſt fait pendant ſon abſence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il ſait, c'eſt qu'elle fut l'effet d'une tracaſſerie de province & d'une inimitié de famille. Un de ſes infames juges, qui mourut il y a deux ans, ſe fit traîner avant ſa mort chez un vieux gentilhomme, oncle de d'Étallonde & chevalier de S. Louis; il lui demanda publiquement pardon de ſon exécrable injuſtice; mais ſon repentir ne nous ſuffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'eſt ſi aiſé que d'être condamné à mort, & rien de ſi difficile que de connaître ſeulement pourquoi on a été con-

damné. Telle eſt notre juriſprudence barbare. Ce procès eſt plus odieux encore que celui des Calas.

Vous ſouvenez-vous, Sire, d'une petite pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peigniez ſi bien

Ce peuple ſot & volage,
Auſſi vaillant au pillage
Que lâche dans les combats (*a*).

Vous ſavez que ce peuple des Velches a maintenant pour ſon Végèce un de vos officiers ſubalternes (*b*), dont on dit que vous feſiez peu de cas, & qui change toute *la Tactique* en France, de ſorte que l'on ne ſait plus où l'on en eſt. L'Europe n'eſt plus au temps des Condé & des Turenne, mais elle eſt au temps des Fréderic. Si jamais par haſard vous aſſiégiez Abbeville, je vous réponds que d'Étallonde vous ſervirait bien.

Ma ſanté décline furieuſement; j'ai grand'peur de ne pas vivre aſſez long-temps pour voir finir ſon affaire; mais elle finira bien ſans moi, votre nom ſuffira; il ne me reſtera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de V. M.

(*a*) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des États du Roi de Pruſſe; vexations que la déroute de Rosbach ſuivit de près.

(*b*) Le baron de Pirſch.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond reſpect & la plus tendre reconnaiſſance.

LETTRE CCCCVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 décembre 1774.

NOn, vous ne mourrez pas de ſi-tôt : vous prenez les ſuites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin ; mais ce feu divin que Prométhée déroba aux cieux & qui vous remplit, vous ſoutiendra & vous conſervera encore long-temps.

» Il faut, Monſeigneur, que vos ſermons » baiſſent (diſait Gilblas à l'archevêque de » Tolède) pour qu'on préſage votre déca- » dence ». Juſqu'à préſent vos ſermons ne baiſſent pas. Récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Sénez, l'autre à l'abbé Sabathier, qui marquaient de la vigueur & de la force d'eſprit. Cet eſprit tient au genre nerveux & à la fineſſe des ſucs qui ſe diſtillent & ſe préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration ſe fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez, & vous verrez la fin du procès de Morival. J'aurais ſans doute dû penſer plus tôt à lui, mais la multitude & la diverſité des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de l'obligation de m'en avoir fait ſouvenir. Peut-

être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos ſollicitations : nous trouverons les eſprits moins échauffés, par conſéquent plus raiſonnables. Peut-être alors y aura-t-il des bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-huitième ſiècle, & qui tâcheront d'effacer cette flétriſſure, en feſant déperſécuter le compagnon du malheureux La Barre.

Vous ſerez l'auteur de cette bonne action. Je m'aſſocierai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occaſion de ſoutenir l'innocence, & de délivrer les opprimés. C'eſt un devoir de tout ſouverain d'en uſer ainſi chez lui ; & ſelon les cas il peut en uſer quelquefois de même en d'autres pays, ſur-tout s'il meſure ſes démarches ſelon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir briſé un crucifix & d'avoir chanté des chanſons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, ſi d'ailleurs il a du mérite. Les ſentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus, car c'eſt le véritable crime qui diffame, & non pas la punition lorſqu'elle eſt injuſte. Il faudra voir ſi le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux inſinuations de M. de Vergennes.

Ce miniſtre, qui a réſidé long-temps en pays étranger a entendu le cri public de l'Europe à l'occaſion de ce maſſacre de La Barre ; il en a honte ; & il tâchera de réparer en cette

affaire ce qui eſt réparable. Mais le parlement peut-être ne ſera pas docile; ainſi je ne réponds encore de rien.

Prenez bien ſoin de votre ſanté pendant le froid rigoureux qui commence à ſe faire ſentir, & comptez que le philoſophe de Sans-Souci s'intéreſſe plus que perſonne à la conſervation du patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 13 décembre 1774.

SIRE,

PEndant que votre officier de Ferney deſſine des montagnes, & fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney ſe jette à vos pieds, & envoie à V. M. les charges énoncées contre cet officier dans le procès criminel auſſi abſurde qu'exécrable intenté contre lui. Ce procès eſt beaucoup plus atroce que celui des Calas, & rend la nation plus odieuſe; car du moins les infames juges des Calas pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, & qu'ils avaient cru venger la nature; mais les ſinges en robes noires qui ont oſé juger d'Étallonde ſans l'entendre, & même ſans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus ſotte des ſuperſtitions, & ſe ſont conduits contre les loix auſſi-bien que contre le ſens commun.

Ce

Ce mot de *religion*, dont on s'eſt ſervi pour condamner l'innocence au plus horrible ſupplice, feſait une grande impreſſion ſur l'eſprit du feu roi de France; il croyait s'attacher le clergé par ce ſeul mot; & même à la mort du dauphin ſon fils, il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il diſait qu'il n'aimait ſon fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce qui a cauſé la mort du chevalier de La Barre & la condamnation de votre officier d'Étallonde. Il eſt à vous pour jamais, & ſoyez très-ſûr qu'il eſt digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambaſſadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, & je vous demande en grâce d'échauffer ſon zèle ſur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous reſpecte, on ménagera un militaire qui vous appartient & qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on ſoit fort de vos amis, mais on peut préſumer qu'on aura un jour beſoin d'en être; & enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne ſoit très-puiſſant. Il m'eſt ſacré, je mourrai en le prononçant.

J'oſe me flatter que V. M. voudra bien me laiſſer d'Étallonde Morival juſqu'à ce que le reſpect qu'on vous doit termine heureuſement cette affaire affreuſe.

LETTRE CCCCVIII.

Du Roi.

Berlin, ce 28 décembre 1774.

Non, vous ne mourrez point; je n'y puis consentir.

VOus vivrez, & vous verrez la fin du procès de d'Étallonde; mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence; & d'Étallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, & de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction, de quoi former & perfectionner ses talens.

Je vous remercie des dessins que vous m'envoyez, sur-tout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres, & que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune-homme (*a*) qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la Dubarry. Si Louis XV n'était pas mort, il aurait joué un rôle subalterne dans ce royaume; mais actuellement il a beaucoup perdu: il est

(*a*) Le baron de Pirsch.

fort éventé ; & je doute qu'il ſe ſoutienne à la longue. Avec une bonne doſe d'effronterie, il s'eſt annoncé comme homme à talens ; on l'en a cru d'abord ſur ſa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité ; il ſe peut alors qu'il devienne quelque choſe.

Les ſiècles où les nations produiſent des Turenne, des Condé, des Colbert, des Boſſuet, des Bayle & des Corneille, ne ſe ſuivent pas de proche en proche : tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV. Il faut que tout prépare les eſprits à cette effervescence. Il ſemble que ce ſoit un effort de la nature, qui ſe repoſe après avoir prodigué tout à la fois ſa fécondité & ſon abondance. Point de ſouverain qui puiſſe contribuer à l'avénement d'une époque auſſi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle ſorte que ceux qui les ont reçus, puiſſent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et ſouvent les génies déplacés ſont comme des ſemences étouffées qui ne produiſent rien.

Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte ſur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourſes enflées & des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux États : les richeſſes y portent la molleſſe & la corruption : non pas qu'une république, comme

celle de Sparte, puiſſe ſubſiſter de nos jours; mais en prenant un juſte milieu entre le beſoin & le ſuperflu, le caractère national conſerve quelque choſe de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, & à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues.

Vous me comparerez peut-être au renard de La Fontaine, qui trouvait trop aigres les raiſins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'eſt pas cela, mais des réflexions que la connaiſſance de l'hiſtoire & ma propre expérience me fourniſſent. Vous m'objecterez que les Anglais ſont opulens, & qu'ils ont produit de grands hommes : j'en conviens. Mais les inſulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent ; & les mœurs anglaiſes ſont moins molles que celles des autres Européans. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre ; & tout cela, joint enſemble, forme d'autres combinaiſons ; ſans mettre en conſidération que ce peuple, étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui ſe voit chez nous autres animaux terreſtres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, & le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'eſt poſſible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conſerva-

tion. Vous êtes le dernier rejeton du ſiècle de Louis XIV, & ſi nous vous perdons, il ne reſte en vérité rien de ſaillant dans la littérature de toute l'Europe. Je ſouhaite que vous m'enterriez; car après la mort *nihil eſt.*

C'eſt avec ces ſentimens que le philoſophe de Sans-Souci ſalue le patriarche de Ferney. *Vale.*

P. S. Je viens de recevoir les deſſins de d'Étallonde, & j'ai examiné Ferney avec autant de ſoin que j'en aurais mis à examiner Charlottenbourg, & cela par l'unique raiſon que vous l'habitez.

LETTRE CCCCIX.

De M. de Voltaire.

Ce 2 janvier 1775.

SIRE,

JE mets aux pieds de V. M., pour ſes étrennes, un plan de citadelle inventé & deſſiné par d'Étallonde Morival, qui n'avait jamais ſu deſſiner lorſqu'il vint chez moi; ſes progrès tiennent du prodige, & par conſéquent ſes talens ne doivent être employés que pour votre ſervice; il a appris ce qu'il faut préciſément de mathématiques pour être utile. Tout le reſte eſt une charlatanerie ridicule, admirée des igno-

rans : la quadrature d'une courbe n'eſt bonne à rien ; & l'idée d'aller mal meſurer un degré du méridien, pour ſavoir ſi le pôle eſt alongé de quatre ou cinq lieues, eſt une idée ſi romaneſque, que toutes les meſures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaiſes difficiles. Je ſuis près de ma fin, & je vous dis la vérité. Hélas ! vous ſavez trop bien, & l'Europe le ſait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique & calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous (*a*).

Souffrez au moins que je meure conſolé par les bontés que vous avez & que vous aurez pour d'Étallonde Morival ; c'eſt un gentilhomme plein d'honneur & de ſageſſe, qui n'a point rougi d'être ſoldat pendant trois ans, qui a été fait officier par V. M., qui eſt votre ouvrage, qui vous conſacre ſa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos États ; il eſt aſſidu, diſcret, appliqué ; il écrit très-bien & vîte, il pourrait vous ſervir de ſecrétaire, s'il vous en fallait un ; permettez qu'il travaille dans ma maiſon à ſe rendre digne de vous ſervir, juſqu'à ce que ſon affaire ſe décide, ſoit que je vive, ſoit que je meure. Il

(*a*) Ce paſſage attaquait Maupertuis, & le Roi s'en apperçut, comme on le verra dans ſa réponſe.

écrit très-bien, il a des lettres, il eſt bon à tout : ni moi, ni M. d'Alembert, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme ; une grâce eſt trop honteuſe : daignez, Sire, prolonger ſon congé ; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés ſeront la condamnation de ſes aſſaſſins : le grand Julien l'eût protégé ; les Cyrille & les Grégoire de Nazianze l'euſſent aſſaſſiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit Julien ! vous l'auriez achevé. Mais au moins vous conſolez l'innocence. Je vous ſouhaite les années des premiers rois d'Égypte ; votre nom eſt plus illuſtre que le leur.

LETTRE CCCCX.

Du Roi.

Berlin, ce 5 janvier 1775.

Tout ce qui regarde le procès de d'Étallonde a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour juſtifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie & cent formalités inutiles feront que d'Étallonde continuera d'être opprimé ; & s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu.

Si Louis XV a eu du faible pour le clergé,

cela paraît tout ſimple. Il a été élevé par des prêtres dans la ſuperſtition la plus ſtupide, & environné toute ſa vie de perſonnes ou dévotes, ou trop bons courtiſans pour choquer ſes préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire, Dieu vous a placé ſur le trône pour protéger l'Égliſe; le glaive qu'il vous a donné en main eſt pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie & de l'incrédulité. L'Égliſe eſt le vrai ſoutien du trône, ſes prêtres ſont les organes divins qui prêchent la ſoumiſſion aux peuples; ils tiennent les conſciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos ſujets par leur voix que par vos armées, &c.

Qu'on répète ſouvent de tels diſcours à un homme qui vit dans la diſſipation, & qui n'emploie pas un ſeul moment de ſa vie à réfléchir, il les croira, & agira en conſéquence. C'était le cas de Louis XV. Je le plains ſans le condamner. Le pauvre d'Étallonde en ſouffre, & je prévois que je ſerai ſon ſeul refuge.

On a fait votre buſte à la manufacture de porcelaine : je ſais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périſſable. Vous voyez cependant, par l'empreſſement qu'on a de poſſéder votre reſſemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces buſtes qui vous reſſemblaient autrefois, & peut-être encore.

Je vous le répète, vivez, conſervez vos

vieux jours ; & ſi la vie vous eſt indifférente, ſongez au moins que votre exiſtence ne l'eſt point au philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, janvier 1775.

SIRE,

JE reçois dans ce moment le buſte de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'inſcription, dont je ſuis ſi indigne :

Les rois de France & d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtiſans ;
Mais il eſt un roi ſur la terre
Qui fait de plus nobles préſens.
Je dis à ce héros, dont la main ſouveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs (*a*), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les ſens. Il y a un volume tout entier de plans de batailles, de campemens & de marches, & de toutes les actions où il

(*a*) Le maréchal de Saxe.

s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes ſont très-fidelles & très-bien deſſinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteſte cordialement la guerre, cependant j'avoue à V. M. que je déſirerais avec paſſion que V. M. permît de deſſiner vos batailles ; j'oſe vous dire que perſonne n'y ſerait plus propre que d'Étallonde Morival. C'eſt une choſe étonnante que la célérité, la préciſion & la bonté de ſes deſſins. Il ſemble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puiſque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté ; mon cœur eſt pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il eſpère s'en ſervir. Mais auſſi le congé que V. M. lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera ſans doute toutes ſes eſpérances pour voler à ſon devoir, c'eſt ſon deſſein. Je vous implore pour lui & malgré lui. Accordez-nous encore ſix mois. Je n'oſe renouveller ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur & de lieutenant ou de capitaine ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'une victime des prêtres peut être immolée, & qu'un homme à vous ſera reſpecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des ſauve-gardes dans cette vie. Je paſſerai le reſte de la mienne à remercier, à relire Marc-Aurèle Julien Fréderic, héros de la guerre & de la philoſophie.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCCXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 27 janvier 1775.

J'Etais préparé à tout, excepté à recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales & des antropophages. Morival me revient comme Alexandre : ce dernier était disciple d'Aristote, & le premier l'est de Voltaire ; & quoique sous l'école des plus grands philosophes, tous deux auront quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut espérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le poussa Alexandre.

Cet officier peut rester chez vous tant que vous le jugerez convenable pour ses intérêts, quoiqu'à vue de pays son procès puisse bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, & que ce n'est qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles choses avec étonnement, & sans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raison de trouver la géométrie pratique préférable à la transcendante. L'une est utile & nécessaire, l'autre n'est qu'un luxe de l'esprit. Cependant ces sublimes abstractions font honneur à l'esprit humain ; & il me semble

que les génies qui les cultivent, ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, & s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraie, & quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, & je ne l'en eſtime pas moins.

Ce Maupertuis, que vous haïſſez encore, avait de bonnes qualités; ſon ame était honnête; il avait des talens & de belles connaiſſances; il était bruſque, j'en conviens; & c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux Français ne ſont amis dans les pays étrangers. Des millions ſe ſouffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Joſaphat, où rien ne vous preſſe d'arriver.

Jouiſſez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité & de l'envie: de votre couchant répandez ces rayons de goût & de génie que vous ſeul pouvez tranſmettre du beau ſiècle de Louis XIV, auquel vous tenez de ſi près; répandez ces rayons ſur la littérature, em-

pêchez-la de dégénérer ; &, s'il ſe peut, tâchez de réveiller le goût des ſciences & des lettres, qui me paraît paſſer de mode & ſe perdre.

Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière ſurpaſſera celle de Fontenelle, car vous avez trop d'ame pour mourir ſi-tôt. Nous avons ici milord Maréchal, âgé de quatre-vingt-cinq ans, auſſi frais, aux jambes près, qu'un jeune-homme : nous avons Poelnitz qui ne lui cède pas, & qui compte bien encore ſur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, &c. &c. n'irait-il pas auſſi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh ! qui en eut plus que vous ? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, & lui ai dit : O ſeule Divinité que j'implore, conſervez à votre fils de Ferney de longues années, pour l'avantage des lettres & la ſatisfaction de l'hermite de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXIII.

De M. de Voltaire.

Ce 29 janvier 1775.

SIRE,

JE reçois dans ce moment la lettre charmante dont V. M. m'honore, du 2 décembre, elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je ſuis ſouvent près de ſuccomber.

Je ne fais aſſurément nulle comparaiſon entre vous & l'empereur Kien-Long, quoiqu'il ſoit arrière-petit-fils d'une vierge céleſte ſœur de Dieu. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu ſur cette généalogie, qui eſt beaucoup plus commune qu'on ne croyait; je n'ai fait tout ce badinage que pour diſſiper mes ſouffrances; s'il peut amuſer V. M. un moment, ma peine n'eſt pas perdue (*a*).

L'ancienne religion des Brachmanes eſt évidemment l'origine du chriſtianiſme; vous en ſerez convaincu ſi vous daignez lire la lettre ſur l'Inde, & cela pourra peut-être amuſer davantage votre eſprit philoſophique : tout ce que je dis des Brachmanes eſt puiſé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. Paw connaît mieux que moi.

(*a*) Ce ſont les lettres adreſſées à M. Paw, 1 vol. in-8vo.

Je penſe abſolument comme lui ſur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père Parennin, homme très-ſavant & très-ſenſé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reſte, ces lettres ſont ſous le nom d'un jeune Bénédictin, qui voudrait être un peu philoſophe, & qui s'adreſſe à M. Paw comme à ſon maître, en dépit de ſaint Bénoît & de ſaint Idulphe.

Il eſt vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos ſoixante-ſeize mille journaux de prairies & des ſept mille vaches qui vous devront leur exiſtence, que des romans théologiques des Chinois & des Indiens; mais l'empereur Kien-Long défriche auſſi, & on prétend même que ſa charrue vaut mieux que ſa lyre. Vous êtes aſſurément le ſeul roi ſur ce globe qui ſoyez ſupérieur dans tous les genres.

Vous reſſembleriez à Apollon comme deux gouttes d'eau, ſi vous n'aviez pas pris ſi long-temps pour votre patron un autre ſaint, nommé Mars; car Apollon bâtiſſait comme vous des palais, cultivait des prairies, était le dieu de la muſique & de la poéſie: de plus, vous êtes médecin comme lui; car V. M. pouſſe la bonté juſqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'eſt un remède ſouverain pour la maladie de poitrine, dont ma nièce eſt attaquée, & pour la faibleſſe extrême où je ſuis. Non-ſeulement V. M. fait le charme de ma vie,

mais elle la prolonge : le reſte de mes jours doit lui être conſacré.

Je la remercie de l'Ammien Marcellin, dont on m'a dit que les notes étaient très-inſtructives. Cet Ammien était un ſuperſtitieux perſonnage, qui croyait aux démons de l'air & aux ſorciers, comme tout le monde y croyait de ſon temps, comme les Velches y ont cru du temps même de Louis XIV, comme les Polonais y croient plus que jamais ; car on dit qu'ils viennent de brûler ſept pauvres vieilles femmes, accuſées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne ſais, Sire, ſi je ne me ſuis pas démis à vos pieds de mon marquiſat ; je n'ai voulu accepter aucune récompenſe du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfans ; l'érection d'une terre en marquiſat demande des ſoins au-deſſus de mes forces ; je ne déſire à préſent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi Fréderic-le-Grand, à qui je ſuis attaché avec le plus profond reſpect juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE

LETTRE CCCCXIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 4 février 1775.

SIRE,

PEndant que d'Étallonde Morival vous construit des citadelles sur le papier & les assiège, pendant qu'il dessine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'est avisé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de V. M. Il vous supplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine ; mais daignez du moins jeter un petit coup-d'œil sur un petit *Voyage de la Raison & de la Vérité*, & sur une note de *la Tactique*, dans laquelle l'éditeur a mis je ne sais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui sa hardiesse, car il faut bien que Julien Marc-Aurèle permette de dire ce qu'on pense.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'Étallonde Morival s'éclaircisse ; il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. V. M. lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur ? J'ose vous assurer qu'il est digne de l'être.

Permettriez-vous aussi qu'il fût lieutenant

au-lieu d'être ſous-lieutenant ? l'honneur de vous appartenir n'eſt pas une vanité ; c'eſt une gloire qui en impoſe, & qui peut le faire reſpecter des Velches.

Il ne fera partir ſa lettre qu'après que je l'aurai miſe ſous vos yeux & que vous l'aurez approuvée. Vous ſerez étonné de cette affaire, qui eſt, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des Calas. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au ſupplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré & l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, & qui n'avait jamais fait le métier d'avocat ; j'ignore le troiſième. Cette épouvantable & abſurde velcherie ſera démontrée ; & ſi cet écrit ſimple, modeſte & vrai, eſt approuvé de V. M., il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres ſur cet objet, comme la plus grande faveur qui puiſſe conſoler ma vieilleſſe & me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, Sire, mon reſpect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos États.

LETTRE CCCCXV.

De M. de Voltaire.

Ce 11 février 1775.

SIRE,

VOus m'accablez des bienfaits les plus flatteurs : V. M. change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre ſon portrait ; elle orne une de ſes lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle diſait :

Et quoiqu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

Enfin, elle accorde ſa protection à l'innocence opprimée de Morival : ajoutez à tout cela que Voiture n'écrivait pas ſi bien que vous, à beaucoup près ; & cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel eſt cet étonnant Protée ?
On diſait qu'il tenait la lyre d'Apollon :
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure enſanglantée.
Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'eſt Platon,
C'eſt Lucien, c'eſt Cicéron ;
Et s'il avait voulu, ce ſerait Épicure.
Dites-moi donc votre ſecret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des inſtructions très-sûres ſur la ſingulière cataſtrophe de votre protégé. Ce ſerait en vérité une ſcène d'arlequin ſi ce n'était pas une ſcène de cannibales : c'eſt le comble du ridicule & de l'horreur. Rien n'eſt plus velche.

Non, Sire, je ne ſortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Verſailles. Je jurai de n'y aller jamais, le jour que je reçus à Potsdam la lettre du miniſtre M. de Puiſieux, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'hiſtoriographe ni ma penſion. Je mourrai aux pieds des Alpes ; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce : le mot infame de *grâce* n'eſt fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter ſera peu de choſe, & certainement ſes talens & ſa ſageſſe ſuffiront dans votre ſervice. Croyez, Sire, que V. M. n'aura guère un officier plus attaché à ſes devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperaſſes quelques indications ſur une de vos victoires ; il en a fait un plan régulier : vous verrez par-là, Sire, ſi ce jeune-homme entend ſon métier, & s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puiſque V. M. le permet, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement perfectionné dans ſon art. Je ne l'oublierai point à ma mort ;

mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de Molina & de Janſénius. Je n'avilirai jamais ainſi un de vos officiers digne de vous ſervir. Si on veut lui ſigner une juſtification honorable, à la bonne heure. Tout le reſte me paraît honteux.

Je mourrai avec ces ſentimens, & ſur-tout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'oſe aimer autant qu'admirer.

LETTRE CCCCXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 12 février 1775.

Votre muſe eſt dans ſon printemps,
Elle en a la fraîcheur, les grâces;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui ſont ſes ornemens.

Ma muſe ſent le poids des ans;
Apollon me dédaigne; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles & languiſſans.

Pour vous, le dieu du jour, Apollon votre père
Vous échauffa de ſes rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous ſoutient en toutes les ſaiſons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au ſouverain des dieux,

Ce mobile divin dont l'ame eſt excitée,
M'abandonne, & s'élance aux cieux;

Le Génie éleva votre vol au Parnaſſe:
Au chantre de Henri-le-Grand,
Au-deſſus d'Homère & d'Horace,
Les muſes & les dieux aſſignèrent le rang.

Mars, auquel je vouai ma jeuneſſe imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ſes brillans héros;
Mais, uſé par ſes durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort ſuit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raiſon, vous écraſez l'erreur,
Et vos chants conſolent le monde.

Un guerrier vieilliſſant, fût-il même Annibal,
En paix voit ſa gloire éclipſée:
Ainſi qu'une lame caſſée,
On le laiſſe rouiller au fond d'un arſenal.

Si le Deſtin jaloux n'eût terminé ſon rôle,
On aurait vu le Taſſe, en dépit des cenſeurs,
Triompher dans ce Capitole,
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel ſpectacle, ô Ciel! je vois pâlir l'Envie;
Furieuſe, elle entend chez les ſybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au Louvre:
Je vois d'ici la pompe, & le jour ſolemnel
Où la main de Louis vous couvre,
Aux vœux de ſes ſujets, d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verſailles que celui de la vallée de Joſaphat. Mais voici une ſeconde lettre qui me ſurvient; on me demande de quel officier elle eſt : c'eſt, dis-je, du lieutenant-général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de ſon invention. Vous paſſerez pour l'émule de Vauban ; dans la ſuite on conſtruira des baſtions, des ravelins & des contregardes *à la Voltaire*, & l'on attaquera les places ſelon votre méthode.

Pour le pauvre d'Étallonde, je n'augure pas bien de ſon affaire, à moins que votre ſéjour à Paris, & le talent de perſuader que vous poſſédez ſi ſupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueuſes à vous aſſiſter. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer* : revêche à l'égard de ſon réinſtituteur Maurepas, que ne ſera-t-il pas envers vous ?

Je viens de lire votre traduction du Taſſe, qu'un heureux haſard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avait vu cette traduction, il aurait adouci la ſentence rigoureuſe qu'il prononça contre le Taſſe. Vous avez même conſervé les paragraphes qui répondent aux ſtances de l'original. A préſent l'Europe ne produit rien ; il ſemble qu'elle ſe repoſe, après avoir fourni de ſi abondantes moiſſons les ſiècles paſſés. Il paraît une tragédie de Dorat : le ſujet m'a

paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois perſonnes, & les paſſions n'étant qu'ébauchées, m'ont laiſſé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens ſupplée-t-il à ces défauts, & que l'impreſſion en eſt différente au ſpectacle. Pépin, votre maire du palais, en eſt le héros; il y a des ſituations ſuſceptibles de pathétique; elles ne ſont pas naturellement amenées; & il me ſemble que le poëte manque de chaleur (*a*). Vous nous avez gâtés; quand on eſt accoutumé à vos ouvrages, on ſe révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéreſſe à votre conſervation, & combien le philoſophe de Sans-Souci ſouhaite de bénédictions à l'*Epiſtète* de Ferney. *Vale.*

P. S. Vous voulez avoir mon vieux portrait? je l'ai commandé inceſſamment pour vous ſatisfaire; c'eſt cependant ce que je puis vous envoyer de plus mauvais de ce pays.

(*a*) C'eſt *Adélaïde de Hongrie*; cette pièce eut cependant du ſuccès.

LETTRE CCCCXVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 15 février 1775.

SIRE,

JE ne ſuis point étonné que le grand baron de Poelnitz ſe porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans; il eſt grand, bien fait, bien conſtitué. Alexandre, qui était très-bien conſtitué auſſi, & très-bien pris dans ſa taille, mourut à trente ans, après avoir ſeulement remporté trois victoires; mais c'eſt qu'il n'était pas ſobre, & qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme Achille, ce n'eſt pas que je n'aie toujours la guerre en horreur; & certainement j'irais vivre chez les quakers en Penſilvanie, ſi la guerre était par-tout ailleurs.

Je ne ſais ſi V. M. a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé *le Partage de la Pologne*, en ſept Dialogues, entre le roi de Pruſſe, l'impératrice-reine & l'impératrice Ruſſe. On le dit traduit de l'anglais; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage eſt ſûrement compoſé par un de ces Polonais qui ſont à Paris. Il y a beaucoup d'eſprit, quelquefois de la fineſſe,

& souvent des injures atroces. Ce serait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans (*a*). Si vous savez vaincre & vous arrondir, vous savez aussi vous moquer des gens mieux que personne. Le neveu de Constantin, qui a ri & qui a fait rire aux dépens des Césars, n'entendait pas la raillerie aussi-bien que vous.

Je suis très-maltraité dans les sept Dialogues; je n'ai pas cent soixante mille hommes pour répondre; & V. M. me dira que je veux me mettre à l'abri sous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de souffrir pour votre cause.

Je suis attrapé comme un sot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Russie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre justice aux dissidens, & pour établir seulement la liberté de conscience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'Homère, qui font servir les hommes à leurs desseins, sans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en soit, il y a des choses horribles dans ces sept Dialogues qui courent le monde.

(*a*) La Pologniade, ou la Guerre des Confédérés; il se trouve ci-devant, tome VIII.

A l'égard de d'Étallonde Morival, qui ne s'occupe à préſent que de contreſcarpes & de tranchées, je remercie V. M de vouloir bien me le laiſſer encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur ; & il vous ſervira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbach qui ſe préſenteront.

J'eſpère envoyer à V. M., dans quelques mois, un petit précis de ſon aventure velche, vous en ſerez bien étonné. Je ſouhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'eſt une choſe bien extraordinaire que la nation Velche! Peut-on réunir tant de ſuperſtition & tant de philoſophie, tant d'atrocité & tant de gaieté, tant de crimes & tant de vertus, tant d'eſprit & tant de bêtiſes? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un Louvois & qu'un Colbert pour rendre ce rôle paſſable ; mais Colbert, Louvois & Turenne ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, & qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, & avec les mêmes ſentimens que j'avais il y a environ quarante ans.

LE VIEUX MALADE DE FERNEY.

LETTRE CCCCXVIII.

Du Roi.

Ce 23 février 1775.

AUcun monarque de l'Europe n'eſt en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choſes charmantes contenues dans ce volume ! Et quel vieillard, quel eſprit pour les compoſer ! Vous êtes immortel, j'en conviens : moi qui ne crois pas trop à un être diſtinct du corps, qu'on appelle *ame*, vous me forceriez d'y croire : toutefois ſerez-vous le ſeul des êtres penſans qui ait conſervé à quatre-vingts ans cette force, cette vigueur d'eſprit, cet enjouement & ces grâces qui ne reſpirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite ; & j'implore la nature univerſelle, qu'elle daigne conſerver long-temps ce réſervoir de penſées heureuſes dans lequel elle s'eſt complu.

Je trouve d'Étallonde bien heureux de ſe trouver à la ſource d'où nous viennent tant de chef-d'œuvres : il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à ſauver les débris de ſa fortune. D'Alembert me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, & qu'il faut des années pour réparer des injuſtices d'un moment : ſi cela eſt, il faudra ſe munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le

monde le dit ; & qu'à force d'employer les grands talens dont la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à ſauver l'innocence opprimée. Cela fournira le ſujet d'une tragédie larmoyante ; la ſcène ſera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y ſera appellé par un ſage : il ſera étonné de trouver plus de ſecours chez un étranger que chez ſes parens. Le philoſophe de Ferney, par humanité, travaillera ſi efficacement pour lui, que Louis XVI dira : Puiſqu'un ſage le protège, il faut qu'il ſoit innocent ; & il lui enverra ſa grâce. Une arrière-couſine, dont Étallonde était amoureux, ſera chargée de la lui apporter ; elle arrivera au dernier acte. Le philoſophe humain célébrera les noces, & tous les conviés feront l'éloge de la bienfeſance de cet homme divin, auquel d'Étallonde érigera un autel, comme à ſon dieu ſecourable.

Ce ſujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, & fournir des ſcènes touchantes & attendriſſantes. Mais ce n'eſt pas à moi d'envoyer des ſujets à celui qui poſsède un tréſor d'imagination, & qui, comme Jupiter, accouche par la tête de déeſſes armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous ſoyez, ſoit à Ferney, ſoit à Verſailles, n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci, qui vous ſera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

LETTRE CCCCXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 28 février 1775.

L'Eſprit républicain, l'eſprit d'égalité
Reſpire dans les cœurs des grands & du vulgaire ;
Le mérite éclatant bleſſe leur vanité :
Sa ſplendeur, qui les déſeſpère,
Redouble leur obſcurité :
Auſſi l'Envie uſa des loix du deſpotiſme.
Athènes, le berceau des ſciences, des arts,
Bannit, du ban de l'oſtraciſme,
Les plus chers nourriſſons de Mercure & de Mars.
Le beſoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur abſence,
Les firent bientôt regretter :
Le peuple plein de bienveillance
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fiérement ſur ſon ſiècle s'élève,
Peut s'encenſer lui-même & jouir d'un beau rêve ;
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les ſucs empoiſonnés, obſcurciſſent les cieux,
Et ſur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre détenu ;
Eugène fut chaſſé ; des Français méconnu,
Bayle chez le Batave enfin trouve un aſile ;
L'émule généreux d'Homère & de Virgile,
Dont le nom illuſtra tous ſes concitoyens,
Tranſporte ſes foyers chez les Helvétiens.
Ame de demi-dieu, de la gloire enflammée,
Si vous voulez jouir de votre renommée,
Paſſez, ſi vous pouvez, du vieux Neſtor les ans.

Les mâles efforts du Génie
Vous ſerviront peu, ſi le Temps
Ne vous fait ſurvivre à l'Envie.
Ainſi l'univers enchanté,
De Voltaire à Berlin court acheter le buſte;
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Diſons que le public eſt juſte.

Ce n'eſt point un conte ; on ſe déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre buſte : on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon ſens de nos Germains veut des impreſſions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles ſont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez, du maréchal de Saxe, m'eſt connu ; & j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits ſont récens & connus ; il n'y a que les cartes qui intéreſſent, parce que le terrein eſt l'échiquier de nous autres antropophages, & que c'eſt lui qui décide de l'habileté ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre eſt pour le lieutenant-général Voltaire, qui m'entendra bien : le reſte eſt pour le patriarche de Ferney, pour le philoſophe humain, qui protège d'Étallonde, & qui veut à toute force caſſer l'arrêt de l'*Infame*. Je ne refuſerai aucun titre à d'Étallonde, ſi par cette voie je peux le ſauver : ainſi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour ſon avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le ſuis. Depuis la guerre, je n'ai penſé ni à plan, ni à batailles, ni à toutes les choſes qui ſe ſont paſſées. Il faut penſer à l'avenir, & oublier le paſſé, car celui-là reſte tel qu'il eſt ; mais il y a bien des meſures à prendre pour l'avenir.

Ce diſcours ſent un peu le jeune-homme : ſongez pourtant que les États ſont immortels, & que ceux qui ſont à leur tête ne doivent pas vieillir, tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Verſailles, d'Étallonde eſt ſauvé : ſi votre ſanté ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune iſſue heureuſe de ſon procès. Vous avez, à la vérité, quelques philoſophes en France, mais les ſuperſtitieux ſont le grand nombre ; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques & huguenots, ne connaiſſent que l'intérêt : chez les Français, c'eſt le fanatiſme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer ; & l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, ſera-t-il ſouple à la raiſon pure ? agiſſant d'ailleurs d'une manière ſi oppoſée à ſes devoirs & à ſes véritables intérêts.

Mais qui penſera à d'Étallonde quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de Henri IV ? Il faut changer ſa garde-robe, faire emplette d'étoffes, & employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet eſt bien plus important

portant que celui d'un procès jugé. Hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen, nommé d'Étallonde, s'eſt échappé aux punitions injuſtes & cruelles qu'on lui avait infligées, & qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une poliſſonnerie.

Je ſalue le patriarche de Ferney ; je lui ſouhaite longue vie. J'ai lu ſa nouvelle tragédie, qui n'eſt point mauvaiſe du tout. Je haſarderais quelques petites remarques d'un ignorant ; mais ne pouvant pas dire comme le Corrège, *ſon pittor, anch' io !* je garde le ſilence, en vous priant de ne point oublier le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 2 mars 1775.

LE baron de Poelnitz n'eſt pas le ſeul octogénaire qui vive ici, & qui ſe porte bien : il y a le vieux le Cointe, dont peut-être vous vous reſſouviendrez, qui a dix ans de plus que Poelnitz : le bon milord Maréchal approche du même âge ; & l'on trouve encore de la gaieté & du ſel attique dans ſa converſation. Vous avez plus de ce feu élémentaire, ou céleſte, que tous ceux que je viens de nommer : c'eſt ce

feu, cet eſprit, que les Grecs appellaient *animæ*, qui fait durer notre frêle machine.

Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne ſe reſſentent point de la décrépitude : tant que votre eſprit conſervera cette force & cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de *Dialogues Polonais* qui me ſont inconnus ; tout ce qu'il y a d'injures dans ces Dialogues ſera des ſarmates ; le très-*fin*, des Velches qui les protègent. Je penſe ſur ces ſatyres comme Épictète : *Si l'on dit du mal de toi & qu'il ſoit véritable, corrige-toi ; ſi ce ſont des menſonges, ris-en.* J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poſte ; je fais ma ſta-
* tion, & ne m'embarraſſe pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billeveſées: je ne fais de vers que pour m'amuſer. Il faut être ou Boileau, ou Racine, ou Voltaire, pour tranſmettre ſes ouvrages à la poſtérité ; & je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon conſentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner ſur moi, on m'a volé ces manuſcrits, & on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il eſt permis de ſe délaſſer & de s'amuſer avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ſes fadaiſes.

Ce poëme des *Confédérés* dont vous me parlez, je l'ai fait pour me défennuyer. J'étais alité de la goutte, & c'était pour moi une agréable diſtraction. Mais dans cet ouvrage il eſt queſtion de bien des perſonnes qui vivent encore, & je ne dois, ni ne veux choquer perſonne.

La diète de Pologne tire vers ſa fin : on termine actuellement l'affaire des diſſidens. L'impératrice de Ruſſie ne vous a point trompé ; ils auront pleine ſatisfaction ; & l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princeſſe trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérans, que vous & moi à rendre votre parlement juſte & humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y ſont. Cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions ſe rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne ſont pas ſi ſaillantes, parce que leur tempérament eſt plus flegmatique ; mais chez les Français, plus vifs & plus fougueux, ces contradictions ſont plus marquées : d'autant plus reſpectables ſont pour eux ces précepteurs du genre-humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance, & toutes les vertus. Je connais un de ces ſages qui, bien loin d'ici, habite, dit

on, Ferney ; je ne ceſſe de lui ſouhaiter mille bénédictions, & toutes les proſpérités dont notre eſpèce eſt ſuſceptible. *Vale.*

LETTRE CCCCXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 mars 1775.

NOn, vous n'entendrez plus les aigres ſifflemens
Des monſtres que nourrit l'Envie :
J'étouffe leurs cris diſcordans
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les boſquets de Flore,
Pour en parſemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Deſtin
Veut bien vous réſerver encore.
Vous avez charmé mon loiſir ;
J'ai pu vous voir & vous entendre :
Tous vos vers ſont à moi, car j'ai ſu les apprendre.
D'un cœur reconnaiſſant le plus ardent déſir
Eſt, qu'ayant par vos ſoins reçu tant de plaiſir,
Je puiſſe à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée dont vous faites l'éloge n'eſt qu'un *dilettante*, eſpèce de gens qu'on appelle ainſi en Italie, amateurs des arts & des ſciences, n'en poſſédant que la ſuperficie ; mais qui pourtant ſont rangés dans une claſſe ſupérieure à ceux qui ſont totalement ignorans.

Je me ſuis enfin procuré les ſept Dialogues,

& j'en ai approfondi toute l'hiſtoire. L'auteur de cet ouvrage eſt un anglais, nommé Lindſic, théologien de profeſſion, & précepteur du jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne. C'eſt à l'inſtigation des Czartorinski, oncles du roi, qu'il a compoſé ſa ſatyre en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'eſt apperçu que perſonne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français; ce qui s'eſt exécuté tout de ſuite. Mais, comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les Dialogues à un certain Gérard à Dantzick, qui pour lors y était conſul de France, & qui à préſent eſt commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de Vergennes. Ce Gérard, qui a de l'eſprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces Dialogues, & les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des groſſiéretés & des platitudes inſipides, mais il y a des traits de bonne plaiſanterie. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce ſycophante. Il faut s'en tenir à ce que diſait le cardinal Mazarin: Laiſſons chanter les Français, pourvu qu'ils nous laiſſent faire.

Je reviens au pauvre d'Étallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageuſement: comme je lui ai procuré ſon premier aſile, je ferai ſa dernière reſſource. Un ingénieur formé ſous les yeux de Voltaire eſt un

de votre ingénieur, ne doit ni demander grâce à un garde-des-ſceaux, ni s'avilir juſqu'à ſe mettre en priſon pour faire caſſer ſon arrêt.

Si vous daignez ſeulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette déciſion, jointe à celle que nous eſpérons avoir à Naples, à Milan & à Londres, ſera aſſez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'Étallonde & le chevalier de La Barre, que ſur les aſſaſſins qui les ont condamnés. C'eſt une nouvelle manière de demander juſtice; mais ſi V. M. l'approuve, je la crois très-bonne & très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales qui ſe font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'eſt à Marc-Aurèle de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la déciſion des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers juriſconſultes d'Allemagne & d'Italie, & peut-être de Rome même, je rendrai d'Étallonde à V. M. Il eſt digne de la ſervir, & il n'attend que ce moment pour ſe remettre à un devoir qui lui eſt cher.

Pour moi j'attendrai la mort ſans aucune peine, ſi je peux réuſſir dans cette juſte entrepriſe; & je mourrai heureux, ſi V. M. me conſerve ſes bontés.

LETTRE CCCCXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 27 avril 1775.

SIRE,

J'Ai reçu aujourd'hui, par les bontés de V. M., le portrait d'un très-grand homme ; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot :

Imitateur heureux d'Alexandre & d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'Ariſtide que celle d'Hercule. Il n'y a point de Velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là ; c'eſt préciſément ce que je voulais.

Tout Velche qui vous examine,
De terreur panique eſt atteint ;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'eſt que vous avez l'air de la ſanté la plus brillante.

Nous nous jetons Morival & moi aux pieds de ce héros. Le deſſein de ce jeune-homme eſt de ne point s'avilir juſqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas beſoin aux yeux de l'Europe : il veut & il doit ſe

borner à faire voir la turpitude & l'horreur des jugemens velches. Cette affaire eſt plus abominable encore que celle des Calas; car les juges des Calas n'avaient été que trompés, & ceux du chevalier de La Barre ont été des monſtres ſanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, & j'attends votre déciſion qui réglera notre conduite. Nos loix ſont atroces & ridicules, mais Morival ne connaît que les vôtres. Il ſe ſoucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec ſa famille; il ne veut plus connaître d'autre famille que ſon régiment, & n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps ſans écrire à V. M. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuſe, dont ma nièce a penſé mourir, & dont je ſuis encore attaqué.

Vivez long-temps, Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos États. Conſervez-moi des bontés qui me conſolent de toutes mes misères.

LETTRE CCCCXXIV.

De M. de Voltaire.

Ce premier mai 1775.

SIRE,

VOtre dernière lettre eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'eſprit, de goût & de bonté:

C'eſt un ſage qui nous inſtruit,
C'eſt un héros qui s'humaniſe;
Rien de ſi beau ne fut produit
Sur le Parnaſſe & dans l'Égliſe.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis:
Tout près de mon heure ſuprême,
Grâces à vous je rajeunis;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis:
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je ſens une joie mêlée d'attendriſſement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, & diſent: Voilà donc ce grand homme!

Chaque peuple à ſon tour a régné ſur la terre
Par les loix, par les arts, & ſur-tout par la guerre:
Le ſiècle de la Pruſſe eſt à la fin venu.

Il eſt vrai qu'on peut à préſent obſerver parmi preſque tous les ſouverains de l'Europe une émulation de ſe ſignaler par de grands & d'utiles établiſſemens. Il ſemble même que la

ſuperſtition diminue dans quelques cours. Mais quel eſt le prince qui approche de votre philoſophie? Par ma foi, il eſt très-vrai que vous penſez en Marc-Aurèle, & que vous écrivez en Cicéron, & cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de Cicéron ne valent pas celles de Fréderic-le-Grand. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'Alexandre.

Je remercie bien V. M. de ſes bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philoſophie. Il y a autant de grandeur & de vertu à protéger de tels martyrs, qu'il y a d'infamie & de barbarie à les faire.

On me dit que V. M. fait le voyage de Siléſie, ſuivie de meſſieurs les princes de Wirtemberg. J'ignore ſi c'eſt le duc régnant, ou le prince Louis, ou le prince Eugène, ou quelqu'un de ſes enfans; ſi c'était le duc régnant, j'oſerais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir ſans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établiſſement d'une colonie à Ferney. V. M. peut ſe ſouvenir que mon premier deſſein était de l'établir à Clèves. J'aurais eſpéré alors d'être aſſez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'eſt une conſolation dont il ne m'eſt plus permis de me flatter.

Daignez me conſerver un ſouvenir qui eſt envié de tous les princes qui vous ont approché.

LETTRE CCCCXXV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, mai 1775.

SIRE,

C'Eſt à Ariſtide que j'écris aujourd'hui, & je laiſſe là Alexandre & Alcide juſqu'à la première occaſion.

Je me jette à vos pieds avec Morival. Voici où il en eſt. Les gens qui ſont aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui donneront ſa grâce; & cette grâce pourra le mettre, dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles loix exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grâce ou de la rejeter.

Morival eſt un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier Pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout velche que je ſuis ; & je me flatte qu'il ne déplaira pas à V. M.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous ſeriez notre dernière reſſource. Vous avez toujours été la ſeule ; car j'ai toujours mandé à la famille & à nos amis de Paris, que nous ne voulions point de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'Étallonde Morival s'intitulât ingénieur & adjudant de V. M. Ces titres, qui, ce me ſemble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées ſans faire aucun paſſe-droit à perſonne.

Pour peu que V. M. daigne lui donner de légers appointemens, il ſubſiſtera très-honorablement avec les petits ſecours de ſa famille & de ſes amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection eſt au-deſſus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné ſecourir les Calas ; d'Étallonde eſt opprimé bien plus injuſtement ; il eſt la victime d'une ſuperſtition & d'un fanatiſme que vous haïſſez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame & à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-ſage, très-brave & très-utile, indignement perſécuté par les plus

lâches & les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-seulement aux Velches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de V. M. : j'ose espérer qu'ils consoleront ma décrépitude, & que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

LETTRE CCCXXVI.

Du Roi.

Ce 10 mai 1775.

VOus ne m'accuserez pas de lenteur à vous envoyer la consultation de nos jurisconsultes : c'est eux qui m'ont lanterné jusqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte décision. Si notre justice est si lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris? Ni vous, ni moi, ni Morival ne vivrons assez long-temps pour voir la fin de cette affaire.

Le parti le plus sûr sera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatisme & la superstition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raison, & qui se laisseraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A préſent on ne penſe à Paris qu'au ſacre de Reims ; y eût-il mille d'Étallonde, on ne les écouterait pas. On a les yeux ſur les ôtages de la ſainte Ampoule ; on veut ſavoir qui portera la couronne, qui le ſceptre, qui le globe, & qui le ſoir le bougeoir du roi : ce ſont des choſes bien plus attrayantes que de juſtifier un innocent. Vos conſeillers de grand'chambre penſeront ainſi, & Voltaire, le protecteur de l'innocence ſans pouvoir la ſauver, muni des conſultations les plus intègres, n'aura de reſſource que de flétrir dans ſes écrits, lus de l'Europe entière, les bourreaux de La Barre & de ſes compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs & ces atrocités qui inſpirent une mélancolie ſombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été ; & je lui verrai repréſenter vos tragédies. C'eſt une fête pour moi. Nous avons eu l'année paſſée Aufreſne, dont le jeu noble, ſimple & vrai m'a fort contenté. Il faudra voir ſi les efforts de l'art ſurpaſſent dans Le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais, avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaiſir de vous écrire pour ſavoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le ſolitaire de Sans-Souci ne ceſſe de faire des vœux. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCXXVII.

Du Roi.

Ce 17 mai 1775.

CInq cents milles de France que j'ai parcourus en quatre ſemaines me ſerviront d'excuſe de vous devoir réponſe à trois lettres, dont deux arrivèrent le moment avant mon départ & la dernière à mon retour. Je vous réponds ſelon les dates.

Le portrait que vous avez reçu eſt l'ouvrage de madame Terbuſch, qui pour ne point avilir ſon pinceau, a rajuſté des grâces de la jeuneſſe ma figure éraillée. Vous ſavez qu'il ſuffit d'être quelque choſe pour ne pas manquer de flatteurs; les peintres entendent ce métier tout comme les courtiſans les plus raffinés.

L'artiſte qu'Apollon inſpire,
S'il veut par ſes talens orner votre château,
Doit en imitant l'art dont vous ſavez écrire,
Anoblir les objets & peindre tout en beau.

Certainement ni le portrait ni l'original ne méritent qu'on ſe jette à leurs pieds. Si cependant l'affaire de Morival dépendait de moi ſeul, il y a long-temps qu'elle ſerait terminée à ſa ſatisfaction. J'ai douté, vous le ſavez, que l'on parvînt à fléchir des juges, qui pour qu'on les croie infaillibles ne réforment jamais leur

jugement. Les formalités du parlement, & les bigots, dont le nombre eſt plus conſidérable en France qu'en Allemagne, m'ont paru des obſtacles invincibles pour réhabiliter Morival dans ſa patrie. Je vous ai promis d'être ſa dernière reſſource, & je vous tiendrai parole: il n'a qu'à venir ici, il aura brevet & penſion de capitaine ingénieur, métier dans lequel il trouvera occaſion de ſe perfectionner ici, & le fanatiſme frémira vainement de dépit, en voyant que Voltaire & moi, pauvre individu, nous ſauvons de ſes griffes un jeune garçon qui n'a pas obſervé le *punctilio* & le cérémonial eccléſiaſtique.

Vous me faites trembler en m'annonçant vos maladies. Je crains pour votre nièce que je ne connais point, mais que je regarde comme un ſecours indiſpenſable pour vous dans votre retraite. Je ſuis encore accablé d'affaires; dans une couple de jours je ſerai au courant & pourrai m'entretenir plus librement avec vous. Votre impératrice ſe ſignale à Moſcou par ſes bienfaits & par la douceur dont elle traite le reſte des adhérens de Pugatſchew: c'eſt un bel exemple pour les ſouverains; j'eſpère, plus que je ne le crois, qu'il ſera imité. Adieu, mon cher Voltaire, conſervez un homme que toute l'Europe trouverait à dire; moi ſur-tout, s'il n'exiſtait plus; & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci.

LETTRE CCCCXXVIII.

De M. de Voltaire.

Ce 21 juin 1775.

SIRE,

TAndis que V. M. fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui préſenter la bataille de Rosbach, deſſinée par d'Étallonde.

Il brûle d'envie de ſe trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la conſultation de vos premiers magiſtrats, ne lui laiſſe d'autre idée que de verſer ſon ſang pour votre ſervice; la reconnaiſſance qu'il vous doit, & l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte ſur tous les autres projets: il ne veut plus aucune grâce en France; il en était déjà bien dégoûté; vos dernières bontés ferment ſon cœur à tout autre objet que celui de mourir pruſſien; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont V. M. fait des revues. On lui a dit que ſon régiment pourrait bien faire l'exercice en votre préſence cette année; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui ſa maîtreſſe a donné un rendez-vous; il ne me parle que de ſon départ, je ne puis le retenir. J'ai beau lui

dire qu'il n'a point reçu d'ordre & qu'il faut attendre; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne ſuis pas fait pour contredire les grandes paſſions, & ſur-tout une paſſion ſi belle. S'il retourne à Véſel dans quelques jours, il ne me reſte, Sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite & du bord de mon tombeau, à remercier V. M. de ce qu'elle a daigné faire pour lui, & à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable; il n'y a qu'un héros philoſophe qui puiſſe être ſervi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal-à-propos au milieu de vos immenſes occupations, mais les plus petites affaires vous ſont préſentes comme les grandes. M. de Catinat diſait que ſon héros était celui qui jouerait une partie de quilles au ſortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles; vous faites des vers un jour de bataille; vous prenez votre flûte, lorſque vos tambours battent aux champs; vous daignez m'écrire des choſes charmantes, en feſant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire de toutes les façons, &, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le ſacre du roi très-chrétien n'a pas été auſſi brillant que l'eſpéraient les Français, accoutumés à la magie de Servandoni & à la muſique de Gluck. C'eſt un ſpectacle bien étrange que ce ſacre. *On fait cou-*

cher tout de ſon long un pauvre roi en chemiſe devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Égliſe, & on ne lui permet d'être vêtu que lorſqu'il a fait ſon ſerment. Il y a des gens qui prétendent que c'eſt aux rois à ſe faire prêter ſerment par les prêtres; il me ſemble que Fréderic-le-Grand en uſe ainſi en Siléſie & dans la Pruſſe occidentale.

Je fais ſerment, Sire, devant votre portrait, que mon cœur ſera votre ſujet tant que j'aurai un reſte de vie.

LETTRE CCCCXXIX.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 7 juillet 1775.

SIRE,

MOrival s'occupait à meſurer le lac de Genève, & à conſtruire ſur ſes bords une citadelle imaginaire, lorſque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Pruſſe occidentale ou dans vos autres États. Il a ſenti vos bienfaits, avec une reſpectueuſe reconnaiſſance égale à ſa modeſtie. Vous êtes ſon ſeul roi, ſon ſeul bienfaiteur. Puiſque vous permettez qu'il vienne ſe jeter à vos pieds dans Potsdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adreſſe pour être préſenté à V. M.

Permettez que je me joigne à lui dans la

des têtes de vos préſidens-à-mortier. Il eſt plus difficile de faire entendre raiſon à un docteur en droit que de compoſer la Henriade. Si Morival ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici ; je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban & Cohorn que de s'avilir, ſur-tout lorſqu'on eſt innocent. Il me ſemble que les progrès de la raiſon ſe font ſentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raiſon en eſt, que beaucoup d'eccléſiaſtiques & d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs ſuperſtitieux uſages, au-lieu qu'en France le clergé fait corps de l'État ; & toute grande compagnie reſte attachée aux anciens uſages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du ſacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y obſervent, & de la ſainte Ampoule, dont l'hiſtoire eſt digne des Lapons. Un prince ſage & éclairé pourrait abolir & la ſainte Ampoule & le ſacre même.

J'ai vu ici deux jeunes Français bien aimables : l'un eſt un M. de Laval Montmorency, & l'autre un Clermont Gallerande. Ce dernier ſur-tout a de la vivacité d'eſprit, à laquelle eſt jointe une conduite meſurée & ſage. Au-lieu d'aſſiſter au ſacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Pruſſe, d'où ils ſe ſont rendus à Varſovie dans le deſſein d'aller à Vienne.

Le Kain eſt venu ici ; il jouera Œdipe, Oroſmane & Mahomet. Je ſais qu'il a été à Ferney : il ſera obligé de me conter tout ce qu'il ſait & ne ſait pas de celui qui rend ce bourg ſi célèbre. J'ai vu jouer Aufreſne l'année paſſée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maiſon pleine de nièces, de neveux & de petits-neveux : il faut leur donner des ſpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut le rendre juſtice & ſe rendre ſupportable à la jeuneſſe. Ceci me regarde. Vous aurez le privilège excluſif de ne jamais vieillir ; & quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre eſprit triomphe de leurs atteintes, & ſemble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que Minerve & Apollon, que les Muſes & les Grâces veillent ſur leur plus bel ouvrage, & qu'ils conſervent encore long-temps celui dont des ſiècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-Souci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXI.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 juillet 1775.

JE viens de voir Le Kain. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, & j'ai été bien aiſe d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre ſanté eſt aſſez bonne, & que vous avez encore plus de gaieté dans votre converſation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conſervez, eſt la marque la plus sûre que nous vous poſſéderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, eſt le premier qui s'affaiblit lorſque les années minent & ſapent la méchanique de notre exiſtence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnaſſe devienne ſi-tôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur teſtamentaire ce qui me fait grand plaiſir.

Le Kain a joué les rôles d'Œdipe, de Mahomet & d'Oroſmane: pour l'Œdipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien eſt très-habile; il a un bel organe, il ſe préſente avec dignité, il a le geſte noble, & il eſt impoſſible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impreſſion qu'il a faite ſur moi? Je le voudrais un peu moins outré, & alors je le croirais parfait.

L'année paſſée j'ai entendu Aufreſne : peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne conſulte en ceci que la nature, & non ce qui peut être en uſage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Œdipe, ni dans Zaïre : c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière, & de ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, & qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chef-d'œuvres, & d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène !

Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations : ma ſœur Amélie, la princeſſe Ferdinand, la landgrave de Heſſe, & la princeſſe de Wirtemberg votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbelliard pour entendre Le Kain. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages ſont les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à ſatisfaire cette digne curioſité. Oh, que les belles-lettres ſont utiles à la ſociété ! Elles délaſſent de l'ouvrage de la journée, elles diſſipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adouciſſent l'eſprit, elles amuſent juſqu'aux femmes, elles conſolent les affligés, & ſont enfin l'unique plaiſir qui reſte à ceux que l'âge a courbés ſous ſon faix, & qui ſe

trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeuneſſe.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence & Paris. Quelqu'amour que j'aie pour ma patrie, je ne ſaurais dire qu'ils réuſſiſſent juſqu'ici ; deux choſes leur manquent, la langue & le goût. La langue eſt trop verbeuſe : la bonne compagnie parle français, & quelques cuiſtres de l'école & quelques profeſſeurs ne peuvent lui donner la politeſſe & les tours aiſés qu'elle ne peut acquérir que dans la ſociété du grand monde. Ajoutez à cela la diverſité des idiomes ; chaque province ſoutient le ſien : & juſqu'à préſent rien n'eſt décidé ſur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent ſur tout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du ſiècle d'Auguſte : ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français & tudeſque ; ils manquent encore de ce diſcernement fin qui ſaiſit les beautés où il les trouve, & fait diſtinguer le médiocre du parfait, le noble du ſublime, & les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poéſie, ils croient que leurs vers ſont harmonieux ; & pour l'ordinaire ce n'eſt qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'hiſtoire, ils n'omettraient pas la moindre circonſtance, quand même elle ſerait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages ſont ſur le droit public. Quant à la philoſophie, depuis le génie de Leibnitz, & la groſſe monade de Wolf, perſonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuſſir au théâtre ; mais juſqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne eſt actuellement comme était la France du temps de François I. Le goût des lettres commence à ſe répandre : il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous les miniſtères des Richelieu & des Mazarin. Le ſol qui a produit un Leibnitz en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, & que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer, & la plus sûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me conſole d'avoir vécu dans le ſiècle de Voltaire ; cela me ſuffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, & ſur-tout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 27 juillet 1775.

JE pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléſie : je ne peux être de retour que le 6 de ſeptembre. Si Morival veut ſe rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adreſſer au colonel Cocceji, qui me le préſentera. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de vous faire plaiſir, & en même temps de fixer le ſort d'un homme qu'une étourderie de jeuneſſe a perdu pour jamais dans ſa patrie. Comme les hommes abuſent de tout, les loix qui devaient conſtater la ſûreté & la liberté des peuples, infectées en France du poiſon du fanatiſme, ſont devenues cruelles & barbares. Mais la France eſt un pays civiliſé ! Comment concilier un pareil contraſte ?

Comment ce ſol qui a produit des de Thou, des Gaſſendi, des Deſcartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, a-t-il produit des furieux aſſez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la ſtatue d'un garçon charpentier juif ? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du ſphinx qu'Œdipe expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte Ampoule & ſes ôtages, & la gué-

riſon des écrouelles, ne ſont guère honneur au dix-huitième ſiècle.

On parlait ces jours derniers de ces ſoi-diſant miracles opérés par les rois très-chrétiens, & milord Maréchal conta que pendant ſa miſſion en France il y avait vu des étrangers qui lui paraiſſaient Eſpagnols; que par attachement pour cette nation, où il avait paſſé une partie de ſa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris; que l'un d'eux lui répondit: Nous avons ſu, monſieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, nous ſommes venus pour nous faire toucher par ſa majeſté; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il eſt actuellement en péché mortel, & nous voilà obligés de nous en retourner infructueuſement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au ſujet de Le Kain. Il doit partir dans peu pour jouer à Verſailles une tragédie de M. Guibert, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. Le Kain prétend que la reine de France protège la pièce; ce qui doit en aſſurer le ſuccès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins; recueillir ſes applaudiſſemens des armées, des théâtres & des femmes, c'eſt un moyen ſûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney, l'a encouragé dans cette carrière périlleuſe, où, de mille qui l'enfilent, un ſeul à peine rem-

porte la palme. Il eſt louable de ſe propoſer de grands exemples & un grand but : & M. Guibert en retirera infailliblement quelqu'avantage. On ne connaît ſes propres talens qu'après en avoir fait l'eſſai.

Vos preuves ſont faites depuis long-temps ; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps encore. C'eſt à quoi je m'intéreſſe plus que madame Denis & votre ménagère Suiſſe qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuiſe à votre ſanté. Elles n'ont qu'une idée confuſe de ce que vaut le patriarche de Ferney, & j'en ai une préciſe. Pour trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut raſſembler le mérite de cinq ou ſix grands hommes : d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien & d'un Salluſte ; & dans la renaiſſance des lettres, c'eſt la même choſe : il faut englober un Guichardin, un Taſſe, un Arétin, un Dante, un Arioſte, & encore ce n'eſt pas aſſez : dans le ſiècle de Louis XIV, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'aſſemblage complet.

Voilà comme on penſe de vous ſur les bords de la Mer-Baltique, où l'on vous rend plus de juſtice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui ſe ſouviennent toujours avec plaiſir de vous avoir poſſédé autrefois, & qui vous célèbrent autant qu'il eſt en eux. *Vale.*

P. S.

P. S. Je viens de recevoir la *Diatribe à l'auteur des Éphémérides*. On dit que cet ouvrage vient de Ferney ; & je crois y reconnaître l'auteur, au ſtyle qu'il ne ſaurait déguiſer.

LETTRE CCCCXXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 29 juillet 1775.

SIRE,

IL n'y a point de vertu, ſoit tranquille, ſoit agiſſante, ſoit douce, ſoit fière, ſoit humaine, ſoit héroïque, qui ne ſoit à votre uſage. Vous voilà occupé du ſoin d'amuſer votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous Le Kain & Aufreſne. Paul Émile diſait que le même eſprit ſervait à ordonner une fête, & à battre le roi Perſée. Vous êtes ſupérieur à tout dans la guerre & dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immenſité à protéger d'Étallonde Morival, & à réparer le crime de ſes aſſaſſins, cela était digne de V. M. Le grand Julien, le premier des hommes après Marc-Aurèle, en uſait à peu-près ainſi : & d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour Morival eſt

un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à ſe débarbouiller : preſque tout notre miniſtère eſt compoſé de philoſophes. L'abbé Galliani a ſoutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de ſplendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il eſt bien certain qu'un athée, ſucceſſeur de S. Pierre, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape ſuperſtitieux.

Nous eſpérons en France que la philoſophie qui eſt auprès du trône ſera bientôt deſſus ; mais ce n'eſt qu'une eſpérance : elle eſt ſouvent trompeuſe. Il y a tant de gens intéreſſés à ſoutenir l'erreur & la ſottiſe, il y a tant de dignités & de richeſſes attachées à ce métier, qu'il eſt à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours ſur les ſages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des ſouverains de vos principaux eccléſiaſtiques ? quel eſt l'électeur & l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raiſon contre une ſecte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente ? Il faudrait bouleverſer la terre entière pour la mettre ſous l'empire de la philoſophie. La ſeule reſſource qui reſte donc aux ſages, c'eſt d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'eſt ce que vous faites par la force de votre génie, & par la connaiſſance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps, Sire, & donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que Poelnitz était mort, c'eſt dommage ; cela me fait craindre pour milord Maréchal qui vaut mieux que lui, & qui ne s'éloigne pas de ſon âge. Pour moi, je ſuis ſoutenu par les conſolations que vous daignez me donner : & ma plus grande, en mourant, ſera de ſonger que je vous laiſſe dans le monde plein de vie & de gloire.

Je ſupplie V. M. de daigner me mander, ſi je dois renvoyer Morival à Véſel ou l'adreſſer à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remerciemens, mon admiration & mon reſpect.

LETTRE CCCCXXXIV.

De M. de Voltaire.

Ce 5 auguſte 1775.

LE Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure ;
On le prendrait pour un héros :
Vous les aimez même en peinture.
C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge ;
Marc-Aurèle enfin l'emporta :
Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beau des ſpectacles, Sire, eſt de voir un grand homme entouré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône

pour entendre des vers, & en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, & cette foule de mots qui entrent dans une phraſe, & cette multitude de ſyllabes qui entrent dans un mot, & ce goût qui n'eſt pas plus formé que la langue ; les Allemands ſont à l'aurore : ils ſeraient en plein jour, ſi vous aviez daigné faire des vers tudeſques.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière que Le Kain & mademoiſelle Clairon ſoient tous deux à la fois auprès de la maiſon de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-Souci, Gluck vient nous enſeigner la muſique à Paris. Nos Orphées viennent d'Allemagne, ſi nos Roſcius vous viennent de France. Mais la philoſophie, d'où vient-elle ? de Potsdam, Sire, où vous l'avez logée, & d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne ſais pas encore ſi notre roi marchera ſur vos traces, mais je ſais qu'il a pris pour ſes miniſtres des philoſophes, à un ſeul près qui a le malheur d'être dévot (*a*).

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la penſée ; il y a ſur-tout un M. Turgot, qui ſerait digne de parler avec V. M. Les prêtres ſont au déſeſpoir. Voilà le commencement d'une

(*a*) M. de Mui.

grande révolution. Cependant on n'oſe pas encore ſe déclarer ouvertement; on mine en ſecret le vieux palais de l'impoſture fondé depuis 1775 années : ſi on l'avait aſſiégé dans les formes, on aurait caſſé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'aſſaſſinat du chevalier de La Barre & de Morival. On en rougit, on en eſt indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'eſt contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie V. M. avec des larmes d'attendriſſement & de joie. J'ai demandé à V. M. ſes derniers ordres, & je les attends pour renvoyer à ſes pieds ce Morival, dont j'eſpère qu'elle ſera très-contente.

Daignez conſerver vos bontés pour ce vieillard qui ne ſe porte pas ſi bien que Le Kain le dit.

LETTRE CCCCXXXV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 auguſte 1775.

C'Eſt à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à Morival. Le protecteur des Calas & des Sirven méritait de réuſſir de même en faveur du premier. Vous avez eu

le rare avantage de réformer, de votre retraite, les ſentences cruelles des juges de votre patrie, & de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puiſſant n'opprime le faible, & d'adoucir les ſentences qui quelquefois me paraiſſent trop rigoureuſes. Cela fait une partie de mes occupations. Lorſque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même & par d'autres toutes les plaintes, & je me rends utile à des perſonnes dont j'ignorais l'exiſtence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette réviſion rend les juges plus attentifs, & prévient les procédés trop durs & trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de ſes miniſtres. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne ſeront heureux que lorſque les ſages ſeront rois*. Vos miniſtres, s'ils ne ſont pas rois tout-à-fait, en poſsèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions: il veut le bien; rien n'eſt plus à craindre pour lui que ces peſtes de cours qui tâcheront de le corrompre & de le pervertir avec le temps. Il eſt bien jeune; il ne connaît pas les ruſes & les raffinemens dont les courtiſans ſe ſerviront pour le faire tourner à leur gré, afin de ſatisfaire leur intérêt, leur haine & leur ambition. Il a été dans ſon enfance à l'école du fanatiſme & de l'imbécillité:

cela doit faire appréhender qu'il manque de réſolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer ſtupidement.

Vous avez prêché la tolérance : après Bayle, vous êtes ſans contredit un des ſages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais ſi vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la ſuperſtition, ont rejeté vos lumières ; & ceux-là dominent encore ſur les peuples.

Pour moi, en fidèle diſciple du patriarche de Ferney, je ſuis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établiſſemens & des moſquées dans la Pruſſe occidentale. Nous aurons des ablutions légales, & nous entendrons chanter *hilli*, *halla*, ſans nous ſcandaliſer. C'était la ſeule ſecte qui manquât dans ce pays.

Le vieux Poelnitz eſt mort comme il a vécu, c'eſt-à-dire en fripponnant encore la veille de ſon décès. Perſonne ne le regrette que ſes créanciers. Pour notre reſpectable & bon milord, il ſe porte à merveille ; ſon ame honnête eſt gaie & contente. Je me flatte que nous le conſerverons encore long-temps. Sa douce philoſophie ne l'occupe que du bien. Tous les Anglais qui paſſent ici, vont chez lui en pélerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-Souci, aimé & eſtimé de tout le monde. Voilà une heureuſe vieilleſſe.

Tout ce que vous dites de nos évêques Teutons n'eſt que trop vrai. Ce ſont des porcs engraiſſés des dîmes de Sion. Mais vous ſavez auſſi que dans le ſaint Empire Romain, l'ancien uſage, la bulle d'or, & telles autres antiques ſottiſes, font reſpecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules, & les choſes continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatiſme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques ; mais ſi l'on parvient à diminuer les moines, ſur-tout les ordres mendians, le peuple ſe refroidira ; celui-là moins ſuperſtitieux permettra aux puiſſances de ranger les évêques ſelon qu'il conviendra au bien de leurs États. C'eſt la ſeule marche à ſuivre. Miner ſourdement & ſans bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la ſituation où il ſe trouve, eſt obligé de donner des brefs & des bulles tels que ſes chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé ſur le crédit idéal de la foi, perd à meſure que celle-ci diminue. S'il ſe trouve à la tête des nations quelques miniſtres au-deſſus des préjugés vulgaires, le ſaint-père fera banqueroute. Déjà ſes lettres de change & ſes billets au porteur ſont à demi-décrédités. Sans doute que la poſtérité jouira de l'avantage de pouvoir penſer librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouſe, Abbeville, &c. Les Mo-

rival de cet heureux siècle n'auront point à craindre les barbaries exercées sur les Morival d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le considère comme une victime échappée au glaive du sacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Silésie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainsi il aura tout le temps d'arranger son voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux seront les mêmes pour le patriarche de Ferney, & faute de pouvoir l'entendre, chemin fesant, je m'entretiendrai avec ses ouvrages. *Vale.*

P. S. Vous voyagerez avec moi sans vous en appercevoir, & vous me ferez plaisir sans qu'il vous en coûte, & je vous bénirai en chemin comme de coutume.

LETTRE CCCCXXXVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 31 auguste 1775.

SIRE,

JE renvoie aujourd'hui aux pieds de V. M. votre brave & sage officier d'Étallonde Morival, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potsdam l'air évaporé & avanta-

geux de nos prétendus marquis Français. Sa conduite, & ſon application continuelle à l'étude de la tactique & à l'art du génie, ſa circonſpection dans ſes démarches & dans ſes paroles, la douceur de ſes mœurs, ſon bon eſprit, ſont d'aſſez fortes preuves contre la démence auſſi exécrable qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de La Barre, à un ſupplice que les Buſiris n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces Buſiris d'Abbeville il trouve en vous un Solon. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur; & c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatiſme. Il eſt à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuſes, qui ont fait juſqu'ici un contraſte ſi étrange & ſi fréquent avec notre légéreté; on ceſſera de dire : *Le peuple le plus gai eſt le plus barbare.*

Nous avons un miniſtère très-ſage, choiſi par un jeune roi non moins ſage & qui veut le bien. C'eſt ce que V. M. remarque dans ſa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes & de nos malheurs ſont venus juſqu'ici de notre aſſerviſſement à d'anciennes coutumes honorées du nom de loix, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre juriſprudence criminelle, par exemple, eſt preſque toute fondée ſur ce

qu'on appelle *le droit canon*, & ſur les anciennes procédures de l'inquiſition. Nos loix ſont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux réglemens. Notre gouvernement a toujours été juſqu'à préſent ce qu'eſt la ville de Paris, un aſſemblage de palais & de mazures, de magnificence & de misères, de beautés admirables & de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiſſe être régulière.

V. M. daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans. Je ſuis obligé de vous dire que pluſieurs de ces enfans qu'on baptiſe de mon nom, ne ſont pas de moi. Je ſais que vous avez une édition de Lauſanne en quarante-deux volumes, entrepriſe par deux magiſtrats & deux prêtres qui ne m'ont jamais conſulté. Si par haſard le vingt-troiſième volume tombait ſous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de Vertamon. On n'eſt pas obligé d'avoir autant de goût à Lauſanne qu'à Potsdam.

Ce qui eſt de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enſeveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là ſe ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la poſtérité avec un ſi lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, ils

ont défiguré vos lettres & les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio rongé des rats & des vers comme un père de l'Égliſe.

V. M. verra donc mes éternelles querelles avec les Larcher, & frère Nonotte, & frère Fréron, & frère Paulian, ces illuſtres ex-jéſuites. Ces belles diſputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations & l'hiſtorien de ſa patrie. Les jéſuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France & d'Eſpagne les puniſſaient. C'étaient des ſoldats diſperſés après leur défaite, qui volaient un pauvre paſſant pour avoir de quoi vivre.

Les jéſuites devaient me perſécuter en conſcience ; car, avant qu'on les chaſsât de France & d'Eſpagne, je les avais chaſſés de mon voiſinage. Ils s'étaient emparés, ſur la frontière de Berne, du bien de ſept gentilshommes, nommés meſſieurs de Craſſi, tous frères, tous au ſervice du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de conſigner l'argent néceſſaire pour les faire rentrer dans leur terre uſurpée par les jéſuites. S. Ignace ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps Fréron refait la Henriade avec La Beaumelle. Paulian écrit contre l'empereur Julien & contre moi. Nonotte m'accuſe en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le

grand Conſtantin ait autrefois aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère, ſon neveu, ſon fils & ſa femme. J'ai eu la faibleſſe de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la ſottiſe de réimprimer ces pauvretés dont perſonne ne ſe ſoucie.

Je prie V. M. de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciſeaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conſervait celles qui pouvaient l'amuſer, & réduiſait ainſi trente volumes à un ou deux; méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de Poelnitz mort; il écrivait auſſi. C'eſt par-là qu'il faut que nous finiſſions tous, les Fréron, les Nonotte & moi. Il n'en reſtera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui ſe ſauveront du néant, comme, par exemple, un Guſtave-Adolphe, & un autre très-ſupérieur, à mon avis, dont je baiſe de loin les mains victorieuſes, qui ont écrit des choſes ſi ingénieuſes & ſi utiles, qui protègent l'innocence, & qui répandent les bienfaits.

l'édit de Nantes ſi long-temps ſupprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîné. Vous me prendrez pour d'Argenſon-la-Paix, qui s'exprimait en proverbes triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'eſt pas une négociation, & il eſt permis de ſe dérider quelquefois en ſociété. Vous ne voudriez pas ſans doute que j'affectaſſe l'air empeſé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns ſont les bourreaux des La Barre, les autres font des ſottiſes d'un autre genre avec leurs viſitations.

Vous avez raiſon de dire que nos bons Germains en ſont encore à l'aurore des connaiſſances. L'Allemagne eſt au point où ſe trouvaient les beaux-arts du temps de François I. On les aime, on les recherche; des étrangers les tranſplantent chez nous : mais le ſol n'eſt pas encore aſſez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A meſure que ces établiſſemens s'affermiſſent, naît un bien-être qui eſt ſuivi de l'aiſance, ſans laquelle les arts ne ſauraient proſpérer. Les muſes veulent que les eaux du Pactole arroſent les pieds du Parnaſſe. Il faut avoir de quoi vivre pour s'inſtruire & penſer librement. Auſſi Athènes l'emporta-t-elle ſur

Sparte

Sparte en fait de connaiſſances & de beaux-arts.

Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant Grecs que Romains & Français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, & naturaliſeront chez eux les chef-d'œuvres des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à ſa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naiſſance ; mais qu'a pu faire un être tracaſſé les deux tiers de ſa courſe par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont cauſés, & né avec des talens trop médiocres pour d'auſſi grandes entrepriſes. La philoſophie nous vient d'Épicure ; Gaſſendi, Newton & Locke l'ont rectifiée ; je me fais honneur d'être leur diſciple, mais pas davantage.

C'eſt vous qui deſſillant les yeux de l'univers,
Rempliſſez dignement cette vaſte carrière,
Soit en proſe, ou ſoit en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur :
La Raiſon dans vos mains a confié ſon foudre ;
Vous avez réduit en poudre
Et le Fanatiſme & l'Erreur.

C'eſt à Bayle, votre précurſeur, & à vous, ſans doute, que la gloire eſt due de cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. Mais diſons la vérité : elle n'eſt pas complète, les dévots

ont leur parti, & jamais on ne l'achevera que par une force majeure; c'eſt du gouvernement que doit partir la ſentence qui écraſera l'*Infame*. Des miniſtres éclairés peuvent y contribuer beaucoup, mais il faut que la volonté du ſouverain s'y joigne. Sans doute cela ſe fera avec le temps; mais ni vous, ni moi ne ſerons ſpectateurs de ce moment tant déſiré.

J'attends ici d'Étallonde. Vous aurez à préſent reçu mes réponſes, & je le crois en chemin. Je ferai pour lui, ou pour vous, ce qui dépendra de moi. C'eſt un martyr de la ſuperſtition, qui mérite d'être ſanctifié par la philoſophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je ſuis, j'en crois Le Kain; je veux, j'eſpère, je déſire que nous vous conſervions le plus long-temps poſſible. Vous ornez trop votre ſiècle pour que je puiſſe être indifférent ſur votre ſujet. Vivez, & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. J'ai honte de vous envoyer des vers; c'eſt jeter une goutte d'eau bourbeuſe dans une claire fontaine. Mais j'effacerai mes ſoléciſmes en feſant du bien à *divus Etallundus* martyr de la philoſophie.

LETTRE CCCCXXXVIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 29 ſeptembre 1775.

LA meilleure recommandation de Morival ſera s'il m'apprend qu'il a laiſſé le patriarche de Ferney en parfaite ſanté. Morival ſera longuement interrogé ſur ce ſujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéreſſans. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, & tout ce qu'il ſait du philoſophe chez lequel il a paſſé dix-huit mois; temps le plus remarquable & le plus précieux de la vie de Morival.

Enſuite je viendrai à ſa propre hiſtoire, dont je ne ſais que ce qui ſe trouve dans un mémoire de Loiſeau. Il eſt vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquiſition de Rome aurait été moins ſévère; mais les hommes ſe croient tout permis, quand ils penſent combattre pour la gloire de Dieu: ils ſouillent les autels d'un être bienfeſant du ſang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excuſer, c'eſt dans l'efferveſcence de quelque nouveau fanatiſme: mais ces fureurs deviennent plus atroces en-

core, quand elles ſe commettent de ſang-froid, & dans le ſilence des paſſions. La poſtérité aura peine à croire que le dix-huitième ſiècle ait vu le fanatiſme le plus abſurde étouffer les cris de la raiſon, de la nature & de l'humanité. Morival eſt heureux d'être échappé des griffes de ces antropophages ſacrés : il vaut mieux habiter avec une horde de Lapons qu'avec ces monſtres d'Abbeville. Un roi dont les vues ſont droites, un miniſtère ſage comme celui que vous avez préſentement en France, empêcheront ſans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les loix de la France & de la Tauride ſoient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du ſaint nom de la religion catholique, apoſtolique & romaine. Il me ſemble voir ſortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adreſſant au ſeizième des Louis, lui dit :

» Sire, vous êtes le ſeul roi dans l'univers » qui portiez le titre de très-chrétien ; le glaive » dont Dieu arma votre bras, vous eſt donné » pour défendre l'Egliſe. La religion eſt ou» tragée, elle réclame votre aſſiſtance. Il faut » que le ſang du coupable ſoit verſé en expia» tion de l'offenſe, & pour le premier & le » plus ancien royaume du monde «.

Je vous aſſure, quand même tous les encyclopédiſtes ſe trouveraient préſens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains

des prêtres la victime que ces barbares auraient réſolu d'immoler.

Si d'auſſi horribles ſcandales ſe commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui ſe porte toujours aux extrêmes. Ce n'eſt pas ſeulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, & les autres le blâme ; je crois qu'il en eſt de même par-tout : l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits ?

Votre royaume a été ſubjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, & par la ſuperſtition : ces conquérans ont tous promulgué des loix ; ce qui a fait un cahos de votre juriſprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire & réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, & tout le peuple attaché aux anciens uſages ſans ſavoir les apprécier, & qui croit qu'y toucher & bouleverſer le royaume c'eſt la même choſe.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Penſilvanie tel qu'il eſt établi à préſent : il n'exiſte que depuis un ſiècle ; ajoutez-en encore cinq ou ſix à ſa durée, & vous ne le reconnaîtrez plus ; tant l'inſtabilité eſt une des loix permanentes de cet univers. Que des philoſophes fondent le gouvernement le plus ſage, il aura le même ſort. Ces philo-

ſophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur ? N'en ont-ils pas débité auſſi ? Témoin les formes ſubſtantielles d'Ariſtote, le galimatias de Platon, les tourbillons de Deſcartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont Jean-Jacques a régalé l'Europe ? Si cependant on peut compter parmi les philoſophes celui qui a bouleverſé la cervelle de quelques bons pères de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'Émile.

Il réſulte de tous ces exemples que, malgré les bonnes intentions & les peines qu'on ſe donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce ſoit.

Mais je me ſuis abandonné au flux de ma plume : j'ai la *logodiarrhée*, & je barbouille inutilement du papier pour vous dire des choſes que vous ſavez mieux que moi. Je n'ai qu'une ſeule excuſe : c'eſt que, ſi on ne devait vous écrire que des choſes que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez ſavoir de quoi nous nous ſommes entretenus en voyageant en Siléſie : vous ſaurez donc que vous m'avez récité Mérope & Mahomet, & que lorſque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'eſt ainſi que je me ſuis occupé en route, en m'écriant par fois : Que béni ſoit cet heu-

reux génie, qui, préſent ou abſent, me cauſe toujours un égal plaiſir !

Il y a long-temps que j'ai lu & relu vos Œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été néceſſaires dans les temps qu'elles ont été écrites ; mais les Desfontaine, les Fréron, les Paulian, les La Beaumelle, n'empêcheront jamais que la Henriade, Œdipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le comte de Foix, Oreſte, Mahomet, n'aillent grandement à la poſtérité ; & qu'on ne les mette au nombre des ouvrages claſſiques, dont Athènes, Rome, Florence & Paris ont embelli la littérature. C'eſt une vérité dont tous les connaiſſeurs conviennent, & non pas un compliment que je vous fais. *Vale.*

LETTRE CCCCXXXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 22 octobre 1775.

LA goutte m'a tenu lié & garrotté pendant quatre ſemaines : s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains, &, par ſurcroît de faveur, au coude. A préſent la fièvre & les douleurs ont ceſſé, & je ne ſouffre plus que d'un grand épuiſement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes ; mais euſſent-elles été du

grand Demiourgos, je n'aurais pu même dicter la réponſe. J'ai lié connaiſſance avec Apollon, dieu de la médecine ; mais Apollon, dieu du Parnaſſe, ſi jamais il m'inſpire, ne me communiquera ſes dons qu'après que mon corps aura repris aſſez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

Divus Etallundus vient d'arriver : c'eſt un enfant arraché aux griffes de l'*Infame*, & aux flammes de l'inquiſition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a aſſuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à ſon généreux défenſeur, au ſage du Mont-Jura, qui fait rougir les Velches de leurs loix & de leurs procédures barbares. D'Étallonde aſſure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les Vierges de l'Évangile. Puiſſe-t-elle durer toujours, & puiſſe au moins votre corps ſubſiſter à proportion de ce que durera votre réputation. Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces & de mes penſées pour vous écrire d'un ſtyle moins laconique, en vous aſſurant que le malade de Sans-Souci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

LETTRE CCCCXL.

Du Roi.

Ce 24 octobre 1775.

CEs jours paſſés le haſard m'a fait tomber entre les mains une critique de la Henriade dont la Beaumelle & Fréron ſont les auteurs. J'ai eu la patience de parcourir leurs remarques, qui reſpirent plutôt l'amour de nuire que celui de la juſtice & de l'impartialité. Je croyais que ces Zoïles avaient épuiſé tout leur venin dans ces notes : mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je trouvai des moitiés de chants de leur compoſition, qu'ils prétendaient inſérer dans ce poëme ! Ces vers d'un ſtyle ſec & décharné ne méritent pas d'être lus par les honnêtes gens. Moi qui ſuis bien loin de poſſéder les connaiſſances des d'Olivet, je me trouve en état d'en faire une bonne critique, tant leur verſification eſt déteſtable. La bêtiſe, la baſſe jalouſie & la méchanceté de ces inſectes du Parnaſſe me firent imaginer la fable que voici :

Un beau jour certain âne en paiſſant dans les bois
Entendit préluder la tendre Philomèle,
Qui célébrait l'amour dans la ſaiſon nouvelle ;
Admirateur jaloux des charmes de ſa voix,
L'âne oſe imaginer de l'emporter ſur elle ;
Sa voix rauque auſſi-tôt ſe prépare à chanter ;
(Tout juſqu'à l'âne même incline à ſe flatter,)

Mais comment réuſſit ſon déſir téméraire ?
Tout s'envola d'abord quand il ſe mit à braire...
Petits auteurs, apprenez tous
A demeurer dans votre ſphère,
Ou l'on ſe moquera de vous.

Peut-être que mes vers ne valent guère mieux que ceux de meſſieurs vos critiques ; ils contiennent cependant quelques vérités qui pourraient leur faire rabattre de leur amour-propre exceſſif ; mais laiſſons ces avortons de Zoïle.

Je me flatte d'être le premier qui vous félicite de l'intendance du pays de Gex dont on vient de vous revêtir, & ſur l'érection en marquiſat de votre terre de Ferney. A force de mérite vous forcez votre patrie à vous témoigner ſa reconnaiſſance. Je prends part à tout ce qui arrive d'avantageux à notre bon patriarche, & je le prie de ſe ſouvenir quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCXLI.

Du Roi.

Potsdam, ce 4 décembre 1775.

AUcune de vos lettres ne m'a fait autant de plaiſir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait cauſées. Il faut que le patriarche

de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, & pour honorer le dix-huitième ſiècle. J'ai ſurvécu vingt-ſix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'eſpère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux ; & en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, j'eſpère que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatisfaction de tous ceux qui penſent.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'*eſprit* : hélas ! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas ; j'en ai ſi peu moi-même, que je ſerais bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuſer, que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double : delà je me conſidère comme un être unique. Je ſais que je ſuis un animal matériel, animé, organiſé, & qui penſe ; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété d'être électrique.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur & du mouvement : je ſoupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cauſe de l'un & l'autre de ces phénomènes. J'attribue la penſée aux cinq ſens que la nature nous a donnés ; les connaiſſances qu'ils nous communiquent s'impriment dans

les nerfs qui en ſont les meſſagers. Ces impreſſions, que nous appellons *mémoire*, nous fourniſſent les idées; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le ſang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occaſionne l'imagination. Selon que ce mouvement eſt vif & facile, les penſées ſe ſuccèdent rapidement; ſi le mouvement eſt lent & embarraſſé, les penſées ne viennent que de loin en loin. Le ſommeil confirme cette opinion : quand il eſt parfait, le ſang circule ſi doucement, que les idées ſont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement ſe détendent, & l'ame demeure comme anéantie. Si le ſang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverſe les idées; ſi quelque légère obſtruction ſe forme dans les nerfs du cerveau, elle occaſionne la folie; ſi une goutte d'eau ſe dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'enſuit; ſi enfin une goutte de ſang extravaſé preſſe le cerveau & les nerfs de l'entendement, voilà la cauſe de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine *l'ame* plutôt en médecin qu'en métaphyſicien. Je m'en tiens à ces vraiſemblances, en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaiſſante, de votre beau génie, ſans m'embarraſſer ſi ces dons admirables nous viennent d'idées innées, ou ſi

Dieu vous inſpire toutes vos penſées, ou ſi vous êtes une horloge dont le cadran montre Henri IV, tandis que votre carrillon ſonne la Henriade.

Qu'un autre ſe faſſe un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, & je bénis l'Être des êtres, de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps : je ſors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je ſuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival, & de m'entretenir longuement ſur votre ſujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils ſouffrent pour la vérité, & les autres n'ont été que les victimes de l'erreur & de la ſuperſtition. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles. Le plus célèbre ſerait de confondre & de cauſer des remords à ſes juges iniques qui l'ont condamné à ſubir une mort affreuſe.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de Saint-Germain. Ce brave officier m'eſt connu de long-temps ; il ne ſe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, & un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon cher

tiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conſerve toutes ſes propriétés & ne diffère point, pour l'uſage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

Nous avons gagné cette année dix mille livres de ſoie, & l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce ſont-là les hochets de ma vieilleſſe, & les plaiſirs qu'un eſprit, dont l'imagination eſt éteinte, peut goûter encore. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche eſt toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, & mes jambes, ſur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le ſuive. C'eſt une diſpoſition d'arrière-garde, à laquelle Feuquières & M. de St-Germain donneraient leur approbation.

J'eſpère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre ſanté, qui certainement ne m'eſt pas indifférente, & que vous vous ſouviendrez quelquefois du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCXLIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 décembre 1775.

SIRE,

IL n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philoſophe que vous. Il faut que vous ſoyiez comme celui qui diſait : *Non, la goutte n'eſt point un mal.* Vos réflexions ſur cette machine qui a, je ne ſais comment, la faculté d'éternuer par le nez & de penſer par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec & en hébreu ont jamais dit ſur cette matière.

V. M. eſt actuellement dans le cas de Xénophon, qui s'occupait de l'agriculture dans le loiſir de la paix. Mais ce n'eſt pas après une retraite de dix mille, c'eſt après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre ſablonnière du Brandebourg d'auſſi riches moiſſons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos ſoins rendront la Marche & la nouvelle Marche & la Poméranie plus fertiles que le pays de Salomon, qu'on appella ſi mal-à-propos la terre-promiſe,

& qui était encore plus ſablonneux que le chemin de Berlin à Sans-Souci.

V. M. eſt trop bonne de daigner jeter les yeux ſur mes petits travaux ruſtiques : elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, & encore eſt-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me perſuadant qu'une demi-apoplexie n'eſt qu'une bagatelle : je ne ſavais pas que V. M. eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, & vous triomphez enfin de la goutte qui eſt plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine penſante : je ſerai aſſez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres aſſez ſcientifiques, aſſez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. Paw ſur ſes Chinois, ſes Égyptiens & ſes Indiens.

La barbare aventure du général Lalli, le déſaſtre & les fripponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire inſtruire de bien des choſes concernant l'Inde & les anciens Brachmanes. Il m'a paru évident que notre ſainte religion chrétienne eſt uniquement fondée ſur l'antique religion de Brama. Notre chûte des anges qui a produit le diable ; & le diable qui a produit la damnation du genre humain, & la mort de Dieu pour une pomme,

ne ſont qu'une miſérable & froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'oſe aſſurer que V. M. trouvera la choſe démontrée.

Je ne connais point M. Paw. Mes lettres ſont d'un petit bénédictin tout différent de M. Pernetti. Je trouve ce M. Paw un très-habile homme, plein d'eſprit & d'imagination : un peu ſyſtématique à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuſer & s'inſtruire.

J'eſpère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de S. Benoît à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'Ammien-Marcellin, avec des notes inſtructives : comme cet Ammien-Marcellin était contemporain du grand Julien, que nos miſérables prêtres n'oſent plus appeller *apoſtat*, ſouffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, ſelon moi, pour être en tout très-ſupérieur à ce Julien, que de faire à peu-près ce qu'il fit, & que je n'oſe pas dire.

Cette liberté eſt de ſupplier V. M. d'ordonner qu'on m'envoie par les Michelet & Gérard un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce Julien m'eſt précieux, mais vos bontés me le ſont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne ſont plus enflés du tout.

LETTRE CCCCXLIV.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 17 janvier 1776.

SIRE,

IL y avait autrefois vers le cinquante-troisième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était sorti de sa souricière pour aller contempler l'aigle, & il fut épris d'une violente passion pour ce roi des oiseaux; le rat vieillit depuis dans sa retraite, & fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conserva toujours son beau bec, mais il eut mal à ses royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'est que cet aigle, pendant sa maladie, s'amusait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puisque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la prose; il prit la liberté d'envoyer à son ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les choses dont il est parlé dans ces frag-

mens ſont très-vraies & très-ſingulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuſer l'aigle. S'il ſe trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup-d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, & pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour ſe mettre ſous la protection de ſon aigle, auquel il reſta attaché bien reſpectueuſement & bien tendrement juſqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par haſard ſa majeſté l'aigle pouvait s'amuſer de ces chiffons, ſon vieux vaſſal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poſte, dès qu'il ſera imprimé.

LETTRE CCCCXLV.

Du Roi.

Potsdam, ce 13 février 1776.

LA fable du rat & de l'aigle vaut bien celle de l'âne & du roſſignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat, ſi par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'eſt pas Protée qui veut.

Dans la Fable, jadis en la Grèce inventée ;
Nous admirons ſur-tout le grand art de Protée ;
Qui toujours à propos ſachant ſe transformer,
A tous les cas divers pouvait ſe conformer ;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet, il n'y a point de mutation dont vous ne ſoyez ſuſceptible ; & pour vous rendre entiérement univerſel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage ſur la tactique. Je l'attends inceſſamment comme devant éclore de votre univerſalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, & j'eſpère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra ſans doute des découvertes & des combinaiſons curieuſes.

Je viens d'eſſuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle ſaiſon vienne à mon ſecours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, ſoulagera les peuples du fardeau des impôts ; il réglera les corvées, & donnera l'échantillon de ce qui pourra ſervir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme Boileau, Épître à Louis XIV : *J'admire, & je me tais.* *Vale.*

LETTRE CCCCXLVI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 11 mars 1776.

SIRE,

L'Infatigable Achille fera-t-il toujours pris par le pied? L'ingénieux & ſage Horace ſouffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de ſi belles choſes? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, & qui vous le dit encore. La ſaiſon où nous ſommes eſt bien mal ſaine; notre printemps n'eſt pas celui que les Grecs ont tant chanté; nous avons cru nous autres pauvres habitans du ſeptentrion que nous avions auſſi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid & des orages. V. M. brave tout cela dès qu'elle eſt quitte de ſa goutte: il n'en eſt pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, & à qui la nature n'a laiſſé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, & un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

Puiſque V. M. m'ordonne de lui envoyer la correſpondance d'un bénédictin avec M. Paw, je la mets à vos pieds; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui groſſiſſaient cet ou-

tile volume ; j'y laiſſe ſeulement un petit ouvrage de Maxime de Madaure, célèbre païen, ami de S. Auguſtin, célèbre chrétien. Il me ſemble que ce Maxime penſait à peu-près comme le héros de nos jours, & qu'il avait l'eſprit plus conſéquent & plus ſolide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet eſt un peu gros pour partir par la poſte, mais V. M. l'ordonne.

Je lui ſouhaite la ſanté & la longue vie du maréchal Keit : je lui ſouhaite un doux repos qu'il a bien mérité par ſon activité en tout genre. Je ſuis au déſeſpoir de mourir loin de lui ; j'oſe lui demander avec autant de reſpect & de tendreſſe la continuation de ſes bontés.

LETTRE CCCCXLVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 19 mars 1776.

IL eſt vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires groſſiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore les Vierges en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits ; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelqu'autre nation que ce ſoit, n'a imaginé une abſurdité plus atroce & plus blaſphématoire que celle de manger ſon

Dieu. C'eſt le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Être-Suprême, le comble de la folie & de la démence. Les gentils, il eſt vrai, feſaient jouer à leurs dieux des rôles aſſez ridicules, en leur prêtant toutes les paſſions & les faibleſſes humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sommona-Codom*, à la bonne heure : mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Égyptiens de dévorer leur dieu Apis. Et c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'Autocrateur de l'univers.

Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé Paw, les Chinois, les Indiens & les Tartares. Les nations Européanes me donnent tant d'occupations, que je ne ſors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aie lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui ſort de votre plume ! L'abbé Paw prétend ſavoir que l'empereur Kien-Long eſt mort, que ſon fils gouverne à préſent, & que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jéſuites. Peut-être veut-il que je prenne fait & cauſe contre Kien-Long, d'autant plus qu'il ſait combien je protège les débris du troupeau de S. Ignace. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre ſi la colonie de Penn continuera de pratiquer ſes

vertus pacifiques, ou si, tous quakers qu'ils sont, ils voudront défendre leur liberté & combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il est apparent, vous serez obligé de convenir qu'il est des cas où la guerre devient nécessaire, puisque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'est un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cause de son obscurité. Il est sûr que si d'ailleurs nous ne surpassons pas les anciens en autre chose, du moins écrit-on mieux dans ce siècle qu'à Rome après les douze Césars. La méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, & l'on ne s'égare pas dans des épisodes, comme les Grecs en avaient l'habitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fussent-ils même empereurs de la Chine; mais j'aime ceux qu'on lit & qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney, dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut par toutes ces raisons que vous ne mouriez point, & que, tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, & ceux qui empoisonnent les ames du venin de la superstition. Ce sont les

vœux d'un pauvre goutteux qui ſe réjouit de ſa convaleſcence, jouiſſant par-là du plaiſir de vous admirer encore. *Vale.*

LETTRE CCCCXLVIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 30 mars 1776.

SIRE,

SI votre camarade l'empereur Kien-Long eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. V. M. ſait aſſez combien j'aime & révère les rois qui font des vers ; j'en connais un qui en fait aſſurément de bien meilleurs que Kien-Long, & à qui je ſerai bien attaché juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur Chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits ſont des chef-d'œuvres d'éloquence, car ce ſont des chef-d'œuvres de raiſon & de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances ſéduiſantes : c'était un combat d'eſprit ; s'il avait fallu donner un prix au meilleur diſcours, les connaiſſeurs l'auraient donné au roi ſans difficulté.

Ce droit d'enregiſtrer & de remontrer, que

vous ne connaissez pas dans votre royaume, est fondé sur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de S. Louis, & de votre Conrad Hohenzollern II, lequel prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé Jean Montluc, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregistrer au parlement ses droits de *régale*. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent souvent enregistrés ; on ne savait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances sur les finances furent faites sous François I pour une grille d'argent massif, qui entourait le tombeau de S. Martin. Ce saint n'ayant nullement besoin de sa grille, & François I ayant grand besoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, & dont le prix devait être remboursé sur les domaines de la couronne. Le parlement représenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarrassé nos rois, & qui ont enfin produit la guerre de la Fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons pas de Fronde à craindre sous Louis XVI ; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules

des jéſuites, des janſéniſtes & des convulſionnaires. Il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglais ; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, & de l'eſpérance. V. M. a bien raiſon de me dire que les Anglais ne ſont pas auſſi heureux que nous ; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers ſe battent ; mais ils donneront de l'argent, & on ſe battra pour eux. Je ne ſuis pas grand politique, V. M. le ſait bien ; mais je doute beaucoup que le miniſtère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais ſe ruinent aujourd'hui : chacun ſon tour.

Pour vous, Sire, vous bâtiſſez des villes & des villages ; vous encouragez tous les arts, & vous n'avez plus pour ennemi que la goutte ; j'eſpère qu'elle fera ſa paix avec V. M., comme ont fait tant d'autres puiſſances.

Quant aux jéſuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter auſſi de la même protection. Je ne crois point comme M. Paw, que l'empereur Kien-Long ait traité cruellement les jéſuites qui étaient dans ſon empire. Le père Amiot avait traduit ſon poëme ; on aime toujours ſon traducteur, & je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oſerais demander une grâce à V. M.; c'eſt de daigner me dire, lequel eſt le plus vieux de milord maréchal ou de moi; je ſuis dans ma quatre-vingt-troiſième année, & je penſe qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je ſouhaite que vous ſoyez un jour dans votre cent-douzième.

LETTRE CCCCXLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 8 avril 1776.

J'Ai lu avec plaiſir les lettres curieuſes que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote ſur Alexandre rapportée par Oléarius. L'abbé Paw eſt tout vain de ce que ces lettres lui ſont adreſſées; il croit n'avoir aucune diſpute avec vous, pour le fond des choſes : il croit qu'il ne diffère de vos opinions ſur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de la morale, que les loix y ſont équitables : mais il eſt auſſi très-perſuadé qu'avec ces loix & cette morale les hommes ſont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres & à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'eſt l'uſage barbare d'expoſer les enfans,

c'eſt la fripponnerie invétérée dans ce peuple, ce ſont les ſupplices plus atroces que ceux dont on ne ſe ſert encore que trop en Europe.

Je lui dis : Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney ſuit l'exemple de Tacite ? Ce Romain pour animer ſes compatriotes à la vertu, leur propoſait pour modèle de candeur & de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de perſonne. De même M. de Voltaire ſe tue de dire à ſes Velches : Apprenez des Chinois à récompenſer les actions vertueuſes ; encouragez comme eux l'agriculture, & vous verrez vos landes de Bordeaux & votre Champagne pouilleuſe, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moiſſons : faites de vos encyclopédiſtes des mandarins, & vous ſerez bien gouvernés. Si les loix ſont uniformes & les mêmes dans tout le vaſte empire de la Chine, ô Velches ! n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume, vos loix changent à chaque poſte, & qu'on ne ſait jamais par quelle coutume on eſt jugé ?

L'abbé me répond que vous faites fort bien ; mais il prétend que la Chine n'eſt ni ſi heureuſe, ni ſi ſage que vous le ſoutenez, & qu'elle eſt rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on ſe plaint dans notre Occident.

Il me ſemble donc que votre diſpute ſe réduit à ceci : Eſt-il permis d'employer des menſonges

officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra ſoutenir le pour & le contre, & ſur cette queſtion les avis ne ſe réuniront jamais.

Pour moi, pauvre Achille, ſi tant y a, je ne ſuis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'eſt promenée ſucceſſivement dans tout mon corps, & m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui eſt demeurée hors d'atteinte. A préſent j'ai fait divorce avec cette harpie, & j'eſpère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine ſoit détruite par le temps qui abſorbe tout. Mes fondemens ſont déjà ſapés; je défends encore la citadelle, & j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achèvera par quelqu'aſſaut bien préparé.

Mais tout cela ne m'embarraſſe guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques ſuccès contre l'*Infame*, qu'il éclaire encore la littérature, la raiſon, les finances, &c. &c. Cela me ſuffit, & j'eſpère qu'il n'oubliera pas l'ex-jéſuite de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin Chinois étant arrivé à La Haye, elle avait eu la curioſité de le voir & de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il paſſait pour être fort ignorant & pour avoir peu d'eſprit. L'abbé Paw triomphe de

de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, & qu'il faut néceſſairement, ſelon les loix éternelles de la nature, que ſur une population de cent ſoixante millions d'ames, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes & d'imbécilles; & que la mauvaiſe étoile de la Chine a voulu que préciſément un être de cette eſpèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas aſſez réfuté, je vous abandonne le reſte.

LETTRE CCCCL.

Du Roi.

Potsdam, ce 20 avril 1776.

L'Abbé Paw marque une foi ſincère pour toutes les relations des jéſuites de la Chine de la mort de l'empereur Kien-Long, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'eſt ni mort, ni vivant. La curioſité s'affaiblit avec l'âge; l'on ſe reſſerre dans une ſphère plus bornée. Walpole diſait: *J'abandonne l'Europe à mon frère, & ne me réſerve que l'Angleterre.* Moi, je me contente de ce qui s'eſt fait, de ce qui ſe fait, & de ce qui pourra arriver dans notre Europe.

Louis XVI attire bien autrement ma curioſité que l'empereur Kien-Long. J'ai lu un placet,

ou plutôt un remerciement du pays de Gex, adreſſé à ce monarque ; & dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce ſouverain a fait, ainſi que ceux qui lui ont donné d'auſſi bons conſeils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de ſon ſouverain, au-lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement eſt compoſé d'hommes, & la fragilité des vertus humaines ſe cache moins dans les délibérations des grands corps que dans les réſolutions priſes entre peu de perſonnes.

Si notre eſpèce n'abuſait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure inſtitution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des repréſentations aux ſouverains ſur les injuſtices qu'ils ſeraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie penſe au bien du royaume. M. Turgot a même trouvé dans les papiers de ſes prédéceſſeurs les ſommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conſeillers de ſon parlement, afin de leur faire enregiſtrer, ſans oppoſition, je ne ſais quels édits.

Comme vos Français ſont poſſédés de la manie anglicane, ils ont imité, en ſe laiſſant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges ! mais des gens de juſtice ! mais ceux qui ſe diſent les tuteurs des rois !...

Pour nous autres Obotrites, nous ſommes en comparaiſon de l'Europe ce qu'eſt une fourmillière pour le parc de Verſailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons & végétons dans le ſilence. Ma voiſine la fourmi (le bon milord Maréchal dont vous me demandez des nouvelles) a préſentement quatre-vingt-ſix ans paſſés : il lit l'ouvrage du P. Sanchez, *De Matrimonio*, pour s'amuſer, & il ſe plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracaſſent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de ſa progéniture, pour peu qu'il le voulût.

L'ex-jéſuite de Sans-Souci eſt toujours occupé à recouvrer ſes forces qui ne reviennent que lentement. Il a reçu des remarques ſur la Bible, un ouvrage de morale, & un autre ſur les loix : il ſoupçonne d'où ce préſent peut lui venir. Ce ne ſera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger, s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné : & les remerciemens s'enſuivront comme de raiſon.

J'implore tous mes ſaints, Ignace, Xavier, Lainez, &c. &c. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs ſaintes prières prolongent ſes jours, afin qu'il conſomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le

pays de Gex, qu'il éclaire long-temps encore la France & l'univers, & qu'il n'oublie point l'ex-jéſuite de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLI.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 21 mai 1776.

SIRE,

VOus allez être étonné en jetant les yeux ſur la petite brochure que j'envoie à V. M. : devineriez-vous qu'elle eſt de M. le landgrave de Heſſe ? Son génie s'eſt déployé depuis qu'il eſt devenu votre neveu, & qu'il a lu vos ouvrages. Je ne ſais pas poſitivement s'il avoue ce petit livre ; mais je ſais certainement qu'il eſt de lui ; c'eſt un tableau qu'on reconnaîtra aiſément pour être d'un peintre de votre école. Vous avez fait naître un nouveau ſiècle, vous avez formé des hommes & des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-t-il pas la poſtérité !

Nous avons grand beſoin que V. M. philoſophique règne long-temps ; nous avions chez les Velches deux miniſtres philoſophes, les voilà tous deux à la fois exclus du miniſtère ; & qui ſait ſi les ſcènes des La Barre & des d'Étallonde ne ſe renouvelleront pas dans notre malheureux pays ? La raiſon commence à ſe

faire un parti ſi nombreux, que ſes ennemis ſe mettent ſous les armes, & on ſait combien ces armes ſont dangereuſes. Il faudra que cette malheureuſe raiſon vienne ſe réfugier dans vos États avec ſes diſciples, comme les proteſtans vinrent chercher un aſyle chez le roi votre grand-père. Depuis que je ſuis au monde, je n'ai vu cette raiſon que perſécutée ; je la laiſſerai ſans doute dans le même état ; mais je me conſolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit :

Mais quoiqu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

Je me mets aux pieds de l'Alcide & de l'Ariſtide de nos jours.

LETTRE CCCCLII.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 juin 1776.

JE reviens après avoir viſité mes demi-ſauvages de la Pruſſe : & pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire.

Je vous remercie du *Catéchiſme des Souverains*, production que je n'attendais pas de la plume de M. le landgrave de Heſſe. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer ſon édu-

cation. S'il était sorti de mon école, il ne se serait point fait catholique, & il n'aurait pas vendu ses sujets aux Anglais, comme on vend du bétail pour le faire égorger. Ce dernier trait ne s'affimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des souverains. La passion d'un intérêt sordide est l'unique cause de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres Hessois qui termineront aussi malheureusement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques ministres Français. Je ne m'en étonne point. Je me représente Louis XVI comme une jeune brebis entourée de vieux loups : il sera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouverait de la besogne en France ; épié, séduit par des détours fallacieux, on lui ferait faire des faux pas : il est donc tout simple qu'un jeune monarque sans expérience, se soit laissé entraîner par le torrent des intrigues & des cabales. Mais je ne croirai jamais que la patrie de Voltaire redevienne de nos jours l'asyle, ou le dernier retranchement de la superstition. Il y a trop de connaissances & trop d'esprit en France pour que la barbarie superstitieuse du clergé puisse commettre désormais des atrocités, dont les temps passés fourmillent d'exemples. Si Hercule a dompté le lion de Némée, un fort athlète, nommé Voltaire,

a écraſé ſous ſes pieds l'hydre du fanatiſme.

La raiſon ſe développe journellement dans notre Europe ; les pays les plus ſtupides en reſſentent les ſecouſſes. Je n'en excepte que la Pologne. Les autres États rougiſſent des bêtiſes où l'erreur a entraîné leurs pères : l'Autriche, la Weſtphalie, tous, juſqu'à la Bavière, tâchent d'attirer ſur eux quelques rayons de lumière. C'eſt vous, ce ſont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les eſprits. L'hélépole de la bonne plaiſanterie a ruiné les remparts de la ſuperſtition que la bonne dialectique de Bayle n'a pu abattre.

Jouiſſez de votre triomphe ; que votre raiſon domine longues années ſur les eſprits que vous avez éclairés, & que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLIII.

Du Roi.

Potsdam, ce 7 ſeptembre 1776.

ON me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suiſſe, & les gazetiers doivent prodigieuſement manquer de matière, puiſqu'ils emploient mon nom pour remplir leurs feuilles.

J'ai été malade, il eſt vrai, l'hiver paſſé ; mais depuis ma convaleſcence je me porte à

peu-près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop long-temps, & qui calomnient ma santé dans l'espérance qu'à force d'en parler, je pourrais peut-être faire le saut périlleux aussi vîte qu'ils le désirent. Louis XIV & Louis XV lassèrent la patience des Français : il y a trente-six ans que je suis en place ; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilège de vivre, & que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même. Plus on se soigne, & plus le corps devient délicat & faible. Mon métier veut du travail & de l'action ; il faut que mon corps & mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. Je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant je ne prescris cette méthode à personne, & me contente de la suivre.

Enfin j'ai pu assister à toutes les fêtes qu'on a données au grand-duc. Ce jeune prince est le digne fils de son auguste mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue & l'ennui d'un long voyage, & pour lui rendre ce séjour agréable. Il a paru content ; nous le savons de retour à Pétersbourg, en parfaite santé. Sa promise y sera le 12 de ce mois ; & après quelques simagrées en l'honneur de S. Nicolas, les noces se célébreront.

Grimm a paſſé ici pendant le ſéjour du grand-duc : il vous a vu malade, cela m'a inquiété. Enſuite, après avoir ſupputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entiérement rémis. Nous avons de mauvaiſes gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney : elles aſſurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de Cluni. En tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé. Mais je m'intéreſſe peu à ce dernier, & beaucoup au ſort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Siléſie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, & rebâti quelques villes brûlées. Il s'eſt préſenté à Breslaw un M. de Ferière, ingénieur du cabinet ; il prétend vous connaître : il ſait ſans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alſace, il a ſervi en Corſe, actuellement il eſt à la ſuite de M. de Breteuil, à Vienne. Vous l'aurez vu, & peut-être oublié ; car parmi ce peuple innombrable qui ſe préſente à votre cour, des paſſe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles feſaient autrefois des pélerinages à Jéruſalem ou à Lorette ; à préſent quiconque ſe croit de l'eſprit va à Ferney, pour dire en revenant chez ſoi : *Je l'ai vu.*

Jouiſſez long-temps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de Cluni, ou intendant du pays de Gex, ſous quel titre il vous plaira ;

mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il eſt un vieillard qui vous a poſſédé autrefois, & qui vous regrettera toujours. *Vale.*

LETTRE CCCCLIV.

Du Roi.

Ce 22 octobre 1776.

VOici près de deux mois qu'aucune goutte de roſée du ciel de Ferney n'eſt tombée ſur le rivage de La Baltique : les ſoi-diſantes muſes & les habitans de notre Parnaſſe ſablonneux deſsèchent à vue-d'œil, & ils ſeraient déjà diaphanes ſi certain commentaire ſur je ne ſais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'eſt à cet ouvrage qu'ils doivent l'exiſtence & la vie. Tout le monde a ri, parce que par Nazareth il fallait entendre l'Égypte ; & par l'Égypte, Nazareth. Cet éclat de rire s'eſt porté par l'écho depuis le Mansfeld juſqu'à Mémel : il a diſſipé les humeurs noires, & rapporté la joie dans nos contrées.

Que le Ciel béniſſe le plaiſant commentateur de ce profond ouvrage ! Je le crois auſſi habile à expliquer les traités entre les nations que les viſions hébraïques ; & peut-être que ſi les Français & les Anglais ſe fuſſent ſervis de lui pour régler leurs anciens démêlés ſur le Canada, qu'il les aurait accordés. On ſe ſerait

épargné la dernière guerre, ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire : ceux qu'il fera à préſent ſeront plus gais. Il ſe propoſe de démontrer que quatre-vingts ans & vingt ſont la même choſe, & cela par l'exemple de perſonnes qui ne vieilliſſent point, & dont l'hiver des ans reſſemble au printemps de leur jeuneſſe.

Vos Velches ſe préparent à faire la guerre ſur mer à je ne ſais qui ; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les béniſſe. Voilà comme la chaîne des événemens lie enſemble différens objets. Il fallait que les Portugais fiſſent les impertinens dans le Paragnay, pour que dom Carlos ſe mît en colère ; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conſéquent Louis XVI à ſe fâcher & à faire raccommoder ſa flotte ; & que pour avoir du bois & des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf tout pur. Vous l'avez auſſi commenté du temps de madame du Châtelet, ſans adopter cependant tous les brillans écarts de Leibnitz.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, ſelon votre bon plaiſir ; mais faites-moi au moins ſavoir quelques nouvelles de la ſanté du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie ſur ſon compte ; je me flatte que le quart-d'heure

de Rabelais ſonnera pour nous deux la même minute, & que nous pourrons aller métapyſiquer enſemble là-bas ; ou du moins je n'aurai pas le chagrin de lui ſurvivre & d'apprendre ſa perte qui en ſera une pour toute l'Europe. Ceci eſt ſérieux : ainſi je vous recommande à la ſainte garde d'Apollon, des Grâces qui ne vous quittent jamais, & des Muſes qui veillent autour de vous.

LETTRE CCCCLV.

De M. de Voltaire.

Ce 8 novembre 1776.

SIRE,

VOus m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eſt vrai. C'eſt au philoſophe d'Alembert à remercier en vers V. M. philoſophique (*a*). Hélas ! ce ne ſont pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raiſon ; c'eſt que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle Épître :

Et la pourpre & la bure éprouvent le malheur ;
L'un pleure ſur le trône, & l'autre en ſa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière,

(*a*) Voyez l'Épître à M. d'Alembert, ci-devant tome VII, page 143.

attendu que je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer ; meſſieurs de Nazareth ne rient point comme meſſieurs du rivage de la Mer-Baltique ; ils perſécutent les gens ſourdement & cruellement ; ils déterrent un pauvre homme dans ſa tannière, & le puniſſent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme, ont fondu ſur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame ; je ſuis abſolument *l'autre* dans ſa chaumière ; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez ſur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adverſité, il y a bien des années ; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice ? Comme ces épreuves ſervirent à votre gloire ! comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-deſſus du reſte des hommes ! Je n'oſe lever les yeux vers vous du ſein de ma décrépitude & du fond de ma misère. Je ne ſais plus où j'irai mourir. M. le duc de Wirtemberg régnant, oncle de la princeſſe que vous venez de marier ſi bien, me doit quelqu'argent qui aurait ſervi à me procurer une ſépulture honnête ; il ne me paie point, ce qui m'embarraſſera beaucoup quand je ſerai mort. Si j'oſais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'oſe pas, j'aimerais mieux avoir V. M. pour caution.

Sérieuſement parlant, je ne ſais pas où j'irai mourir. Je ſuis un petit Job ratatiné ſur mon fumier de Suiſſe ; & la différence de Job à moi, c'eſt que Job guérit, & finit par être heureux. Autant en arriva au bon-homme Tobie, égaré comme moi dans un canton Suiſſe du pays des Mèdes ; & le plaiſant de l'affaire eſt, qu'il eſt dit dans la ſainte Écriture que ſes petits-enfans l'enterrèrent avec alégreſſe ; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne ſucceſſion.

Pardonnez-moi, Sire, ſi étant devenu preſqu'aveugle comme Tobie, & miſérable comme Job, je n'ai pas eu l'eſprit aſſez libre pour oſer vous écrire une lettre inutile.

Il eſt venu dans ma cabane un jeune baron ou comte Saxon, qui s'appelle, je crois, Geſdorf. Il eſt très-aimable, plein d'eſprit & de grâces, poli, circonſpect. On dit que V. M. a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuſer. Il y paraît ; c'eſt Achille qui élève Phénix, au-lieu qu'autrefois Phénix fut le précepteur d'Achille.

Je me mets aux pieds de V. M., *de profundis*.

LETTRE CCCCLVI.

Du Roi.

Ce 25 novembre 1776.

J'Ai été affligé de votre lettre, & je ne saurais deviner les sujets de chagrin que vous avez. Les gazettes sont muettes ; les lettres de Genève & de la Suisse n'ont fait aucune mention de votre personne ; de sorte que je devine en gros que l'*Infâme*, plus infâme que jamais, s'acharne à persécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Lausanne, Neuchâtel dans le voisinage, qui sont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix : il est sûr que la jurisdiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusques-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex ? La valetaille de Plutus se serait-elle liguée avec les charlatans de la Messe pour vous susciter des affaires ? Je n'en sais rien ; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant j'ai écrit dans le Wirtemberg pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir

avertir que je ne ſuis pas trop bien en cour chez ſon alteſſe ſéréniſſime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il eſt ſingulier que ma deſtinée ait voulu me rendre le conſolateur des philoſophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour ſoulager la douleur de d'Alembert (*a*). Je vous en donnerais volontiers de même, ſi je connaiſſais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'Hippocrate qu'il ne faut pas ſe mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné & étudié. Ma pharmacie eſt à votre ſervice : il vaudrait mieux que vous n'en euſſiez pas beſoin. En attendant je fais des vœux ſincères pour votre contentement & votre longue conſervation. *Vale.*

P. S. Bon Dieu ! quelle cruauté de perſécuter la vieilleſſe d'un homme qui illuſtre ſa patrie, & fert de plus grand ornement à notre ſiècle ! Quels barbares !

(*a*) Voyez leurs Correſpondances ci-après, tomes XVII, XVIII & XIX.

LETTRE

LETTRE CCCCLVII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 9 décembre 1776.

SIRE,

IL n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a paſſé ſa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent & qui les perſécutent, ſoit un peu pourſuivi par ces gens-là ſur la fin de ſes jours. Il eſt encore moins étonnant que le Marc-Aurèle de notre ſiècle prenne pitié de ce vieil Épictète. V. M. daigne me conſoler d'un trait de plume des cris de la canaille ſuperſtitieuſe & implacable.

J'ai pris la liberté de dépoſer à vos pieds les raiſons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, & parmi ces raiſons, la première a été la néceſſité où je ſuis réduit, d'être un petit Libanius qui répond aux Grégoire de Nazianze & aux Cyrille.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, & qui eſt rongée par les rats de la finance françaiſe, était le ſecond motif de ma douleur & de mon ſilence, & l'oubli de votre ancien pupille M. le duc de Wirtemberg était le troiſième.

Dans le cahos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'oſais pas à mon

âge écrire à V. M.; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui inſtruit les rois & qui conſole d'Alembert, daigne auſſi s'étendre pour moi. V. M. eſt trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Wirtemberg; c'eſt malheureuſement dans le comté de Montbéliard qu'eſt ma dette, & cette principauté de Montbéliard reſſortit au parlement de Beſançon, ce ſont des affaires qui ne finiſſent point; & moi je vais bientôt finir. M. le duc de Wirtemberg me donne aujourd'hui ſa parole de me ſatisfaire dans le courant de l'année prochaine; ſa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui ſe ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, & que j'attende le paiement de M. le duc de Wirtemberg, ou la mort qui paie tout.

Je mets mes misères aux pieds de V. M. puiſqu'elle daigne me l'ordonner. La poſtérité rira ſi elle ſait jamais qu'un chétif Pariſien a conté ſes affaires à Fréderic-le-Grand, & que Fréderic-le-Grand a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre aſſez curieux ſur la littérature de la Chine, ſa religion & ſes uſages. La plus grande partie de ce livre eſt compoſée par un Chinois que les jéſuites dérobèrent à ſes parens dans ſon enfance, & qui a été élevé par eux à leur collège

de Paris : il parle français parfaitement ; mais malheureuſement c'eſt un jéſuite lui-même, & c'eſt le plus inſolent énergumène qui ſoit parmi eux, il a la rage du *contrains-les d'entrer*. Le ſcélérat eſt capable de bouleverſer l'Empire. Je me flatte que ſi votre écolier en poéſie, & votre très-plat écolier Kien-Long eſt inſtruit enfin de ce fanatiſme qui couve dans ſa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertiſſeurs en Occident.

Daignez conſerver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter ſon vieux corps.

LETTRE CCCCLVIII. *

Du Roi.

Potsdam, ce 26 décembre 1776.

POur écrire à Voltaire il faut ſe ſervir de ſa langue : celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégaierai mes penſées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous perſécute ?
A l'envieux obſcur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offuſquent ſon état ?
Quelqu'odieux que ſoit cet indigne manège,
Les exemples en ſont nombreux ;
On a pouſſé le ſacrilège
Juſqu'au point d'inſulter les Dieux :

Ces Dieux dont les bienfaits enrichiſſent la terre
Ont été déchirés par des blaſphémateurs.
Eſt-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs!

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers : j'ai fait écrire dans le Wirtemberg pour ſolliciter vos arrérages....

Au reſte, je crois que pour vous ſouſtraire à l'âcreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous ſeriez à l'abri de toute perſécution & des déſagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers, qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là.

Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embarraſſé d'y trouver un remède, parce qu'on ne ſaurait inſpirer des ſentimens raiſonnables à des drôles qui n'ont ni raiſon ni humanité. Toutefois ſoyez perſuadé que ſi la terre de Ferney appartenait à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de perſécuter un homme unique qu'un deſtin favorable a fait naître dans ſon ſein! Un homme dont dix royaumes ſe diſputeraient à qui pourrait le compter parmi ſes citoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce ſoutenaient qu'Homère était né chez elles. Mais

quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume ſur vos derniers jours ! Ces indignes procédés me mettent en colère, & je ſuis fâché de ne pouvoir vous donner des ſecours plus efficaces que le ſouverain mépris que j'ai pour vos perſécuteurs. Mais Maurepas n'eſt pas dévot ; M. de Vergennes ſe contente d'entendre la Meſſe, quand il ne peut pas ſe diſpenſer d'y aller ; Necker eſt hérétique : de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable ? L'archevêque de Paris eſt connu pour ce qu'il eſt, & j'ignore ſi ſon mentor ex-jéſuite eſt encore auprès de lui ; perſonne ne connaît le nom du confeſſeur du roi : le diable incarné dans la perſonne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête ? Enfin plus j'y penſe, & moins je devine l'auteur de cette tracaſſerie.

Je n'ai point vu cet ouvrage ſur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées auſſi éloignées, qu'on eſt ſouvent bien embarraſſé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant ſoyez ſûr que le plus grand crève-cœur que vous puiſſiez faire à vos ennemis, c'eſt de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, & d'être perſuadé que perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation du vieux patriarche de Ferney que le ſolitaire de Sans-Souci. *Valè.*

LETTRE CCCCLIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 10 février 1777.

IL vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Wirtemberg que s'il avait fallu recourir à mon assistance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, & je me réjouirai si j'apprends que tous vos sujets de chagrin sont dissipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre personne sacrée & inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoisonnent la fin de vos jours. Je me suis dit souvent: Comment se peut-il que ce Voltaire, qui fait l'honneur de la France & de son siècle, soit né dans une patrie assez ingrate pour souffrir qu'on le persécute? Quel découragement pour la race future! où sera le Français qui voudra désormais vouer ses talens à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands hommes qu'elle produit, & qui les punit au-lieu de les récompenser?

Le mérite persécuté me touche, & je vole à son secours, fût-ce jusqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le sage Anaxagore. Nous philosopherons en-

ſemble ; votre nom ſera mêlé dans tous nos entretiens, & nous gémirons du triſte deſtin des hommes qui par faibleſſe ou par ſtupidité retombent dans le fanatiſme.

Deux dominicains qui ont le roi d'Eſpagne à leurs pieds, diſpoſent de tout le royaume : leur faux zèle ſanguinaire a rétabli dans toute ſa ſplendeur cette inquiſition que M. d'Aranda avait ſi ſagement abolie. Selon que le monde va, les ſuperſtitieux l'emportent ſur les philoſophes, parce que le gros des hommes n'a l'eſprit ni cultivé, ni juſte, ni géométrique. Le peuple ſait qu'avec des préſens on appaiſe ceux qu'on a offenſés ; il croit qu'il en eſt de même à l'égard de la Divinité, & qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eſt un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudiſſemens des amis, & la dévotion ſtupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des antropophages.

Les philoſophes pouvaient proſpérer chez les Grecs & chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes ; mais les dogmes de notre *Infame* gâtent tout. Les auteurs ſont obligés d'écrire avec une circonſpection gênante pour la vérité. La prê-

traille venge la moindre égratignure que souffre l'orthodoxie ; l'on n'ose montrer la vérité à découvert ; & les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens soient toutes moulées dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de surpasser tous vos prédécesseurs dans le noble héroïsme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux Boerhaave de n'avoir pas détruit la fièvre-chaude, ni l'étisie, ni le haut-mal, mais qu'il s'est borné à guérir de son temps quelques-uns de ses contemporains ; aussi peu pourra-t-on reprocher au savant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la superstition ni le fanatisme, & de n'avoir appliqué son remède qu'à ceux qui étaient guérissables.

Mon individu qui s'est mis à son régime, le bénit mille fois en lui souhaitant longue vie & prospérité, c'est dans ces sentimens que le solitaire de Sans-Souci salue le patriarche des incrédules. *Vale.*

LETTRE CCCCLX.

Du Roi.

Potsdam, ce 26 mars 1777.

DEs trois raiſons qui vous ont empêché de me répondre, la première & la ſeconde ſont une ſuite des loix de la nature, mais la troiſième eſt un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr, ſi par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des ames vertueuſes en faveur deſquelles on fait grâce à l'eſpèce. Mais quelle cruelle méchanceté de perſécuter un vieillard & de prendre plaiſir à empoiſonner les derniers jours de ſa vie ! Cela fait horreur, & me révolte de telle ſorte contre les bourreaux tonſurés qui vous perſécutent, que je les exterminerais de la face de la terre ſi j'en avais le pouvoir. Le pauvre Morival, qui jeune encore a eſſuyé leurs perſécutions, en a eu le cœur ſi navré, & principalement de l'inhumanité de ſes parens, qu'il a été, ces jours paſſés, attaqué d'apoplexie. On eſpère cependant qu'il s'en remettra. C'eſt un bon & honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par ſon application & le déſir qu'il a de bien faire. Je ſuis perſuadé que vous compatirez à ſa ſituation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français, ont, ce me ſemble, un peu exagéré

les choſes. J'ai eu occaſion de me mettre au fait des revenus & des dettes de ce royaume : ſes dettes ſont énormes, les reſſources épuiſées, & les impôts multipliés d'une manière exceſſive. Le ſeul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, ſerait de reſſerrer les dépenſes, & de retrancher tout le ſuperflu. C'eſt à quoi on ne parviendra jamais ; car au-lieu de dire : J'ai tant de revenu, & je puis dépenſer tant ; on dit : Il me faut tant, trouvez des reſſources.

Une forte ſaignée faite à ces faquins tonſurés pourrait procurer quelques reſſources : cependant cela ne ſuffirait pas pour éteindre en peu les dettes, & procurer au peuple les ſoulagemens dont il a le plus grand beſoin. Cette ſituation fâcheuſe a ſa ſource dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, & ne les ont jamais acquittées.

C'eſt ce dérangement des finances qui influe maintenant ſur toutes les branches du gouvernement ; il a arrêté les ſages projets de M. de Saint-Germain qui ne ſont pas même exécutés à demi ; il empêche le miniſtère de reprendre cet aſcendant dans les affaires de l'Europe, dont la France était en poſſeſſion depuis Henri IV. Enfin, pour ce qui eſt de votre parlement, en qualité de penſeur, j'ai condamné ſon rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique & du bon ſens.

Tenez, voilà comme on découvre & comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions & de m'empêcher de faire des folies, que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur Allemand qui ſe mêle auſſi de diriger la politique européane; je puis vous aſſurer que c'eſt un rêve-creux qui règle des partages à l'inſtar de ceux qui ſe firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces ſortes de partages ſont rares, & ne ſe répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les aſſertions de ce grand politique, ſe réduit à la poſſibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Ruſſie & la Porte, & à l'envie démeſurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinoble. Ce prince eſt jeune & ambitieux; mes ſoixante-cinq ans paſſés doivent mettre mes intentions hors de ſoupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au-lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu & de madame Deshoulières que j'ai fait imprimer à mon uſage & à celui de mes amis.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ſes ennemis: leur intention eſt de le chagriner,

il ne doit leur oppoſer que de l'indifférence & du mépris. Et s'il ſe voit obligé de ſe retirer en Suiſſe, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démaſquera leur turpitude & leur ſcélérateſſe. Que la nature conſerve *divus Voltarius*, & que j'aie encore longtemps la ſatisfaction de recevoir de ſes nouvelles. *Vale.*

P. S. Vous me prendrez pour un vieux fou politique en liſant ma lettre; je ne ſais comment je me ſuis aviſé de me conſtituer miniſtre du très-chrétien roi des Velches.

LETTRE CCCCLXI.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, avril 1737.

QUoi, c'eſt donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche & de la France,
C'eſt ce grave législateur
De qui la ſublime éloquence
Parut égal à ſa valeur;
C'eſt ce généreux défenſeur
De la raiſon, qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Perſécute avec tant d'ardeur;
C'eſt ce héros mon protecteur
Qui s'eſt fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère

De voir Céſar ou Cicéron
Sortir de ſa brillante ſphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame univerſelle, elle ſent mieux que perſonne qu'il y a dans les ouvrages de madame Deshoulières, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels & même philoſophiques qui méritent d'être conſervés; pour Chaulieu, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de Fréderic-le-Grand.

Puiſque vous protégez les philoſophes après leur mort, V. M. les protégera auſſi pendant leur vie; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au banniſſement perpétuel un jeune-homme, nommé *de Lisle*, pour avoir fait un livre intitulé : *La Philoſophie de la Nature.* C'eſt, dit-on, un ſavant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'Alembert eſt, je crois, inſtruit de ſon mérite & de ſon malheur.

Pour moi, ſi ces ennemis des ſages me perſécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bière toute prête en Suiſſe à une lieue de la France. J'ai quelque reſſemblance avec Morival; je fus attaqué, il y a un mois, d'une eſpèce d'apoplexie dont les ſuites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, ſi je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les aſſaſſins juridiques de Morival

tant de connaiſſances dans un des premiers ſouverains de l'Europe. Je vois avec quelque ſatisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince eſt ratifié par une nation auſſi éclairée que la françaiſe. Ce ſoi-diſant comte retournera chez lui par la route de Lyon & de la Suiſſe. Je m'attends qu'il paſſera par Ferney, & qu'il voudra voir & entendre l'homme du ſiècle, le Virgile & le Cicéron de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout ſur JESUS. Il n'y eut que des rois, ou je ne ſais quels mages, qui vinrent à ſon étable de Bethléem, & Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je ſubſtitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raiſon qui conduit notre jeune monarque. Si cette viſite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaiſſances ne vous feront pas oublier les anciennes, & que vous vous ſouviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il exiſte un ſolitaire à Sans-Souci, qu'il faut ſéparer de la multitude. *Vale.*

P. S. J'ai lu cet ouvrage de de Lisle : il y a ſans doute de bonnes choſes, mais peu de méthode, & ſur la fin beaucoup de ce que les Italiens appellent *concetti*.

LETTRE

LETTRE CCCCLXIII.

Du Roi.

Ce 9 juillet 1777.

Oui, vous verrez cet empereur
Qui voyage, afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri-Quatre & de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui, tel que le ſoleil, attire
A ſoi les corps du firmament,
Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi :
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.

Joſeph a bien paſſé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Juri eu nomme
Très-civilement l'Ante-Chriſt.
Mais à Genève qu'on renomme,
Joſeph plus fortement ſéduit,
Révérera le plus grand homme
Que tous les ſiècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont juſqu'à préſent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui ſe déclarent tous à la fois proteſtans. La cour, pour les ramener au giron de l'Égliſe, a fait marcher des convertiſſeurs avec

des argumens à poudre & à balle, qui ont fufillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, ſont par malheur peu conſolans pour l'humanité.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparaît ſouvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les ſciences & les arts ont décraſſés, ſont comme ces ours que les conducteurs ont appris à danſer ſur les pattes de derrière; les ignorans ſont comme les ours qui ne danſent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière claſſe.

Il eſt bien fâcheux que les Français, d'ailleurs ſi aimables, ſi polis, ne puiſſent pas dompter cette fougue barbare qui les porte ſi ſouvent à perſécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables abſurdes ſur leſquelles toutes les religions ſont fondées, plus on prend en pitié ceux qui ſe paſſionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve que je vous envoie qui peut-être vous amuſera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudeſque, c'eſt jeter une goutte d'eau dans la mer.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture; ce ferait une choſe à exécuter ſi j'avais vingt ans. Le pape

& les moines finiront ſans doute ; leur chûte ne ſera pas l'ouvrage de la raiſon ; mais ils périront à meſure que les finances des grands potentats ſe dérangeront. En France, quand on aura épuiſé tous les expédiens pour avoir des eſpèces, on ſera forcé de ſéculariſer des abbayes & des couvens. Cet exemple ſera imité, & le nombre des *cuculati* réduit à peu de choſe. En Autriche, le même beſoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des États du ſaint-ſiège pour avoir de quoi fournir aux dépenſes extraordinaires : & l'on fera une groſſe penſion au ſaint-père.

Mais qu'arrivera-t-il ? La France, l'Eſpagne, la Pologne, en un mot toutes les puiſſances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de JESUS, ſubordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez ſoi. On aſſemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Égliſe, & l'on finira par avoir dans ſon royaume ſa religion, comme ſa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, perſonne ne pourra me reprendre. Cependant il eſt très-probable qu'avec le temps, les choſes prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je ſuis fort ſenſible aux marques de votre ſouvenir, & des vieux temps dont vous rappellez la mémoire. Hélas ! que retrouveriez-

vous à Sans-Souci, s'il était poſſible que je puiſſe eſpérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne & flegmatique,
Dont le propos ſoporifique
Fait bâiller tous les aſſiſtans.
Au-lieu de mots aſſez plaiſans,
Aſſaiſonnés d'un ſel attique,
Qu'il débitait dans ſon bon temps;
Un radotage politique,
Et d'obſcure métaphyſique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne ſont les nouveaux romans.
Ainſi quand le tendre zéphyre
Des airs cède l'immenſe empire
Au fougueux ſouffle d'aquilon,
La Nature aux abois expire.
Le champ qui portait la moiſſon
A perdu ſa belle parure;
L'arbre eſt dépouillé de verdure;
Les jardins ſont privés de fleurs;
L'homme ainſi reſſent les rigueurs
Du temps qui vient miner ſon être.
Si, jeune il ſe nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge & qu'il ſait connaître,
L'âge, les maux & les langueurs
Le font pour toujours diſparaître.

Toutes ces variations ſont pour le commun de l'eſpèce, mais non pour le divin Voltaire. Il eſt comme madame Sara qui feſait tourner la tête aux roitelets Arabes à l'âge de cent ſoixante ans. Son eſprit rajeunit au-lieu de vieillir; pour lui le temps n'a point d'ailes;

mais il eſt à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il coucha avec Alcmène pour ſe donner le temps de fabriquer Hercule : je ſuis perſuadé que ſi l'on examinait les phénomènes de l'année 1694, pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouiſſez long-temps des prodigalités de la nature ; perſonne ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

P. S. Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney pour tirer des vers de ma vieille & ſtérile cervelle.

LETTRE CCCCLXIV.

De M. de Voltaire.

Sans date du jour, auguſte 1777.

MOnſieur le grand rêveur, perſonne n'a jamais fait un plus beau ſonge que vous. Si Nabuchodonoſor avait rêvé ainſi, il n'aurait jamais oublié un pareil ſonge, & n'aurait point propoſé à ſes mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur Julien, tout grand philoſophe, tout homme d'eſprit, & tout apoſtat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raiſonner auſſi-bien étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce

grand homme d'avoir fait enchérir les bœufs & les vaches par ſes fréquens ſacrifices, dans le temps qu'il ſe moquait du ſaint Sacrifice de la Meſſe, & des autres facéties des chriſticoles. Pour vous, Monſieur, vous vous moquez de toute la terre, & vous avez grande raiſon. Il y a même quelqu'apparence que vous la corrigerez de ſes ridicules avant qu'il ſoit trois ou quatre mille ans, & en vérité vous méritez de vivre juſqu'à cette heureuſe révolution. Je ne déſeſpère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque ſecret pour l'opérer, c'eſt le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve : Réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un ſi grand plaiſir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers ſont délicieux ; mais vous n'avez pas prophétiſé auſſi juſte ſur moi que ſur le reſte de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de Falkenſtein (*a*), & vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, & que je mets à la ſuite. Je vous y demande une grâce ſingulière, mais qui me paraît néceſſaire, & dont il peut réſulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

(*a*) C'eſt le nom que l'empereur Joſeph II avait pris pour voyager.

LETTRE CCCCLXV.

Du Roi.

Ce 13 août 1777.

JE reçois vos deux jolies lettres la veille de mon départ pour la Siléſie, de ſorte que je me hâte de vous répondre. J'avais cru que les oracles étant dans leur origine rendus en vers, Apollon inſpirait tous les poëtes; mais il n'inſpire que les Voltaire & les Virgile, & les poëtes Obotrites prédiſent de travers, comme il m'eſt quelquefois arrivé. Je dis, tant pis pour l'empereur, s'il ne vous a pas vu : des ports de mer, des vaiſſeaux, des arſenaux ſe trouvent par-tout; mais il n'y a qu'un Voltaire que notre ſiècle ait produit, & quiconque a pu l'entendre & ne l'a pas fait, en aura des regrets éternels; mais j'ai appris de bonne part de Vienne que l'impératrice a défendu à ſon fils de voir le vieux patriarche de la tolérance.

Les Suiſſes font ſagement de réformer leurs loix, ſi elles ſont trop ſévères; cela eſt déjà fait chez nous : j'ai auſſi médité ſur cette matière pour ma propre direction; j'ai même barbouillé quelque bagatelle ſur le gouvernement, que je vous enverrai à mon retour ſous le ſceau du ſecret. S'il s'agit de contribuer au bien public, aux progrès de la raiſon, je m'y prêterai

avec plaiſir. La banque vous fera paſſer par Neuchâtel l'argent néceſſaire pour le prix propoſé par meſſieurs les Suiſſes. Tout homme doit s'intéreſſer au bien de l'humanité.

Vous ſavez que je ne me ſuis jamais rendu garant du duc de Wirtemberg ; je le connais pour ce qu'il eſt ; ſi vous croyez que mon interceſſion puiſſe vous être utile, j'écrirai volontiers à ce prince, quoique vous ſachiez tout comme moi, qu'à l'exemple des grandes puiſſances il a embrouillé le ſyſtême de ſes finances de telle ſorte, que peut-être ſes arrière-héritiers ſeront occupés à payer ſes dettes. J'attends votre réponſe ſur cet article.

Je parts pour la Siléſie, où je m'occuperai de la juſtice, qui veut être veillée & ſurveillée ; j'aurai des arrangemens de finance à prendre, des défrichemens à examiner, des affaires de commerce à décider, des troupes à voir & des malheureux à ſoulager : je ne pourrai finir ma tournée que vers le 4 ou 5 du mois prochain, vers lequel temps je me flatte d'avoir votre réponſe. Si ma lettre eſt courte, ne l'attribuez qu'au voyage que je dois faire. Il faudrait avoir le cerveau bien deſſéché & bien ſtérile pour manquer de matière quand on écrit à Voltaire, ſur-tout quand on chérit ſes ouvrages & l'eſtime autant que le fait le philoſophe de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVI.

Du Roi.

Potsdam, ce 5 ſeptembre 1777.

VOus aurez ſûrement reçu à préſent le prix deſtiné en Suiſſe à celui qui aura le mieux apprécié la juſteſſe des punitions : mais il me ſemble que M. Beccaria n'a guère laiſſé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a ſi judicieuſement propoſé. Dès que les peines ſont proportionnées au délit, tout eſt en règle.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Eſpagne : on y rétablit l'inquiſition, on ſe gendarme contre le bon ſens, en un mot on y fait des ſottiſes. Au-lieu du philoſophe d'Aranda, c'eſt un confeſſeur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *Ex ungue leonem.*

Je reviens de la Siléſie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-ſenſibles ; les manufactures proſpèrent ; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, & pour un million deux cent mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournit à toute la Siléſie. Nous feſons du vitriol auſſi bon que l'étranger. Un homme fort induſtrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes ; on change le fer en acier avec avantage, & bien plus ſim-

plement que de la façon que Réaumur le propoſe. Notre population eſt augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingt mille ames. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, ſont comme s'ils n'avaient jamais été ; & je vous avoue que je reſſens une douce ſatisfaction à voir une province revenir de ſi loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées ſur le papier ; & pour épargner la peine de les tranſcrire, j'ai fait imprimer ſix exemplaires de mes rêveries : je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une eſquiſſe ; cela devrait être plus étendu ; mais c'eſt à de vrais ſavans à y mettre la dernière main. Meſſieurs les encyclopédiſtes ne ſeront peut-être pas toujours de mon avis : chacun peut avoir le ſien. Toutefois ſi l'expérience eſt le plus ſûr des guides, j'oſe dire que mes aſſertions ſont uniquement fondées ſur ce que j'ai vu, & ſur ce que j'ai réfléchi (*a*).

Vivez, patriarche des êtres penſans, & continuez, comme l'aſtre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

(*a*) Voyez l'Eſſai ſur les formes du Gouvernement & ſur les devoirs des Souverains, ci-devant tome VI.

LETTRE CCCCLXVII.

Du Roi.

Potsdam, ce 24 ſeptembre 1777.

SI j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean-Jacques à Veniſe : j'aurai, comme Bacchus ou Moïſe, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en faſſe ſortir les eaux du Pactole ! Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation ; & qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, & qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repaſſé tout mon Cicéron & tout mon Démoſthènes pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnaiſſance de toute l'Europe, & qu'ainſi c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer & ſoulager, & de la réputation qui réjaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans, & un homme dont

le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-Noire & du Wirtemberg. Enfin ſi des phraſes peuvent trouver quelque choſe dans des bourſes vides, peut-être en ferai-je ſortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, &c. comme vous ſavez.

Grimm eſt arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice, de ſes loix, des grandes meſures qu'elle prend pour civiliſer ſa nation. Grimm eſt devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philoſophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ſes hauts faits d'armes en Crimée ; ſi le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je ſuis de ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, & conſervez-vous pour la conſolation des êtres penſans, & pour le grand contentement du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXVIII.

Du Roi.

Ce 11 octobre 1777.

JE ſuis très-perſuadé que ſi Marc-Aurèle s'était aviſé d'écrire ſur le gouvernement, ſon ouvrage aurait été bien ſupérieur à ma brochure; l'expérience qu'il avait acquiſe en gouvernant cet immenſe Empire Romain, devait être bien au-deſſus des notions que peut avoir réſumées un chef des Obotrites & des Vandales; & Marc-Aurèle perſonnellement était ſi ſupérieur par ſa morale pratique aux ſouverains, & j'oſe dire aux philoſophes mêmes, que toute comparaiſon qu'on fait avec lui eſt téméraire. Laiſſons donc Marc-Aurèle, en l'admirant tous deux, ſans pouvoir atteindre à ſa perfection; & en nous mettant au niveau de notre médiocrité, rabaiſſons-nous à la ſtérilité de notre ſiècle, qui s'épuiſant pour donner Voltaire au monde, n'a pas eu la force de lui fournir des émules.

Je vois donc que les Suiſſes penſent ſérieuſement à réformer leurs loix. Ce Code Carolin m'eſt connu; j'ai fourré le nez dans ces anciennes législations, lorſque j'ai cru néceſſaire de réformer les loix des habitans des bords de la Baltique. Ces loix étoient des loix de

ſang, ainſi qu'on nommait celles de Dracon ; & à meſure que les peuples ſe civiliſent, il faut adoucir leurs loix. Nous l'avons fait & nous nous en ſommes bien trouvés. J'ai cru, en ſuivant les ſentimens des plus ſages législateurs, qu'il valait mieux empêcher & prévenir les crimes que de les punir ; cela m'a réuſſi, & pour vous en donner une idée nette, il faut vous mettre au fait de notre population, qui ne va qu'à cinq millions deux cent mille ames. Si la France a vingt millions d'habitans, cela fait à peu-près le quart ; depuis donc que nos loix ont été modérées, nous n'avons, année commune, que quatorze, tout au plus quinze arrêts de mort ; je puis vous en répondre d'autant plus affirmativement, que perſonne ne peut être arrêté ſans ma ſignature, ni perſonne juſticié, à moins que je n'aie ratifié la ſentence. Parmi ces délinquans, la plupart ſont des filles qui ont tué leurs enfans ; peu de meurtres, encore moins de vols de grands chemins. Mais parmi ces créatures qui en uſent ſi cruellement envers leur poſtérité, ce ne ſont que celles dont on a pu avérer le meurtre qui ſont exécutées. J'ai fait ce que j'ai pu pour empêcher ces malheureuſes de ſe défaire de leur fruit. Les maîtres ſont obligés de dénoncer leurs ſervantes dès qu'elles ſont enceintes ; autrefois on avait aſſujetti ces pauvres filles à faire dans les égliſes des pénitences publiques,

je les en ai diſpenſées ; il y a des maiſons dans chaque province où elles peuvent accoucher, & où l'on ſe charge d'élever leurs enfans. Nonobſtant toutes ces facilités, je n'ai pas encore pu parvenir à déraciner de leur eſprit le préjugé dénaturé qui les porte à ſe défaire de leurs enfans ; je ſuis même maintenant occupé de l'idée d'abolir la honte jadis attachée à ceux qui épouſaient des créatures qui étaient mères ſans être mariées ; je ne ſais ſi peut-être cela ne me réuſſira pas. Pour la queſtion, nous l'avons entiérement abolie, & il y a plus de trente ans qu'on n'en fait plus uſage ; mais dans des états républicains, il y aura peut-être quelque exception à faire pour les cas qui ſont des crimes de haute trahiſon ; comme, par exemple, s'il ſe trouvait à Genève des citoyens aſſez pervers pour former un complot avec le roi de Sardaigne, pour lui livrer leur patrie. Suppoſé qu'on découvrît un des coupables, & qu'il fallût s'éclaircir néceſſairement de ſes complices pour trancher la racine de la conjuration, dans ce cas, je crois que le bien public voudrait qu'on donnât la queſtion au délinquant. Dans les matières civiles il faut ſuivre la maxime qui veut qu'on ſauve un coupable, plutôt que de punir un innocent. Après tout, dans l'incertitude ſur l'innocence d'un homme, ne vaut-il pas mieux le tenir arrêté que l'exécuter ? La vérité eſt au fond d'un puits ; il faut du temps

pour l'en tirer, & elle eſt ſouvent tardive à paraître ; mais en ſuſpendant ſon jugement juſqu'à ce qu'on ſoit entiérement éclairci du fait, on ne perd rien, & l'on aſſure la tranquillité de ſa conſcience, ce à quoi chaque honnête homme doit penſer. Pardon de mon bavardage de légiſte. C'eſt vous qui m'avez mis ſur cette matière ; je ne l'aurais pas haſardé de moi-même. Ces ſortes de matières ſont mes occupations journalières ; je me ſuis fait des principes d'après leſquels j'agis, & je vous les expoſe.

J'oublie dans ce moment que j'écris à l'auteur de la Henriade ; je crois adreſſer ma lettre à feu le préſident de Lamoignon ; mais vous réuniſſez toutes ces connaiſſances ; ainſi nulle matière ne vous eſt étrangère. Si vous voulez encore du Cujas & du Barthole des Obotrites, vous n'avez qu'à parler ; je vous donnerai toutes les notions que vous déſirez. C'eſt en faiſant des vœux pour la conſervation du patriarche de la tolérance, que le ſolitaire de Sans-Souci eſpère qu'il ne l'oubliera pas. *Vale.*

LETTRE

LETTRE CCCCLXIX.

Du Roi.

Potsdam, ce 9 novembre 1777.

MOnsieur Bitaubé doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent: chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre siècle. Le comte de Falkenstein a senti la même attraction; mais dans sa course, l'astre de Thérèse lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère se croit gentilhomme de la chambre de Melpomène, ou marmiton dans les offices d'Apollon; & muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade: & celui-là fait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages.

Bitaubé vous a dit vrai: j'ai fait construire à Berlin une bibliothèque publique. Les Œuvres de Voltaire étaient trop mauſſadement logées auparavant; un laboratoire chymique qui se trouvait au rez-de-chauſſée menaçait d'incendier toute notre collection. Alexandre-le-Grand plaça bien les Œuvres d'Homère dans la caſſette la plus précieuse qu'il avait trouvée parmi

les dépouilles de Darius : pour moi qui ne ſuis ni Alexandre, ni grand, ni qui n'ai dépouillé perſonne, j'ai fait, ſelon mes petites facultés, conſtruire le plus bel étui poſſible pour y placer les Œuvres de l'Homère de nos jours.

Si pour compléter cette bibliothèque vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez compoſé ſur les loix, vous me ferez plaiſir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos loix, & du nombre des punitions qui ſe font annuellement. Je dois cependant y ajouter néceſſairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des loix. La police eſt ce que les moraliſtes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, ſi l'on n'aſſaſſine point, c'eſt qu'on eſt sûr d'être incontinent découvert & ſaiſi. Cela retient les ſcélérats timides. Ceux qui ſont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits États leur offre des aſiles en aſſez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne reſtitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philoſophes. Je vous envoie ci-jointe la copie de la réponſe que j'ai reçue de M. le duc de Wirtemberg. Ce prince, qui tend au ſublime, veut imiter en tout les grandes puiſſances : & comme la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Au-

triche ſont ſurchargées de dettes, il veut ranger le duché de Wirtemberg dans la même cathégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puiſſances faſſe banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fît autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayiez à craindre pour votre capital, vu que les États de Wirtemberg ont garanti les dettes de ſon alteſſe ſéréniſſime, & qu'au demeurant il vous reſte libre de vous adreſſer aux parlemens de Lorraine & d'Alſace. J'avais bien prévu que ſon alteſſe ſéréniſſime ſerait récalcitrante ſur le fait des rembourſemens, & je vous aſſure de plus que ce ſoi-diſant pupille n'a jamais écouté mes avis ni ſuivi des conſeils.

Que ces misères ne troublent point la ſérénité de vos jours ; tranquille, du palais des ſages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts & les faibleſſes du genre-humain, les égaremens des uns, & les folies des autres : heureux dans la poſſeſſion de vous-même, vous vous conſerverez pour ceux qui ſavent vous admirer, au nombre deſquels, & en première ligne, vous compterez comme je l'eſpère, le ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXX.

Du Roi.

Potsdam, ce 18 novembre 1777.

J'Attends votre ouvrage inſtructif ſur les abus de la législation, & avec impatience, perſuadé que j'y trouverai l'utile & l'agréable. Il paraît que l'Europe eſt à préſent en train de s'éclairer ſur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, & il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philoſophie. Pour vos Velches, ſur leſquels vous gloſez, je croirais qu'en les prenant en maſſe, ils ſont à peu-près ſemblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque choſe de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme eſt une eſpèce aſſez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou ſa méchanceté foncière renverſerait toutes les bornes de l'honnêteté & même de la bienſéance. Souvenez-vous que ſi vos Français vont de l'échafaud au ſpectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catulle aſſiſtaient au ſpectacle barbare des combats de gladiateurs, & qu'enſuite ils allaient entendre les tragédies d'Ennius & les comédies de Térence. L'habi-

tude gouverne les hommes : la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, & l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, & peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces ; & des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, & constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités !

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous ? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, & qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (*a*) : mais, comme ces animaux sont très-rares en Silésie, je ne crois pas que nos bons pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, & puis encore incrédule. En voici les raisons.

(*a*) Allusion à une armée levée par le pape & les jésuites contre Henri IV ; elle amena des chèvres à sa suite, & fit connaître en France cette turpitude jusques-là ignorée des Velches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, ſi ce n'eſt parmi les jéſuites ; nous n'avions perſonne capable de tenir les claſſes ; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puriſtes ; le reſte des moines eſt d'une ignorance craſſe : il fallait donc conſerver les jéſuites ou laiſſer périr toutes les écoles : il fallait donc que l'ordre ſubſiſtât pour fournir des profeſſeurs à meſure qu'il venait à en manquer ; & la fondation pouvait fournir la dépenſe à ces frais. Elle n'aurait pas été ſuffiſante pour payer des profeſſeurs laïcs. De plus, c'était à l'univerſité des jéſuites que ſe formaient les théologiens deſtinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été ſupprimé, l'univerſité ne ſubſiſterait plus, & l'on aurait été néceſſité d'envoyer les Siléſiens étudier la théologie en Bohème ; ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raiſons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai ſi bien combattu pour lui que je l'ai ſoutenu, à quelques modifications près, tel qu'il ſe trouve à préſent : ſans général, ſans troiſième vœu, & décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé ſur un général qui en avait été dans ſa jeuneſſe : ce M. de Saint-Germain avait de grands & de beaux deſſeins très-avantageux à vos Velches ; mais tout le monde l'a traverſé, parce que les réformes qu'il ſe pro-

poſait de faire, auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour ſupprimer la maiſon du roi ; on le lui a refuſé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ſes forces ſans payer un ſou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conſerver dix mille fainéans bien chamarrés & bien galonnés. Et vous voulez que je n'eſtime pas un homme qui penſe ſi juſte ? Le mépris ne peut tomber que ſur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. Tournemine votre nourrice (vous avez ſucé chez lui le doux lait des muſes), & réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, & qui, le ſiècle paſſé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. Je ſais très-bien qu'ils ont cabalé & ſe ſont mêlés d'affaires ; mais c'eſt la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il ſouffert ? Je ne m'en prends pas au père Le Tellier, mais à Louis XIV.

Mais tout cela m'embarraſſe moins que le patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il ſoit heureux, & qu'il n'oublie pas les abſens. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXI.

De M. de Voltaire.

Ce 25 novembre 1777.

GRand homme en tout, & ſans rival
Depuis Paris juſqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine & grecque !
Vous placez leur bibliothèque
Vis-à-vis de votre arſenal.
Vous avez paſſé votre vie
Entre le dieu des grenadiers
Et le dieu de la poéſie :
Tous deux épris de jalouſie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en ſage ;
Vous les careſſez tour-à-tour ;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

J'apprends, Sire, que M. d'Alembert vous a propoſé un des martyrs de la philoſophie pour un de vos bibliothécaires. C'eſt ce de Liſle (*a*), dont V. M. a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme Morival par un ſanhédrin de barbares imbécilles. Ce de Liſle eſt aſſez ſavant pour un bel eſprit ; il eſt très-laborieux ; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fauſſe. Je le crois très-

(*a*) Auteur de la Philoſophie de la Nature, 6 vol.

digne de ſervir V. M. dans toutes les parties de la littérature ; votre vocation eſt de réparer nos ſottiſes & nos injuſtices.

J'ai mis aux chariots de poſte des exemplaires du *Prix de la juſtice & de l'humanité*, pour lequel vous avez contribué ſi généreuſement, ils arriveront quand il plaira à Dieu.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'averſion que jamais pour l'Extrême-Onction & pour ceux qui la donnent. En attendant je ſuis à vos pieds, & je vous invoque comme mon conſolateur dans cette vie & dans l'autre.

LE VIEUX MALADE.

LETTRE CCCCLXXII.

Du Roi.

Potsdam, ce 17 décembre 1777.

IL eſt agréable d'avoir le monument de toutes les penſées des hommes, qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à Homère, Virgile, le Taſſe, Voltaire & l'Arioſte. Il ſemble qu'en tout pays les cervelles ſe deſsèchent & ne produiſent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages hiſtoriques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, ſi l'on pouvait, de l'eſprit de parti, des fauſſes anecdotes & des menſonges.

Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhenſibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre eſprit; & quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques & fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde ſon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paſſé par le cerveau; je ne dis rien de meſſieurs les géomètres qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laiſſe avec leurs points ſans étendue & leurs lignes ſans profondeur, ainſi que meſſieurs les médecins qui s'érigent en arbitres de notre vie, & qui ne ſont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chymiſtes qui, au-lieu de créer de l'or, le diſſipent en fumée par leurs opérations?

Il ne reſte donc pour notre utilité & pour notre conſolation que les belles-lettres qu'on a nommées à juſte titre *les lettres humaines*; & c'eſt à elles que je m'en tiens. Le reſte peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, & dont ils trouvent là les originaux : & voilà à quoi cette bibliothèque eſt deſtinée. Mais les Œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4to y eſt étalée dans toute ſa pompe.

Vous me propoſez un M. de Liſle pour bibliothécaire : mais je dois vous apprendre que

nous en avons déjà trois ; & que, ſelon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de Wirtemberg, je ſuis bien loin de vouloir excuſer ſes mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter ; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de ſon droit. Et j'eſpère encore de pouvoir ériger un trophée à *Voltaire, vainqueur du Duc.*

Je ſuis ſur le point d'aller à Berlin, donner le carnaval aux autres ſans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de Montmorency-Laval, très-aimable garçon que j'ai vu en Siléſie. Je me diſpute avec lui : il veut apprendre l'allemand ; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, & qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, & n'eſt certainement pas ennemi des Pruſſiens.

Puiſſe la nature fortifier les fibres du vieux patriarche ! je ne m'intéreſſe qu'à ſon corps ; car ſon eſprit eſt immortel. *Valt.*

LETTRE CCCCLXXIII.

De M. de Voltaire.

Ferney, ce 6 janvier 1778.

SIRE, GRAND HOMME,

QUe vous m'inſtruiſez, que vous me conſolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière! V. M. ou plutôt votre humanité a bien raiſon; le fatras métaphyſique, théologique, fanatique, eſt ſans doute ce que nous avons de plus mépriſable, & cependant on écrira ſur ces chimères abſurdes tant qu'il y aura des univerſités, des eſprits faux, & de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'Archimède & Newton qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choſes très-difficiles, très-inconnues & très-utiles; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne ſavent que diviſer A—B, plus C par X moins Z, & qui paſſent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiſtoire, ce n'eſt après tout qu'une gazette; la plus vraie eſt remplie de fauſſetés; & elle ne peut avoir de mérite que celui du ſtyle. Ce ſtyle eſt le fruit de la littérature; c'eſt donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'eſt ainſi que penſa le grand Condé dans ſa retraite

de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand Fréderic à Sans-Souci.

Quand j'ai propoſé à V. M. le ſieur de Lisle pour arranger votre nouvelle bibliothèque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux & exact, très-capable de faire des extraits & de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, & j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés, & peut être avant ma mort me payera-t-il le reſte, c'eſt vous que j'en dois remercier.

M. le comte de Montmorency-Laval ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite & à gauche, & pour commander l'exercice; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des Montmorency; ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il n'y a jamais eu que le cardinal de Bernis, qui ait imaginé d'unir la France avec la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Brandebourg; il en a été bien puni. Sa politique a été auſſi malheureuſe que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne ſais ſi les chariots de poſte ont apporté à V. M. le petit paquet, contenant deux exemplaires du petit livre contre la torture & contre la Caroline de Charles-Quint : nous allons tâcher d'être humains chez nos Suiſſes, ce ſera à votre exemple ; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le reſpect, toute la reconnaiſſance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de reſſentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur & de votre gloire.

LETTRE CCCCLXXIV.

Du Roi.

Ce 25 janvier 1778.

J'Ai reçu la brochure d'un ſage, d'un philoſophe, d'un citoyen zélé qui éclaire modeſtement le gouvernement ſur les défauts des loix de ſa patrie, & qui démontre la néceſſité de les réformer. Cet ouvrage mérite d'être approuvé par tout le monde. En fait d'équité naturelle & de droite raiſon il n'y a qu'un ſentiment, qui eſt celui de la vérité, lequel vous avez lumineuſement démontré. Pourquoi ne le ſuivra-t-on pas ? A cauſe qu'on craint plus le travail qu'on n'aime le bien public, à cauſe de l'ancienneté des abus, & peut-être encore pour

ne point ajouter un fleuron à la couronne qu'un vieux philoſophe a ſu ſe faire en uſant du grand nombre de talens dont la nature prodigue envers lui l'avait doué. Cet ouvrage entrera dans ma bibliothèque comme un monument de l'amour que vous avez pour l'humanité. Copernic, ne vous en déplaiſe, y tiendra auſſi ſon petit coin en qualité de Pruſſien; il pourra trouver place entre Archimède & Newton. Quant à votre Newton, je vous confeſſe que je n'entends rien à ſon vide ni à ſon attraction; il a démontré avec plus d'exactitude que ſes devanciers le mouvement des corps céleſtes, j'en conviens; mais vous m'avouerez pourtant que c'eſt une abſurdité en forme que de ſoutenir l'exiſtence du rien. Ne ſortons pas des bornes que nous donnent le peu de connaiſſances que nous avons de la matière. A mon ſens, la doctrine du vide, & des eſprits qui exiſtent ſans organes, ſont le comble de l'égarement de l'eſprit humain. Si un pauvre ignorant de ma claſſe s'aviſait de dire: Entre ce globe & celui de Saturne, ce qui n'a point d'exiſtence exiſte, on lui rirait au nez; mais le ſieur Iſaac qui dit la même choſe, a hériſſé le tout d'un fatras de calculs que peu de géomètres ont ſuivi; ils aiment mieux l'en croire ſur ſa parole & admettre des contre-vérités, que de ſe perdre avec lui dans le labyrinthe du calcul intégral & du calcul infinitéſimal. Les

Anglais ont conſtruit des vaiſſeaux ſur la coupe la plus avantageuſe que Newton avait indiquée, & leurs amiraux m'ont aſſuré que ces vaiſſeaux étaient beaucoup moins bons voiliers que ceux qui ſont fabriqués ſelon les règles de l'expérience. Je voulus faire un jet-d'eau dans mon jardin ; Euler calcula l'effort des roues pour faire monter l'eau dans un baſſin, d'où elle devait retomber par des canaux, afin de jaillir à Sans-Souci. Mon moulin a été exécuté géométriquement, & il n'a pu élever une goutte d'eau à 50 pas du baſſin. Vanité des vanités, vanité de la géométrie.

Je crois que la Suède conviendra mieux à votre peu ſyſtêmatique de Liſle que notre pays ; s'il s'y pend, il ſera regardé dans peu comme le plus bel eſprit de Stockholm ; il pourra rendre les Lapons d'Uma, de Torno, de Kimigroad métaphyſiciens, & adoucir les mœurs ſauvages des habitans des rivages polaires. Deſcartes a long-temps habité ce royaume ; pourquoi de Liſle ne s'y fixerait-il pas ? Je crois de plus que les glaces ſeptentrionales pourront calmer l'ardeur d'un ſang provençal qui l'expoſe ſouvent à des attaques de fièvre-chaude. Ce conſeil phyſico-politique & la religion univerſelle pourront très-bien s'amalgamer avec le ſyſtême des tourbillons.

Voici la première fois que mon ſoi-diſant élève ſe conduit bien ; c'eſt une belle choſe de payer

payer quand on doit, une plus belle encore eſt de ne point uſurper ce qui ne nous appartient pas. La mort de l'électeur de Bavière pourrait donner lieu à tels procédés qui pourront cauſer de violentes convulſions à la tranquillité publique. Jamais le traité de paix de Weſtphalie n'a été autant relu, étudié & commenté qu'il l'eſt à préſent. Un brouillard plus épais que celui de nos frimats nous cache l'avenir, & l'incertitude des événemens redouble la curioſité du public. Ces grandes diſtractions ne m'ont pas empêché de trembler pour les jours du patriarche de Ferney ; d'impitoyables gazetiers avoient annoncé votre mort ; tout ce qui tient à la république des lettres, & moi indigne, nous avons été frappés de terreur ; mais vous avez ſurpaſſé le héros du chriſtianiſme, il reſſuſcita le troiſième jour, vous n'êtes point mort. Vivez, vivez pour continuer votre brillante carrière, pour ma ſatisfaction & pour celle de tous les êtres qui penſent. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-Souci. *Vale.*

LETTRE CCCCLXXV.

De M. de Voltaire.

Paris, ce premier avril 1778.

SIRE,

LE gentilhomme Français qui rendra cette lettre à V. M., & qui paſſe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que ſi je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'eſt que j'ai été occupé à éviter deux choſes qui me pourſuivaient dans Paris, les ſifflets & la mort.

Il eſt plaiſant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aie échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'eſt que de vous être conſacré : je me ſuis renommé de vous, & j'ai été ſauvé.

J'ai vu avec ſurpriſe & avec une ſatisfaction bien douce, à la repréſentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans, Conſtantin & Théodoſe comme les modèles des princes & même des ſaints, a applaudi avec des tranſports inouis à des vers qui diſent que Conſtantin & Théodoſe n'ont été que des tyrans ſuperſtitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philoſophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne déſeſpérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur Julien : &

assurément si les Parisiens se souviennent qu'il a rendu chez eux la justice comme Caton, & qu'il a combattu pour eux comme César, ils lui doivent une éternelle reconnaissance.

Il est donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, & que ceux qui se croient payés pour les aveugler ne sont pas toujours les maîtres de leur créver les yeux ! Grâces en soient rendues à V. M. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouissez de vos établissemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la superstition, ainsi que le soutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puisse Frédéric-le-Grand être Frédéric immortel !

Daignez agréer le profond respect & l'inviolable attachement de Voltaire.

FRAGMENT

D'UNE CORRESPONDANCE

ENTRE

FRÉDERIC-GUILLAUME II,

ROI DE PRUSSE ACTUEL,

ET M. DE VOLTAIRE.

Frédéric-Guillaume II, Roi actuel de Prusse, ayant été en proie à la médisance d'un Écrivain célèbre, le comte de Mirabeau, qui lui écrivit une Lettre à son avènement au Trône, où se trouvent des fausſetés indécentes, entr'autres sur l'éducation qu'il prétend que ce Prince n'a point reçue; nous avons été charmé que nos recherches nous aient mis à même de rendre palpable le menſonge de M. de Mirabeau. Nous avons trouvé dans les papiers de M. de Voltaire le Fragment ſuivant de leur Correſpondance, qui prouvera victorieuſement qu'un Prince qui écrit & penſe comme on va le voir, a été pour le moins auſſi bien élevé *que le comte de Mirabeau.*

FRAGMENT

D'une Correſpondance entre FRÉDERIC-GUILLAUME II, *Roi de Pruſſe actuel, & Mr.* DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Prince Royal de Pruſſe, Frédéric-Guillaume.

Potsdam, ce 12 novembre 1770.

JE vous admire, Monſieur, depuis que je vous lis; mais je ne ſongeois pas à vous le dire: vous êtes trop accoutumé à ce ſentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins réſiſter à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure: j'ai vu, avec un extrême plaiſir, que la même plume qui travaille depuis ſi long-temps à frapper la ſuperſtition, & à ramener la tolérance, s'occupe auſſi à renverſer le funeſte principe du *Syſtême de la Nature*.

Perſonne n'eſt plus capable que vous, Monſieur, de réfuter ce malheureux livre avec ſuccès, de démêler le faux & le monſtrueux, d'avec les excellentes choſes qu'il renferme; & de montrer combien l'idée d'un Dieu intel-

ligent & bon, eſt néceſſaire au bien général de la ſociété, & au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans pluſieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puiſque je me ſuis permis le plaiſir de m'entretenir avec vous, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande, pour ma ſeule inſtruction, ſi en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées ſur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force & la beauté de la Henriade. Votre corps a-t-il donc conſervé auſſi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raiſonnemens de métaphyſique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, & qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette ſouvent, Monſieur, en vous liſant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre converſation, dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Pruſſe, mon père, vous eſtimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ſes ſentimens. J'embraſſerai avec plaiſir les occaſions de vous en donner des preuves & de vous convaincre combien ſincérement je ſuis,

Monſieur,

Votre très-affectionné ami,
FRÉDERIC-GUILLAUME,
Prince Royal de Pruſſe.

LETTRE II.

De M. de Voltaire au Prince Royal de Pruſſe.

Ferney, ce 28 novembre 1770.

MONSEIGNEUR,

LA famille royale de Pruſſe a grande raiſon de ne pas vouloir que ſon ame ſoit anéantie. Elle a plus de droit que perſonne à l'immortalité.

Il eſt vrai qu'on ne ſait pas trop bien ce que c'eſt qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que le Maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penſer & de connaître la vertu. Il n'eſt pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'eſt pas démontré davantage. Il ſe peut, ſans doute, que Dieu ait accordé la penſée à une monade qu'il fera penſer après nous; rien n'eſt contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr eſt de ne jamais rien faire contre ſa conſcience. Avec ce ſecret, on jouit de la vie, & on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui ſoient certains. Nous ne ſavons rien des premiers principes. Il eſt bien extravagant de définir Dieu, les anges, les eſprits, & de ſavoir préciſément pourquoi

Dieu a formé le monde, quand on ne fait pas pourquoi on remue ſon bras à ſa volonté.

Le doute n'eſt pas un état bien agréable, mais l'aſſurance eſt un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le *Syſtême de la Nature* (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'eſt l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, ſans avoir ſeulement tenté d'en prouver l'impoſſibilité. Il y a quelqu'éloquence dans ce livre ; mais beaucoup plus de déclamation, & nulle preuve. L'ouvrage eſt pernicieux pour les princes & pour les peuples :

Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il exiſte ; qu'il y a une intelligence ſuprême, un pouvoir immenſe, un ordre admirable, & tout nous inſtruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde, faſons de notre mieux ; voilà ce que je penſe ; & ce que j'ai toujours penſé parmi toutes les miſères & toutes les ſottiſes attachées à ſoixante & dix-ſept ans de vie.

V. A. R. a devant elle la plus belle carrière. Je lui ſouhaite, & j'oſe lui prédire un bonheur digne d'elle & de ſes ſentimens. Je vous ai vu enfant, Monſeigneur ; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole : je tremblais pour votre vie. Monſeigneur votre

père m'honorait de ſes bontés ; vous daignez me combler de la même grâce, c'eſt l'honneur de ma vieilleſſe, & la conſolation des maux ſous leſquels elle eſt prête à ſuccomber.

Je ſuis avec un profond reſpect, Monſeigneur, de V. A. R., &c.

LETTRE III.

De M. de Voltaire, au Prince Royal de Pruſſe.

Ferney, ce 11 janvier 1771.

MONSEIGNEUR,

J'Ai été tout prêt d'aller ſavoir des nouvelles poſitives de cet autre monde qui a ſi ſouvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge & mes maladies me jettent ſouvent ſur les frontières de ce vaſte pays inconnu, où tout le monde va, & dont perſonne ne revient. C'eſt ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur & du plaiſir de répondre à votre dernière lettre (*a*). Il eſt beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces penſées philoſophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes ; mais auſſi il faut que ceux qui ſont nés pour les gouverner en ſachent plus qu'eux. Il eſt juſte que le berger ſoit plus inſtruit que le troupeau.

(*a*) On n'a point trouvé cette lettre.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je sais sur ces importantes questions dont V. A. R. m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée ; & vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il est tiré d'un petit livre intitulé : *Questions sur l'Encyclopédie*, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. R. ces trois tomes par les chariots de poste. Le quatrième n'est pas achevé ; l'état où je suis en retarde l'impression ; mais rien ne peut retarder mon empressement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

Le système des athées m'a toujours paru très-extravagant. Spinosa lui-même admettait une intelligence universelle. Il ne s'agit plus que de savoir si cette intelligence a de la justice. Or, il me paraît impertinent d'admettre un Dieu injuste. Tout le reste semble caché dans la nuit. Ce qui est sûr, c'est que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puisse arriver, c'est de n'être point ; & s'il existe, il sera heureux. Avec ce seul principe, on peut marcher en sûreté, & laisser dire tous les théologiens qui n'ont jamais dit que des sottises. Il faut des loix aux hommes & non pas de la théologie ; & avec les loix & les armes sagement employées dans la vie présente, un grand prince peut attendre à son aise la vie future.

Je suis avec un profond respect, &c.

LETTRE IV.

Du Prince Royal de Pruſſe, Fréderic-Guillaume.

Potsdam, ce 10 mars 1771.

VOus avez très-bien fait, Monſieur, de ne pas vous preſſer d'aller apprendre des nouvelles poſitives de l'autre monde; vous êtes trop utile dans celui-ci, & j'eſpère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes queſtions ſur l'ame. Je ſerais bien fâché que vous allaſſiez chercher la réponſe ſi loin; & ma curioſité n'en ſerait probablement pas mieux ſatisfaite. Quelque favoriſé du Ciel que vous ſoyez ſur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilège de revenir inſtruire vos admirateurs. Si cependant la choſe n'était pas impoſſible, ne craignez pas que votre apparition m'effraie. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je ſuis très-content de ce que vous ſavez actuellement de notre ame: elle peut ſurvivre au corps; il eſt vraiſemblable qu'elle lui ſurvivra.

Pour avoir l'eſprit en repos ſur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le ſerai toujours: j'en ferai toute ma vie honneur à vos ſages exhortations; & j'attendrai patiemment que la toile ſe lève pour voir dans l'éternité.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, Monſieur, combien je ſuis content de vos réponſes ſur *le Syſtême de la Nature*. Je ſavais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages, que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait ſeul mériterait la ſtatue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, & la juſtice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans ſon livre, tout en terraſſant ſon ſyſtême.

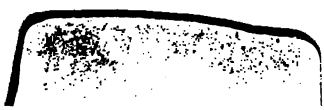
Je vous rends mille grâces, Monſieur, du précieux préſent que vous me deſtinez. Je lis actuellement, avec un plaiſir infini, les premiers volumes de vos Queſtions; je vous avoue que quelqu'eſtime que j'aie pour la grande Encyclopédie, la vôtre me plaît incomparablement mieux: un format commode, un ſtyle égal & toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, & par-tout l'inimitable Voltaire.

Entre tous les articles que j'ai vus juſqu'à préſent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amuſé; c'eſt celui d'*auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aiſe. A moins qu'un prince n'ait le ſtyle de Céſar, ou la ſageſſe de Marc-Aurèle, ou le génie de Féderic, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre Julien ſur cette petite liſte des princes que leurs ouvrages

ſont admirer ; mais je vous avoue que la ſatyre des Céſars ſi vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaiſanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos momens ſont trop précieux au public.

Vous êtes aſſez heureux, Monſieur, pour que je ne puiſſe vous être bon à rien. S'il ſe préſentait néanmoins quelqu'occaſion de vous faire plaiſir, diſpoſez, je vous prie, de votre très-affectionné ami,

FRÉDERIC-GUILLAUME,
Prince Royal de Pruſſe.